


BIBLIOTHECA



L'ART DE PEINDRE A L'ESPRIT.

TOME TROISIÈME.

L'ART DE PEINDRE A L'ESPRIT;

OUVRAGE

Dans lequel les Préceptes ſont confirmés par des Exemples tirés des meilleurs Orateurs & Poètes François :

DÉDIÉ A FEU MONSEIGNEUR

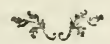
LOUIS-JOSEPH-XAVIER DE FRANCE,

DUC DE BOURGOGNE:

ſeconde Édition, revue & corrigée par M. DE WAILLY.

TOME TROISIÈME:

IMAGES qui appartiennent aux *ACTIONS*, & qui participent au *Phyſique* & au *Moral*.

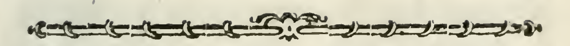


A PARIS,

Chez A. M. LOTTIN l'aîné, Libraire-Imprimeur Ordinaire de MGR LE DAUPHIN & de la VILLE, rue S. Jacques, au Coq & au Livre d'Or.

M D C C L X X I.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



AVIS

Nécessaire a lire.

Pour éviter, dans le corps de l'ouvrage, d'inutiles & de fréquentes répétitions, il eſt bon de faire deux remarques eſſencielles.

La premiere, c'eſt que, dans les portraits, il ſe trouve ordinairement une penſée vive, ou une expreſſion forte, qui fait preſque toute la beauté de l'image qu'on préſente. Tantôt cette penſée eſt au commencement du portrait, & tout ce qui ſuit n'en eſt, pour ainſi dire, que le développement & l'application : tantôt cette penſée eſt au milieu ; & , comme un centre de lumiere, elle répand des rayons ſur ce qui précède & ſur ce qui ſuit : tantôt cette penſée ſe trouve à la fin ; & tout ce qui précède y conduit inſenſiblement, & contribue à rendre le dernier trait plus frappant. Il eſt im-

portant de ſaiſir cette penſée où elle ſe trouve; pour que le Lecteur ne puiſſe pas s'y méprendre, on a eu ſoin de la marquer d'une *étoile*.

La ſeconde remarque, c'eſt qu'une Image, comme on l'a déja dit, n'eſt pas ſimplement ce qu'on appelle *Hypotypoſe;* on peut Peindre ſous toutes les figures uſitées & connues dans la Rhétorique. Il eſt même des Images qui réuniſſent pluſieurs figures à la fois; il eſt bon de les diſtinguer avec attention, & c'eſt pour faciliter cette attention qu'on a mis à la tête de ce Volume une Table numérotée des *Figures* que le Lecteur peut conſulter à chaque Peinture qu'il ſe mettra ſous les yeux.

A cette Table, nous en avons joint deux autres; celle des *Images*, & celle des *Auteurs*.

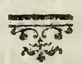


TABLE DES FIGURES

Renfermées en cette troisième Partie, avec leur explication & l'indication des Exemples où elles sont employées.



TABLE
DES IMAGES

Qui composent cette troisième Partie.

PREMIERE SECTION.

IMAGES qui ont rapport particulièrement à l'Ame.

SECONDE SECTION.

IMAGES qui ont rapport aux Hommes.

I. Rois.

TROISIÉME SECTION.



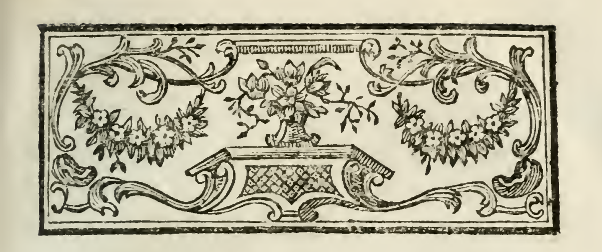
TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Dont on rapporte des Exemples dans cette troisième Partie.

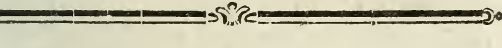
Faute essentielle à corriger.

Page 333, *ligne* 7.

Au lieu DU STYLE SUBLIME ET DE LA RAILLERIE : *lisez* DU STYLE BURLESQUE ET DE LA RAILLERIE.



L'ART DE PEINDRE A L'ESPRIT.



TROISIÈME PARTIE.

IMAGES

Qui appartiennent aux ACTIONS, & qui participent au PHYSIQUE.

§. I.

I. DÉSESPOIR D'ACTION.

DÉSESPOIR.

LE DÉSESPOIR peut être le même dans ſes effets, ſans l'être dans ſes circonſtances; c'eſt ce qu'on peut voir dans les peintures

DÉSESPOIR.

ſuivantes qu'en offrent Racine & Corneille. La premiere de Racine eſt remarquable par la préciſion des paroles & la vivacité de l'action dans les deux derniers vers. La première de Corneille eſt plus longue & plus lente dans la deſcription ; il le falloit pour exprimer tous les différents mouvements de vengeance dans une femme qui ſe repaît avidement du ſang de deux malheureux qu'elle a ſacrifiés, & qui ſe tue elle-même, pour échapper ou à ſes remords, ou à la mort violente que méritoit ſon crime.



FIGURE I.

En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée
Qui couroit vers le temple, inquiète, égarée ;
Elle a trouvé Pyrrhus porté par des ſoldats,
Que ſon ſang excitoit à venger ſon trépas.
Sans doute à cet objet ſa rage s'eſt émue ;
Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vue,
* Un poignard à la main, ſur Pyrrhus ſe courber,
Lever les yeux au Ciel, ſe frapper & tomber.

Racine ; Tragédie d'*Andromaque*, Act. V, Sc. 5.)

❦

DÉSESPOIR.
FIGURE
I.

CEPENDANT, triomphante entre ces deux mourants,
Marcelle les contemple à ses pieds expirants;
Jouït de sa vengeance, &, d'un regard avide,
En cherche les douceurs jusqu'au cœur de Placide;
Et tantôt se repaît de leurs derniers soupirs;
Tantôt goûte à pleins yeux ses mortels déplaisirs;
Y mesure sa joie, & trouve plus charmante
La douleur de l'Amant que la mort de l'Amante;
Nous témoigne un dépit qu'après ce coup fatal,
Pour être trop sensible, il sent trop peu son mal;
En hait sa pamoison qui la laisse impunie,
Au péril de ses jours la souhaite finie.
Mais à peine il revit, qu'elle haussant sa voix,
« Je n'ai pas résolu de mourir à ton choix,
» Dit-elle, ni d'attendre, à rejoindre Flavie,
» Que ta rage insolente ordonne de ma vie ».
A ces mots, furieuse & se perçant le flanc
De ce même poignard fumant d'un autre sang,
Elle ajoute: « Va, traître, à qui j'épargne un crime;
» Si tu veux te venger, cherche une autre victime.
» Je meurs; mais j'ai de quoi rendre graces aux Dieux,
» Puisque je meurs vengée, & vengée à tes yeux ».
Lors même dans la mort conservant son audace,
Elle tombe; & tombant elle choisit sa place
* D'où son œuil semble encore à longs traits se souler
Du sang des malheureux qu'elle vient d'immoler.

(*P. Corneille*; Tragédie de *Théodore*, Act. V, Sc. 8.)

DESESPOIR.
FIGURE XXIX.

GRACE aux Dieux! mon malheur paſſe mon eſpérance;
Oui, je te loue, ô Ciel, de ta perſévérance.
Appliqué ſans relâche au ſoin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir:
Ta haine a pris plaiſir à former ma misère;
J'étois né pour ſervir d'exemple à ta colère,
Pour être du malheur un modèle accompli.
Hé bien, je meurs content, & mon ſort eſt rempli.
* Où ſont ces deux Amants pour couronner ma joie?
Dans leur ſang, dans le mien, il faut que je me noie;
L'un & l'autre en mourant je les veux regarder;
Réuniſſons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder......
Mais quelle épaiſſe nuit tout à coup m'environne?
De quel côté ſortir? D'où vient que je friſſonne?
Quelle horreur me ſaiſit? Grace au Ciel, j'entrevoi.....
Dieux! quels ruiſſeaux de ſang coulent autour de moi!
* * * Quoi! Pyrrhus, je te rencontre encore?
Trouverai-je par-tout un rival que j'abhorre?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu ſauvé?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réſervé ...
Mais que vois-je? A mes yeux Hermione l'embraſſe;
Elle vient l'arracher au coup qui le menace.
Dieux! quels affreux regards elle jete ſur moi!
Quels Démons, quels ſerpents traîne-t-elle après ſoi!
Hé bien, filles d'Enfer, vos mains ſont-elles prêtes?
Pour qui ſont ces ſerpents qui ſifflent ſur vos têtes?
A qui deſtinez-vous l'appareil qui vous ſuit?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?

DÉSESPOIR.

Venez, à vos fureurs Oreſte s'abandonne;
Mais non, retirez-vous; laiſſez faire Hermione;
* L'ingrate mieux que vous ſçaura me déchirer;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

(*RACINE*, Tragédie d'*Andromaque*, Act. V, Sc. 5.)



FIGURE XXIX.

VOTRE cœur affamé de ſang & de victimes,
M'a fait ſouiller ma main du plus affreux des crimes.
Mais quoi! quelle vapeur vient obſcurcir les airs?
Grace au Ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux Enfers.
Deſcendons; * les Enfers n'ont rien qui m'épouvante;
Suivons le noir ſentier que le ſort me préſente;
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
Quelle triſte clarté dans ce moment me luit?
Qui ramène le jour dans ces retraites ſombres?
Que vois-je? mon aſpect épouvante les Ombres;
Que de gémiſſements! que de cris douloureux!
Oreſte qui m'appelle dans ce ſéjour affreux? ....
Egiſthe! Ah, c'en eſt trop! il faut qu'à ma colère.....
Que vois-je! dans ſes mains la tête de ma mère!
Quels regards! où fuirai-je? Ah! monſtre furieux,
Quel ſpectacle oſes-tu préſenter à mes yeux?
Je ne ſouffre que trop; monſtre cruel, arrête;
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
Ah! ma mère, épargnez votre malheureux fils.
Ombre d'Agamemnon, ſois ſenſible à mes cris;
J'implore ton ſecours, chère ombre de mon père;
Viens défendre ton fils des fureurs de ſa mère.

DÉSESPOIR. Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.
Quoi ! jusques dans tes bras la barbare me suit !
C'en est fait ; je succombe à cet affreux supplice ;
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice ;
J'éprouve cependant des tourments infinis.
Dieux ! les plus criminels seroient-ils plus punis ?
(*M. De Crébillon* ; Tragédie d'*Electre*, Act. V, Sc. 9.)

❦

FIGURE XXVI. * * * * * * VA, monstre impitoyable ;
Va ; ta pitié m'outrage ; elle me fait horreur.
Dieux ! j'ai trop tard connu ma détestable erreur.
Sénat, j'ai vu le crime, & j'ai tû les complices ;
Je demandois vengeance ; il me faut des supplices.
Ce jour menace Rome & vous & l'Univers ;
Ma foiblesse a tout fait, & c'est moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abîmes,
Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.
Périsse, ainsi que moi, le jour, l'horrible jour
Où ta rage a trompé mon innocent amour ;
Ce jour où, malgré moi, secondant ta furie,
Fidèle à mes serments, perfide à ma Patrie,
Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,
Et, pour mieux l'égorger, le pressant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire ;
Murs sacrés ! Dieux vengeurs ! Sénat ! Mânes d'un père !
Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi ;
* Voilà votre ennemi ! Perfide, imite-moi.
(*M. De Voltaire* ; Trag. de *Rome sauvée*, Act. IV, Sc. 6.)

❦

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

DÉSESPOIR.

FIGURE II.

MA PRÉSENCE n'a fait que hâter ſon trépas........
A peine elle m'a vu, que d'un regard farouche,
Portant je ne ſçais quoi de ſa main à ſa bouche:
« Parlez, m'a-t-elle dit, je ſuis en sûreté,
» Et recevrai votre ordre avec tranquilité ».
Surpris d'un tel diſcours, je l'ai pourtant flattée;
J'ai dit qu'en grande Reine elle ſeroit traitée;
Que Scipion & vous en prendriez ſouci;
Et j'en voyois déja ſon regard adouci,
Quand, d'un ſouris amer, me coupant la parole:
« Qu'aiſément, reprend-elle, une ame ſe conſole!
» Je ſens vers cet eſpoir tout mon cœur s'échapper;
» Mais il eſt hors d'état de ſe laiſſer tromper;
» Et d'un poiſon ami le ſecourable office
» Vient de fermer la porte à tout votre artifice.
» Dites à Scipion qu'il peut dès ce moment
» Chercher à ſon triomphe un plus rare ornement;
» Pour voir de deux grands Rois la lâcheté punie,
» J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie.
» C'eſt ce que méritoit leur amour conjugal;
» Mais j'en ai dû ſauver la fille d'Aſdrubal:
» Leur baſſeſſe aujourd'hui de tous deux me dégage;
» Et, n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage;
» Digne ſang d'un tel père & digne de régner,
» Si la rigueur du ſort eût voulu m'épargner »!
A ces mots la ſueur lui montant au viſage,
Les ſanglots de ſa voix ſaiſiſſent le paſſage;

[redacted] Une morne pâleur s'empare de ſon front;
DÉSESPOIR. Son orgueuil s'applaudit d'un remède ſi prompt;
* De ſa haine aux abois la fierté ſe redouble;
Elle meurt à mes yeux; mais elle meurt ſans trouble,
Et ſoutient en mourant la pompe d'un courroux
Qui ſemble moins mourir que triompher de nous.
(*P.* CORNEILLE; Tragéd. de *Sophonisbe*, Act. V, Sc. 8.)



FRAYEUR.

II. FRAYEUR.

LA FRAYEUR eſt un mouvement ſingulier que l'Ame reçoit comme par ſurpriſe, & dont l'Héroïſme même ſouvent ne peut la défendre. Son langage, pour être vrai, doit exprimer l'agitation & le trouble. Où en peut-on voir un modèle plus parfait que dans le morceau ſuivant? Tous les traits y ſont dans l'exacte vérité. On plaint le cœur qui ſouffre une pareille criſe; ſes douleurs paſſent dans le nôtre; & voilà comme il faut peindre pour toucher le Spectateur ou le Lecteur.



FIGURE XXXIV.

EN DUSSÉ-JE périr, ſongez que je le veux;
Sauvez-moi par pitié de ces bords dangereux.
* Du Soleil à regret j'y revois la lumière,
Malgré moi le ſommeil y ferme ma paupière;
De mes ennuis ſecrets rien n'arrête le cours;
Tout a de triſtes nuits joint de plus triſtes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Juſqu'au fond de mon cœur ſemble ſe faire entendre:

FRAYEUR.

J'en ſuis épouvanté. Les ſonges de la nuit
Ne ſe diſſipent point par le jour qui les ſuit;
Malgré ma fermeté, d'infortunés préſages
Aſſerviſſent mon ame à ces vaines images;
Cette nuit même encor, j'ai ſenti dans mon cœur
Tout ce que peut un ſonge inſpirer de terreur;
Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette iſle fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux
Que des Mânes plaintifs pouſſoient juſques aux Cieux:
Parmi ces triſtes voix, ſur ce rivage ſombre,
* J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer juſqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi:
« Quoi! tu peux t'arrêter dans ce ſéjour funeſte?
» Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeſte ».
Le ſpectre, à la lueur d'un triſte & noir flambeau,
A ces mots m'a traîné juſques ſur ſon tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geſte menaçant, & la vue égarée;
Plus terrible pour moi dans ces cruels moments,
Que le tombeau, le ſpectre & ſes gémiſſements;
J'ai cru voir le Barbare entouré de Furies:
Un glaive encor fumant armoit ſes mains impies;
Et, ſans être attendri de ſes cris douloureux,
Il ſembloit dans ſon ſang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aſpect plaintive & déſolée,
De ſes lambeaux ſanglants à mes yeux s'eſt voilée.

FRAYEUR.

Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuiſſants ;
L'horreur a ſuſpendu l'uſage de mes ſens;
A mille affreux objets l'ame entière livrée,
Ma frayeur m'a jeté ſans force aux pieds d'Atrée :
Le cruel d'une main ſembloit m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre à longs traits m'abreuver de mon ſang.
Le flambeau s'eſt éteint, l'Ombre a percé la terre,
Et le ſonge a fini par un coup de tonnerre.

(*M. De Crébillon;* Tragéd. de *Thyeſte*, Act. II, Sc. I.)



Rois.

§. II.

I. ROIS.

Éducation des Rois.

Avoir le rare talent de gouverner celui qui doit gouverner des millions d'hommes ; ſçavoir inſinuer dans ſon cœur l'amour de toutes les vertus ; former ſon eſprit à tout ce qu'il doit ſçavoir, & pour ſe conduire, & pour conduire un Royaume ; en un mot en faire un *Roi Bien-aimé ;* voilà les devoirs du Précepteur d'un Monarque ; il ne faut que lire le morceau ſuivant pour voir que l'Orateur a noblement employé les couleurs de la vérité, pour faire deux portraits dans le même Tableau.



Figure XVI. Qu'est-ce qu'élever un Prince né pour le trône ? C'eſt lui former un mérite compoſé de toutes les ſortes de mérites. Un Roi a toutes les eſpèces de devoirs à remplir ; il a beſoin de tous les genres de talents & de vertus, unis, rappro-

chés, confondus dans un mêlange ſi parfait, que la majeſté n'ôte point la confiance; que l'affabilité ne diminue point le reſpect; que l'autorité ne gêne point la liberté; que la bonté n'affoibliſſe point la vigueur du commandement; que la juſtice ne captive point la clémence; que la douceur n'enhardiſſe point à l'eſpérance de l'impunité; que la valeur ne trouble point le repos du monde; que l'amour de la paix ne laiſſe point périr les intérêts & la réputation de l'Etat; que la vivacité ne précipite point l'exécution des projets; que la ſageſſe ne perde point les moments rapides qui décident le ſort des Empires. Que ſçai-je? Pour régner, il faut toutes les qualités de l'eſprit & du cœur; en faut-il moins pour inſtruire un Prince à regner? Je n'oſerois le dire; * il eſt peut-être auſſi difficile de former un grand Roi que de l'être.

(*R.P. De Neuville*; *Oraiſon Funèbre du Cardinal de Fleury.*)

Grandeur des Rois.

Quand on parle d'un grand ſujet & dont on a communément une haute idée, il faut le peindre par des traits nobles, & des expreſſions énergiques & majeſtueuſes:

ROIS.

tels ſont tous les portraits ſuivants parmi leſquels on trouvera de beaux parallèles. Un des plus brillants & des plus vrais eſt celui que M. de Voltaire fait de Louis XIV & de Louis XV. Celui de M. Maboul contient un éloge du Dauphin, qui peint vivement ſon application ſérieuſe aux ſciences convenables à un Prince, & les progrès qu'il y avoit faits. Il faut ſe ſouvenir en le liſant que ce portrait eſt tiré d'une *Oraiſon Funèbre*, & qu'on y loue un Prince qui n'eſt plus ; ſans cette conſidération, il ſeroit difficile de ne pas confondre le Dauphin petit-fils de Louis XIV, avec le Dauphin fils de Louis XV *.

❦

FIGURE XXV.

LA MAJESTÉ des Rois inſpire plus de reſpect que de tendreſſe : c'eſt une eſpèce de religion civile & de culte politique qui nous fait révérer * ces traits que la main de Dieu a gravés ſur le front de ceux à qui il daigne communiquer ſa puiſſance. Ils ont beau deſcendre juſqu'à nous ; nous n'oſerions nous élever juſqu'à eux. Quoiqu'ils ſoient

* L'Auteur parloit ainſi en 1757.

les Peres des Peuples, ils en ſont les Maîtres & les Souverains; quelque foibleſſe qu'ils puiſſent avoir, l'Homme ſe cache, pour ainſi dire, ſous le Monarque; &, quelque bonté qu'aient les Rois, ils ont toujours l'éclat & la pompe de la Royauté. Mais lorſqu'ils n'ont que ces agréments que l'âge donne; qu'on ne voit dans leurs yeux & ſur leur viſage que des traits de douceur & d'innocence; qu'ils ſont encore aſſez dociles pour entendre la vérité; &, qu'au lieu d'une grace, qu'un Ancien (*a*) diſoit que Dieu donne à chaque Souverain pour tempérer l'auſtérité du commandement, il ſemble que toutes les graces enſemble les accompagnent; alors il ſe fait des impreſſions d'amour & de tendreſſe dans les cœurs de ceux qui les voient, & beaucoup plus de ceux qui les gouvernent, & qui doivent être les inſtruments de la félicité publique. ROIS.

(*FLÉCHIER; Oraiſon Funèbre de Mme de Montauſier.*)



ELLE ÉTOIT d'une Maiſon auguſte qui remplit plusieurs trônes à la fois; qui donne depuis longtemps des Empereurs, des Rois & des Reines à toute l'Europe, & qui regarde la gloire & la piété comme ſes biens héréditaires. Elle étoit fille de *FIGURE XXV.*

(*a*) *Xénophon.*

ROIS.

ces Rois qui, par la force des armes, par la prudence des conſeils, ou par le droit des ſucceſſions, ont réuni pluſieurs couronnes en une ſeule; qui portent leur domination au-delà des mers & des monts; qui ſe font obéir dans l'ancien & le nouveau monde, & dont la puiſſance s'étend ſi loin, * qu'ils gémiſſent, pour ainſi dire, ſous le faix de tant de Provinces & de Royaumes, & que leur grandeur même leur eſt à charge.

(*Le même ; Oraiſon Funèbre de Marie-Thérèſe d'Autriche.*)

FIGURE XIX.

LE CIEL fit naître en même-temps, & faiſoit croître ſous une pareille éducation, le Roi dont la naiſſance miraculeuſe promettoit à tout l'Univers une vie pleine de miracles. On voyoit avec joie avancer le jour heureux de cette auguſte alliance; les nœuds en étoient ſerrés dans l'éternité; &, par des droits ſecrets que le Ciel avoit décidés, la Princeſſe du monde la plus parfaite appartenoit déja au plus grand des Rois : ils travailloient, ſans y penſer, à ſe plaire & à ſe mériter l'un l'autre. Louis recœuilloit dans ſon eſprit ces grands principes qui compoſent l'art de régner, qu'il exerce avec tant de gloire. Thérèſe s'avançoit dans la connoiſſance des vertus chrétiennes qu'elle a pratiquées

ROIS.

quées avec tant d'édification. En l'un la prudence & le courage ſe fortifioient inſenſiblement par l'expérience ; en l'autre la modeſtie & la piété s'entretenoient par la prière. Dieu donnoit au Roi ſa juſtice & ſon jugement pour le gouvernement de ſon Peuple ; à la Reine, ſa miſéricorde & ſa charité pour le ſoulagement des pauvres : l'un nourri dans ſes Camps & dans ſes Armées, commençoit à prendre cette glorieuſe habitude qu'il a de vaincre ; l'autre élevée aux pieds des Autels, s'accoutumoit à faire des vœux pour des victoires. Tel fut le ſoin que le Ciel prit dans deux climats différents de ces deux grandes ames qu'il devoit raſſembler un jour ; & tels étoient, dans les deſſeins éternels de Dieu, les préparatifs de cette puiſſance qui fait aujourd'hui la terreur, l'admiration, ou la jalouſie de toutes les autres.

(*FLÉCHIER ; Oraiſon Funèbre de Marie-Thérèſe d'Autriche.*)

FIGURE XIX.

JE NE CRAINS point de diminuer la grandeur des actions du Roi : ce Prince veut bien partager ſa gloire avec la Reine, & joindre ce que le Ciel a fait par lui, à ce que le Ciel fit pour elle. S'il méditoit en ſecret ſes grands & impénétrables deſſeins, la Reine invoquoit cette Sageſſe éternelle

ROIS. qui préside au conseil des Rois ; * si la Victoire voloit devant lui, les vœux de la Reine avoient volé devant la Victoire ; s'il marchoit au milieu des hivers, l'oraison de cette Princesse pénétroit les nues pour lui préparer les saisons ; s'il combattoit les ennemis, elle levoit ses mains innocentes vers le Ciel ; & nos Armées s'échauffoient plus de l'ardeur de sa prière, que de la chaleur du combat : s'il s'exposoit lui-même aux périls ; Anges de Dieu, députés à la garde du Roi & à la sienne, combien de fois vous conjura-t-elle d'accourir, de veiller & de lui conserver une tête si chère & si précieuse ?

(*Le même ; au même endroit.*)



FIGURE XX. RAPPELLEZ........ la plus grande partie du règne du Roi, vous le verrez assiégé, si j'ose le dire, d'une prospérité constante, & secouru aussi constamment par une sagesse toujours victorieuse ; sorte de combat qui n'est un spectacle que pour la raison. Oui,.... ce Roi dont le Ciel présagea toute la gloire par les palmes triomphantes qui ombragèrent son berceau ; sur qui la Providence attentive veilla comme sur un fils, durant les troubles de sa minorité ; & qui vit depuis sa puissance, croissant au gré de ses desirs, devenir l'étonne-

ment & la jalouſie des Nations; ce Roi qui força les Monarchies les plus altières à reconnoître la prééminence de ſon trône, & les Républiques humiliées à implorer ſa protection ou ſa clémence; qui vit les Peuples de l'Orient lui apporter en tribut, des extrémités de la terre, la vénération de leurs Rois, & tomber de reſpect à la vue de cette Majeſté que la Renommée n'avoit pu leur peindre dans tout ſon éclat; ce Roi..... mais, ... diſpenſez-moi de l'ordre des temps; j'aſſemble ici, ſelon que les idées me preſſent, ce corps de félicité ſi extraordinaire pour un ſeul homme; ce Roi qui parcourut avec tant de rapidité la carrière des Conquérants; devant qui les monts ſembloient baiſſer leur tête, & les fleuves ouvrir leurs flots; à qui toute l'Europe, en ſe liguant contre lui, rendit l'hommage de la crainte, & en recherchant ſon alliance, celui du reſpect & de l'admiration; ce Roi plus heureux encore par ſa proſpérité domeſtique que par les ſuccès brillants de ſes armes; qui voyoit ſa poſtérité, ſe multipliant chaque jour ſous ſes yeux, ne lui préſenter dans ſes fils que des Miniſtres zélés de ſes ordres, & plus jaloux de les exécuter que de la gloire dont ils ſe couvroient en les exécutant; qui voyoit ſa famille auguſte s'enrichir encore de ce que l'Europe élevoit de plus illuſtres Princeſſes qui, amenées par

ROIS. la paix, venoient orner ſa cour de nouvelles graces, & la rendre auſſi riante qu'il la rendoit majeſtueuſe ; ce Roi enfin ſi chéri de ſes Peuples, de qui la ſanté attaquée mettoit toute la France en larmes, dont la guériſon étoit une longue fête, célébrée à l'envi dans les campagnes & dans les villes, & où l'Artiſan même, à force d'amour, ſembloit diſputer de magnificence avec le Riche ; ce Roi...... * (& voilà ſa véritable grandeur) n'a laiſſé vaincre ni ſa raiſon ni ſon cœur à ce torrent de proſpérité ; &, tandis que la Nation s'en enorgueilliſſoit de la félicité de ſon Monarque, le Monarque lui-même, ne la regardant que comme une décoration étrangère & fugitive, n'y attachoit point ſon ame ; il ne penſoit qu'à ſe faire un mérite ſolide par ſes actions, en remerciant le Ciel des ſuccès & des actions mêmes.

(*Houdard de la Motte ; Eloge Funèbre de Louis XIV.*)

FIGURE XIX. PENSEZ-VOUS........ que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de Louis XIV, ne ſe ſoient pas fait entendre au cœur de ſon ſucceſſeur dès ſa première enfance ? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes ; l'un & l'autre ſeront ſemblables en ce qu'ils

ROIS.

n'ont différé à ſe charger du poids des affaires que par reconnoiſſance ; & peut-être c'eſt en cela qu'ils ont été les plus grands. La poſtérité dira que tous deux ont aimé la juſtice & ont commandé leurs Armées. L'un recherchoit avec éclat la gloire qu'il méritoit ; il l'appelloit à lui du haut de ſon trône ; il en étoit ſuivi dans ſes conquêtes, dans ſes entrepriſes ; il en rempliſſoit le monde ; il déployoit une ame ſublime dans le bonheur & dans l'adverſité ; dans ſes Camps, dans ſes Palais, dans les Cours de l'Europe & de l'Aſie, les terres & les mers rendoient témoignage à ſa magnificence ; & les plus petits objets, ſi-tôt qu'ils avoient à lui quelque rapport, prenoient un nouveau caractère, & recevoient l'empreinte de ſa grandeur. L'autre protège des Empereurs & des Rois, ſubjugue des Provinces, interrompt le cours de ſes conquêtes pour aller ſecourir ſes ſujets, & y vole du ſein de la mort dont il eſt à peine échappé. Il remporte des victoires ; il fait les plus grandes choſes avec une ſimplicité qui feroit penſer que ce qui étonne le reſte des hommes eſt pour lui dans l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. * Il cache la hauteur de ſon ame, ſans étudier même à la cacher ; & il ne peut en affoiblir les rayons qui, en perçant malgré lui le voile de ſa modeſtie, y prennent un éclat plus durable. Louis XIV ſe ſignala

ROIS.

par des monuments admirables, par l'amour de tous les arts, par les engagements qu'il leur prodiguoit: ô vous, fon augufte Succeffeur, vous l'avez déja imité, & vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfaifants qui demandent des jours tranquiles. Vous avez commencé vos triomphes dans la même Province où commencèrent ceux de votre Bifaïeul, & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu, dans le cours de fes glorieufes campagnes, forcer un ennemi, digne de lui, à mefurer fes armes avec les fiennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il defira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand Henri, qui ne remporta prefque de victoires que fur fa propre Nation, vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Votre Fils, après vous l'objet de nos voeux & de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même, fans être troublé; & le plus beau triomphe, fans être ébloui. Lorfque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquile dans les moments d'horreur & de confufion; tranquile dans la joie tumultueufe de vos foldats victorieux, vous embraffiez ce Général qui n'avoit fouhaité de vivre que pour vous voir triompher; cet homme que vos vertus & les

ROIS.

ſiennes ont fait votre ſujet ; que la France comptera toujours parmi ſes enfants les plus chers & les plus illuſtres. Vous récompenſiez déja par votre témoignage & par vos éloges tous ceux qui avoient contribué à la victoire ; & cette récompenſe eſt la plus belle pour des François.

(*M. De Voltaire ; Diſcours à ſa Réception à l'Académie Françoiſe.*)



FIGURE XXV.

Tout ce que le monde a de plus grand paroiſſoit raſſemblé dans le Prince que nous pleurons : une naiſſance qui efface l'éclat de toutes les généalogies de l'Univers ; un nom au-deſſus de tous les autres noms ; un ſang qui prend ſa première ſource dans le trône, & qui coule ſans interruption depuis tant de ſiècles, & par tant de Souverains ; une maiſon auguſte qui a vu naître toutes les autres ; qui a donné naiſſance à nos hiſtoires ; qui compte parmi ſes titres domeſtiques tous les monuments qui nous reſtent des règnes les plus éloignés ; & qui ſeule demeurée depuis le commencement, au milieu du débris de tant de maiſons Souveraines qui ont péri, * ſemble être, comme celle de Noé, la ſeule dépoſitaire de toute la gloire des ſiècles paſſés, & de la première al-

ROIS. liance que le Seigneur fit avec nos pères : *Testamenta seculi posita sunt apud illum.*

(*MASSILLON* ; *Oraison Funèbre de M. le Dauphin.*)

FIGURE XIX. UNE TELLE épouse étoit due à LOUIS le Grand ; & je puis dire qu'un époux comme LOUIS le Grand étoit dû à une telle épouse. Rien que la vertu n'étoit capable de remplir l'intervalle qui est entre le mérite de ce Prince & celui de tout le reste des hommes ; la Nature ne pouvoit rien produire digne de lui être assorti ; il falloit que la Grace s'en mêlât. Admirez donc la proportion du mérite qui les égale, pendant qu'un lien sacré les assemble. LOUIS est le modèle des Rois ; THÉRÈSE est le modèle des Reines. LOUIS étonne l'Univers par sa valeur ; THÉRÈSE le surprend par sa piété. LOUIS entasse victoires sur victoires ; THÉRÈSE ajoûte vertus sur vertus Rapidité des fleuves, résistance des places, union & ligue des Princes, rigueur & injure des saisons, rien n'arrête les conquêtes de LOUIS ; fatigues des voyages, austérité de la vie chrétienne, charmes des sens, différentes attaques des ennemis de notre salut ; rien n'interrompt la piété de THÉRÈSE. LOUIS est, par la grandeur de son ame, beaucoup au-dessus de sa propre grandeur ; THÉRÈSE est, par le généreux mépris qu'elle fait des grandeurs

humaines, beaucoup plus élevée que ſon rang. Louis ſe ſert de l'autorité du trône pour les intérêts de l'Egliſe & pour l'affermiſſement de l'autel; Thérèse eſt continuellement au pied de l'autel pour les intérêts & pour l'affermiſſement du trône. Louis eſt ſage, clément, juſte, ferme, religieux, intrépide; Thérèse eſt modeſte, prudente, douce, humble, charitable, bienfaiſante; * en un mot Louis poſſède dans la ſouveraine perfection toutes les vertus de ſon ſexe, & Thérèse poſsède dans le degré le plus éminent toutes les vertus du ſien.

Rois.

(*L'Abbé Des Alleurs; Oraiſon Funèbre de Marie-Thérèſe d'Autriche.*)

Le Dauphin ne ſe fit pas de ces nouveaux engagements un prétexte de ſe diſpenſer de l'application au travail; connoiſſant tout le prix du temps, & combien les moments en ſont précieux, il ſçut les ménager pour acquérir de jour en jour par la méditation & par l'étude de nouveaux degrés de ſageſſe : conſtant à ſuivre un ſi noble projet, rien ne fut capable de l'en détourner; laiſſant à la Princeſſe ſon épouſe le ſoin de remplir ces devoirs de bienſéance & de politeſſe, que ſemble exiger de nos Princes une Cour uniquement occupée du deſir de les voir & d'en être vue; il prit pour ſon

Figure XXXV.

ROIS. partage des devoirs plus importants ; * il crut qu'il étoit plus juste de se dérober à de vains amusements pour s'occuper d'un bien solide, que de se prêter, une partie des jours, à remplir les vuides d'une curieuse oisiveté. Sçavants du premier ordre qu'il honora de son estime, & qui lui parûtes dignes d'entrer dans le sanctuaire de ses études, vous pourriez nous dire jusqu'à quel point il porta les plus belles & les plus hautes connoissances, se faisant des lettres & des ouvrages d'esprit le délassement d'une étude plus sérieuse; curieux de pénétrer dans les mystères de la nature ; n'ignorant rien des découvertes & des inventions des Beaux-Arts ; versé dans l'histoire de l'Eglise ; instruit à fond de la profane ; joignant à l'héroïque science de la guerre celle des grands principes de la politique la plus sainte ; appliqué, par préférence à toutes, à la science des mœurs ; * digne enfin de prêter ses lumières au Roi, de l'aider à porter le pesant fardeau des affaires ; de travailler sous ses ordres au gouvernement de l'Etat, & de concourir, avec sa bonté & sa sagesse, à notre commune félicité.

(*Maboul*; *Oraison Funèbre de Louis second Dauphin de France.*)

❦

ROIS. *FIGURE II.*

Et depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage?
Comblé de tant d'honneurs, par quel ſecret outrage,
Les Dieux, à vos deſirs toujours ſi complaiſants,
Vous font-ils méconnoître & haïr leurs préſents?
Roi, père, époux heureux, fils du puiſſant Atrée,
Vous poſſédez des Grecs la plus riche contrée;
Du ſang de Jupiter iſſu de tous côtés,
L'Hymen vous lie encore aux Dieux dont vous ſortez;
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'Oracles,
Achille à qui le Ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, & d'un hymen ſi beau
Veut dans Troie embrâſée allumer le flambeau.
Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent
Les ſpectacles pompeux que ces bords vous étalent!
* Tous ces mille vaiſſeaux qui, chargés de vingt Rois,
N'attendent que les vents pour partir ſous vos loix!
Ce long calme, il eſt vrai, retarde vos conquêtes;
Ces vents depuis trois mois enchaînés ſur nos têtes,
D'Ilion trop long-temps vous ferme le chemin;
Mais, parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin;
Tandis que vous vivrez, le ſort qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur ſans mêlange.

(*Racine*; Tragédie d'*Iphigénie*, Act. I, Sc. 1.)



FIGURE IV.

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la ſplendeur?
Tes yeux ne ſont-ils pas tout pleins de ſa grandeur?
Ces flambeaux, ce bucher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faiſceaux, ce peuple, cette armée,

Rois.

Cette foule de Rois, ces Confuls, ce Sénat,
Qui tous de mon Amant empruntoient leur éclat;
Cette pourpre, cet or que rehauffoit fa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de fa victoire.
* Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
Confondre fur lui feul leurs avides regards;
Ce port majeftueux, cette douce préfence;
Ciel! avec quel refpect & quelle complaifance,
Tous les cœurs en fecret l'affuroient de leur foi!
Parle : peut-on le voir fans penfer comme moi,
Qu'en quelque obfcurité que le fort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu fon maître?

(*Le même;* Tragédie de *Bérénice*, Act. I, Sc. 5.)



Figure XV.

Mais aujourd'hui, Seigneur, que fes yeux décillés,
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les Rois fans diadême,
Inconnus dans la foule, & fon Amant lui-même;
Attachés fur vos yeux, s'honorer d'un regard
Que vous aurez fur eux fait tomber au hafard;
Quand elle vous verra de ce degré de gloire,
Venir en foupirant avouer fa victoire;
Maître, n'en doutez point, d'un cœur déja charmé,
* Commandez qu'on vous aime, & vous ferez aimé.

(*Racine;* Tragédie de *Britannicus*, Act. II, Sc. 2.)



ROIS. FIGURE XXIV.

* * * * * * * * * * TITUS, ouvre les yeux.
Quel air reſpires-tu? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des Rois avec le lait ſucée,
Par crainte ou par amour ne peut être effacée?
Rome jugea ta Reine en condamnant ſes Rois;
N'as-tu pas en naiſſant entendu cette voix?
Et n'as-tu pas encore ouï la Renommée
T'annoncer ton devoir juſques dans ton armée?
Et, lorſque Bérénice arriva ſur tes pas,
Ce que Rome en jugeoit, ne l'entendis-tu pas?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire?
Ah! lâche, fais l'amour, & renonce à l'Empire;
Au bout de l'Univers, va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire,
Qui devoient dans les cœurs conſacrer ma mémoire?
Depuis huit jours je règne; &, juſques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur? j'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps ſi précieux quel compte puis-je rendre?
Où ſont ces heureux jours que je faiſois attendre?
* Quels pleurs ai-je ſéchés? Dans quels yeux ſatisfaits
Ai-je déja goûté le fruit de mes bienfaits?
L'Univers a-t-il vu changer ſes deſtinées?
Sçais-je combien le Ciel m'a compté de journées?
Et de ce peu de jours, ſi long-temps attendus,
Ah! malheureux, combien j'en ai déja perdus?
Ne tardons plus, faiſons ce que l'honneur exige;
Rompons le ſeul lien. . . . .

(*Le même;* Tragédie de *Bérénice*, Act. IV, Sc. 4.)

ROIS.
FIGURE XVIII.

CIEL ! quel pompeux amas d'Efclaves à genoux
Eft aux pieds de ce Roi qui les fait trembler tous ?
Quels honneurs! quels refpects! jamais Roi dans la France
N'accoutuma fon Peuple à tant d'obéiffance :
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé ;
Je le vois éprouvant des fortunes diverfes,
Trop fier dans fes fuccès, mais ferme en fes traverfes ;
De vingt Peuples ligués bravant feul tout l'effort,
* Admirable en fa vie, & plus grand dans fa mort.
Siècle heureux de Louïs ! Siècle que la nature
De fes plus beaux préfents doit combler fans mefure !
C'eft toi qui dans la France amènes les Beaux-Arts ;
Sur toi tout l'Avenir va porter fes regards ;
Les Mufes à jamais y fixent leur empire ;
La toile eft animée & le marbre refpire.
Quels Sages raffemblés dans ces auguftes lieux,
Mefurent l'Univers, & lifent dans les Cieux ?
Et, dans la nuit obfcure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière ?
L'Erreur préfomptueufe à leur afpect s'enfuit ;
Et vers la Vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi puiffante Harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur
Et tes fons fouverains de l'oreille & du cœur.
François, vous fçavez vaincre & chanter vos conquêtes ;
Il n'eft point de lauriers qui ne couvrent vos têtes.

Un Peuple de Héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les BOURBONS voler dans les combats.

(*M.De Voltaire* ; Poëme de la *Henriade*, Ch. VII.)



Rois.

Servitude et Inquiétudes des *Rois*.

Comme les ſituations les plus heureuſes varient ſelon les circonſtances, & qu'elles deviennent malheureuſes, enviſagées ſous d'autres jours, il importe au Poëte & à l'Orateur de ſçavoir les peindre ſous différents aſpects : il ſuffit pour ſe former une juſte idée des agitations & des inquiétudes qui travaillent les Rois & les Grands, de jeter les yeux ſur les portraits qui ſuivent. On y voit non-ſeulement les ſollicitudes où les jete le Gouvernement ; mais encore les noirs ſoucis & les chagrins dévorants que leur donnent leurs paſſions perſonnelles & leurs afflictions domeſtiques ; on y voit qu'ils ſont plus expoſés & plus ſenſibles

ROIS. au malheur que les autres ; & tout cela eſt rendu avec la nobleſſe qui convient à ces grands perſonnages. Les deux premiers portraits ſont de parfaits modèles de ce qu'on appelle *Précautions Oratoires* : l'un eſt de Fléchier qui déſigne avec une grande délicateſſe les amours de Louis XIV ; l'autre eſt d'un Courtiſan qui, pour déterminer ſon Roi, lui fait entrevoir des malheurs qu'il n'oſe nommer.



FIGURE XIII. ELLE RÉPANDOIT ſes larmes & ſa tendreſſe.... dans ces inquiétudes & dans ces peines ſecrettes, que la Providence de Dieu pour le ſalut de ſes Elus mêle ſouvent aux grandes fortunes ; mais ne ſondons pas ce qui ſe paſſoit entre Dieu & elle : les gémiſſements de la colombe doivent être laiſſés à la ſolitude & au ſilence à qui elle les a confiés ; * il y a des croix dont le ſort eſt de demeurer cachées à l'ombre de celle de Jéſus-Chriſt.

(*FLÉCHIER; Oraiſon Funèbre de Marie-Thérèſe d'Autriche.*)



L'ORGUEUIL

ROIS.
FIGURE XV.

L'orgueil n'aveugle point ceux que l'honneur éclaire,
Et je ſuis Citoyen avant que d'être père ;
Mon ſang ſeroit en vain par le ſceptre illuſtré,
Si moi-même à mes yeux j'étois deshonoré :
Ces titres de l'orgueil, les rangs, les diadêmes,
Idoles des humains, ne ſont rien par eux-mêmes ;
* Ce n'eſt point dans des noms que réſide l'honneur,
Et nos devoirs remplis ſont ſeuls notre grandeur.
Mais de vos ſentiments je connois la nobleſſe ;
Maître de vous, Seigneur, vainqueur d'une foibleſſe,
Vous n'immolerez point vos premières vertus,
Et la paix, & la gloire, & peut-être encor plus.
Oui, je crains tout pour vous ; vieilli ſur ces rivages,
J'en connois les écœuils, j'en ai vu les naufrages ;
* La plus foible étincelle embraſe ce climat,
Et rien dans ces moments n'eſt ſacré que l'Etat ;
Qui vous en diroit moins dans ce péril extrême,
Trahiroit la patrie, & l'honneur, & vous-même.

(* * *.)

FIGURE XV.

* * * * PLAIGNEZ ma grandeur importune.
Maître de l'Univers, je règle ſa fortune ;
* Je puis faire les Rois ; je puis les dépoſer ;
Cependant de mon cœur je ne puis diſpoſer.
Rome, contre les Rois, de tout temps ſoulevée,
Dedaigne une Beauté dans la pourpre élevée :
L'éclat du Diadême & cent Rois pour Aïeux
Déshonorent ma flamme & bleſſent tous les yeux ;

ROIS. Mon cœur, libre d'ailleurs, ſans craindre les murmures,
Peut brûler à ſon choix dans des flammes obſcures;
Et Rome avec plaiſir recevroit de ma main
La moins digne Beauté qu'elle cache en ſon ſein;
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le Peuple demain ne voit partir la Reine,
Demain elle entendra ce Peuple furieux
Me venir demander ſon départ à ſes yeux.

(*Racine;* Tragédie de *Bérénice*, Act. III, Sc. 1.)



Figure XV. Juste Ciel! c'eſt ainſi qu'aſſurant ta vengeance,
Tu romps tous les reſſorts de ma vaine prudence!
Encor ſi je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au-moins ſoulager ma douleur!
Triſte deſtin des Rois! Eſclaves que nous ſommes,
Et des rigueurs du ſort, & des diſcours des hommes,
Nous nous voyons ſans ceſſe aſſiégés de témoins,
* Et les plus malheureux oſent pleurer le moins.

(*Le même;* Tragédie d'*Iphigénie*, Act. I, Sc. 5.)



Figure XVI. Un Roi vous ſemble heureux, & ſa condition
Eſt douce au ſentiment de votre ambition;
Il diſpoſe à ſon gré des fortunes humaines;
Mais, comme les douceurs, en ſçavez-vous les peines?
A quelque heureuſe fin que tendent ſes projets,
Jamais il ne fait bien au gré de ſes ſujets:

ROIS.

* Il paſſe pour cruel, s'il garde la juſtice;
S'il eſt doux, pour timide & partiſan du vice;
S'il a l'humeur guerrière, il fait des malheureux;
Et, s'il eſt pacifique, il n'eſt pas généreux;
S'il pardonne, il eſt mou; s'il ſe venge, barbare;
S'il donne, il eſt prodigue; & s'il épargne, avare.

(*Rotrou;* Tragédie de *Venceſlas.*)



FIGURE XVI.

HEUREUX! que dites-vous? apparence trop vaine!
Le bonheur eſt-il fait pour le rang qui m'enchaîne?
Vous ne pénétrez point les ſombres profondeurs
Des maux qui ſont cachés ſous l'éclat des grandeurs:
Quel accablant fardeau! tout prévoir, tout conduire,
Entouré d'envieux unis pour tout détruire;
Reſponſable du ſort & des événements,
Des misères du Peuple, & des brigues des Grands;
Réunir ſeul enfin, par un triſte avantage,
Tous les ſoins, tous les maux que l'Empire partage:
Voilà le joug brillant auquel je ſuis lié.
Sort toujours déplorable & toujours envié!
C'eſt peu que les périls, l'eſclavage & la peine,
Que dans tous les Etats le Miniſtère entraîne;
Jugez quels nouveaux ſoins exigent mes devoirs,
Miniſtre d'un Empire où règnent deux pouvoirs;
Où je dois, uniſſant le Trône & la Patrie,
Sauver la liberté, ſervir la Monarchie;
Affermir l'un par l'autre, & former le lien
D'un Peuple toujours libre, & d'un Roi citoyen.

ROIS. Ma fortune eſt un poids que chaque jour aggrave ;
Maître & Juge de tout, de tout on eſt eſclave ;
Et régir des Mortels le deſtin inconſtant,
N'eſt que le triſte droit d'apprendre à chaque inſtant
Leurs mépriſables vœux, leurs peines dévorantes,
Leurs vices trop réels, leurs vertus apparentes,
* Et de voir de plus près l'affreuſe vérité
Du néant des Grandeurs & de l'Humanité.

(*M. Gresset* ; Tragédie d'*Edouard III*, Act. I, Sc. 4.)

❦

Figure XV. * * * Que dis-tu? Crois-tu qu'une Princeſſe
Puiſſe jamais cacher ſa haine ou ſa tendreſſe ?
Des Courtiſans ſur nous les inquiets regards,
Avec avidité tombent de toutes parts ;
A travers les reſpects leurs trompeuſes ſoupleſſes
Pénètrent dans nos cœurs, & cherchent nos foibleſſes.
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit,
Un ſeul mot, un ſoupir, un coup d'œuil nous trahit ;
Tout parle contre nous juſqu'à notre ſilence :
Et quand leur artifice & leur perſévérance
Ont enfin malgré nous arraché nos ſecrets,
Alors avec éclat leurs diſcours indiſcrets
* Portant ſur notre vie une triſte lumière,
Vont de nos paſſions remplir la terre entière.

(*M. De Voltaire* ; Tragédie d'*Œdipe*, Act. III, Sc. 1.)



ROIS.
FIGURE XVI.

CET EMPIRE abſolu ſur la terre & ſur l'onde,
Ce pouvoir ſouverain que j'ai ſur tout le monde,
Cette grandeur ſans borne, & cet illuſtre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine & de ſang;
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un Courtiſan flatteur la préſence importune,
* N'eſt que de ces beautés dont l'éclat éblouït,
Et qu'on ceſſe d'aimer ſi-tôt qu'on en jouït.
L'ambition déplaît quand elle eſt aſſouvie;
D'une contraire ardeur ſon ardeur eſt ſuivie;
Et comme notre eſprit, juſqu'au dernier ſoupir,
Toujours vers quelque objet pouſſe quelque deſir;
Il ſe ramène en ſoi n'ayant plus où ſe prendre,
Et, monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre.
J'ai ſouhaité l'Empire, & j'y ſuis parvenu;
Mais, en le ſouhaitant, je ne l'ai pas connu;
Dans ſa poſſeſſion j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables ſoucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis ſecrets, la mort à tous propos,
Point de plaiſir ſans trouble, & jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir ſuprême;
Le grand Céſar mon père en a jouï de même;
D'un œuil ſi différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en eſt démis & l'autre l'a gardé;
Mais l'un cruel, barbare, eſt mort aimé, tranquile,
Comme un bon Citoyen dans le ſein de ſa Ville;
L'autre tout débonnaire, au milieu du Sénat,
A vu trancher ſes jours par un aſſaſſinat:

ROIS.

Ces exemples récents ſuffiroient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on ſe devoit conduire.
L'un m'invite à le ſuivre, & l'autre me fait peur;
Mais l'exemple ſouvent n'eſt qu'un miroir trompeur;
Et l'ordre du deſtin qui gêne nos penſées,
N'eſt pas toujours écrit dans les choſes paſſées;
Quelquefois l'un ſe briſe où l'autre s'eſt ſauvé,
Et par où l'un périt, un autre eſt conſervé.

(*P. Corneille;* Tragédie de *Cinna*, Act. II, Sc. 1.)



Figure XVI.

Crispe, il n'eſt que trop vrai; la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne;
Et celui dont le Ciel pour un ſceptre fait choix,
Juſqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids;
Mille & mille douceurs y ſemblent attachées,
Qui ne ſont qu'un amas d'amertumes cachées.
Qui croit les poſſéder les ſent s'évanouïr,
* Et la peur de les perdre empêche d'en jouïr;
Sur-tout qui, comme moi, d'une obſcure naiſſance,
Monte par la révolte à la toute-puiſſance;
Qui, de ſimple ſoldat à l'Empire élevé,
Ne l'a que par le crime acquis & conſervé.
Autant que ſa fureur s'eſt immolé de têtes,
Autant deſſus la ſienne il croit voir de tempêtes;
Et comme il n'a ſemé qu'épouvante & qu'horreur,
Il n'en recœuille enfin que trouble & que terreur.
J'en ai ſemé beaucoup; &, depuis quatre luſtres,
Mon trône n'eſt fondé que ſur des morts illuſtres;

ROIS.

Et j'ai mis au tombeau, pour régner ſans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.

(*Le même ;* Tragédie d'*Héraclius*, Act. I, Sc. 1.)



FIGURE XV.

DE CE VASTE Palais parcourant les détours,
Il croit tromper les bras armés contre ſes jours.
C'eſt-là qu'au moindre bruit craignant ſa dernière heure,
En cent lieux différents il change de demeure;
Et que, plus malheureux que ſes moindres ſujets,
* Il cherche le ſommeil qu'il ne trouve jamais.
Autour de ſon Palais une garde empreſſée,
De piques & de dards eſt toujours hériſſée;
Et prêt d'immoler tout à ſes premiers ſoupçons,
De tout ce qui l'approche il craint des trahiſons.

(*DE LA GRANGE ;* Tragédie d'*Amaſis*, Act. I, Sc. 1.)

❖

FIGURE *XV.*

LES Dieux m'ont mis au trône, il faut m'y maintenir;
Puiſque c'eſt leur ouvrage, il faut le ſoutenir;
Par les ſoins que je prends à défendre ma vie,
Leur gloire attend de moi que je les juſtifie.
Cependant t'avoûrai-je une foule d'ennuis
Qui ne ſortent jamais de la place où je ſuis?
J'ai monté par le meurtre à ce degré ſuprême;
Un autre, à mon exemple, en peut faire de même;
Il eſt toujours quelqu'un qui cherche à nous trahir;
Et plus on eſt puiſſant, plus on ſe fait haïr.

ROIS.

Voilà ce que je crains ; voilà ce qui me trouble ;
En redoublant mes ſoins ma frayeur ſe redouble :
* Je crois ne voir par-tout que des pièges ſecrets,
Que des traîtres cachés au fond de ce Palais.
Je prends pour aſſaſſins tout ce qui m'environne ;
Nul ne peut m'approcher que je ne le ſoupçonne ;
Mon fils même, ce fils qui vient de triompher
D'un monſtre qu'en naiſſant je ne pus étouffer,
N'a pu ſe garantir de ma terreur ſecrette ;
J'ai ſenti dans mon cœur la nature muette ;
Et s'il ne m'eût remis ces gages de ſa foi,
Je frémis de l'accœuil qu'il eût reçu de moi.
Toi-même à qui je dois la moitié de ma gloire,
Toi qui vins confirmer ma dernière victoire ;
Ne ſçachant quelquefois par où j'ai mérité
Ces effets ſurprenants de ta fidélité,
De ton pouvoir trop grand mon ame eſt alarmée......

(*Le même ; au même endroit*, Sc. 4.)



FIGURE XV.

ENFIN, loin d'une Cour qui m'aſſiège en tous lieux,
Pour témoin de mes maux je n'ai plus que tes yeux,
D'un moment de repos je puis goûter les charmes,
Et dans un ſein fidèle épancher mes alarmes.
O que le ſort des Rois eſt digne de pitié !
Sous ombre de reſpect, de zèle & d'amitié,
* Toujours environnés d'une foule importune,
Ce n'eſt pas nous qu'on aime ; on aime la Fortune.

Tous veulent pénétrer jusqu'au fond de nos cœurs,
Moins comme nos amis, que comme nos censeurs ;
Et, dans nos déplaisirs charmés de nous contraindre,
Ils aiment à les voir, & feignent de les plaindre.

ROIS.

(*Le même ;* Tragédie d'*Erigone*, Act. II, Sc. 2.)



VOILA DONC, juste Dieu ! quelle est ma destinée,
La splendeur de mon sang, la pourpre où je suis née ;
Enfin ce qui sembloit promettre à mes beaux jours,
D'un bonheur assuré l'inaltérable cours ;
Tout cela n'a donc fait que verser sur ma vie
Le funeste poison dont elle fut remplie.
O naissance ! ô jeunesse ! Et toi, triste beauté
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité ;
Flatteuse illusion dont je fus occupée ;
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée !
Sous ce trône coupable, un éternel ennui
M'a creusé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère ;
Mon époux à mes yeux a massacré mon père :
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me restoit ; on ose la flétrir.
Grand Dieu, dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance ;
J'appris de mes Aïeux que je sçais imiter,
A voir la mort sans crainte & sans la mériter ;
Je t'offre tout mon sang ; * défends au-moins ma gloire ;
Commande à mes Tyrans d'épargner ma mémoire ;

FIGURE VII.

Que le menſonge impur n'oſe plus m'outrager ;
Honorer la vertu c'eſt aſſez la venger.

(*M. DE VOLTAIRE*; Tragédie de *Mariamne*, Act.V, Sc. 1.)



DERNIER DEVOIR D'UN ROI.

LES DEVOIRS d'un Roi vis-à-vis de ſon Peuple ne doivent finir qu'avec ſes jours ; mais le dernier, & un des plus importants peut-être pour un Monarque qui va remettre ſa Couronne entre les mains d'un jeune enfant, eſt de choiſir un Mentor pour veiller ſur l'éducation de ce ſucceſſeur. Nous ſentons la juſteſſe des vues de Louis le Grand ; nous en admirons le ſuccès, & jouïſſons des fruits de ſa ſageſſe. L'Orateur a ſçu à merveille développer tous ces différents traits pour louer un grand Roi & un fidèle Miniſtre.



ROIS.
FIGURE II.

LOUIS XIV, ce Monarque, la gloire de ſon Peuple & de ſon ſiècle, la gloire de la Religion & de l'Etat; plus Héros dans le déclin des années & de la proſpérité, que dans le brillant de ſa jeuneſſe & de ſes victoires; dont la vertu éprouvée par la diſgrace, força enfin la fortune à rougir de ſon inconſtance, lui fit ſentir ſa foibleſſe, lui apprit qu'il ne lui appartient ni de donner ni d'ôter la véritable grandeur. Louis XIV avoit vu paſſer comme l'ombre ſa nombreuſe poſtérité; ſeul dans ſes Palais immenſes, il ſemble ſe ſurvivre à lui-même; ſes yeux prêts à ſe fermer pour toujours, n'apperçoivent à la place de tant de fleurs moiſſonnées dans leur printemps, qu'une fleur à peine écloſe, foible, chancelante, preſque dévorée par le ſouffle qui avoit conſumé, ſéché tant de tiges ſi floriſſantes. Nouveau Joas, unique reſte du ſang de David, arraché au débris de ſon auguſte maiſon; ayant peine à ſe faire jour à travers les ruines, ſous leſquelles il parut enſeveli; dans cet enfant ſe réuniſſent les mouvements de ſon cœur & les vues de ſon eſprit, les tendreſſes d'un père, & les projets d'un Roi. O ſi du-moins il pouvoit par ſes leçons & par ſes exemples le former dans le grand art de régner! * Mais le temps coule; le tombeau s'ouvre devant le Monarque; le tom-

ROIS. beau l'attend & le demande ; il penſe donc à ſe remplacer auprès de ſon ſucceſſeur. Or ſnr qui tombera le choix de ce Prince vieilli dans l'étude & dans la connoiſſance des hommes ; de ce Prince dont le choix des Boſſuet & des Fénelon avoit prouvé & honoré les lumières ? Il appelle l'Evêque de Fréjus ; il lui remet les deſtinées de ſon ſang & de ſon Royaume.

(*R. P. De Neuville ; Oraiſon Funèbre du Cardinal de Fleury.*)



Sentiments des Peuples

après la mort d'un mauvais Roi.

Un mauvais Roi, tant qu'il reſpire, peut trouver des flatteurs ; mais à peine diſparoit-il, que la vérité ſort de toutes les bouches. Si les flatteurs déconcertés ſe taiſent, les Sujets, déchargés du joug du tyran, s'expriment comme les Juifs après la mort du Roi de Babylone. Quelle force ! quelle vérité dans tout ce morceau de M. Racine ! Tout eſt peinture, & peinture

frappante. C'eſt ici un des plus beaux modèles de l'enthouſiaſme poétique; on le lit & on veut le relire encore. ROIS.



COMMENT eſt diſparu ce maître impitoyable? FIGURE XXX.
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés
Sommes-nous ſoulagés?
Le Seigneur a briſé le ſceptre redoutable
Dont le poids accabloit les Humains languiſſants;
Ce ſceptre qui frappa d'une plaie incurable
Les Peuples gémiſſants.



Nos cris ſont appaiſés; la terre eſt en ſilence;
Le Seigneur a dompté ta barbare inſolence,
O fier & rigoureux Tyran!
Les Cèdres mêmes du Liban
Se réjouïſſent de ta perte:
« Il eſt mort, diſent-ils; & l'on ne verra plus
» La montagne couverte
» Des reſtes de nos troncs par le fer abattus ».



Roi cruel, ton aſpect fit trembler les lieux ſombres;
Tout l'Enfer ſe troubla; les plus ſuperbes Ombres

Coururent pour te voir;
ROIS. Les Rois des Nations descendants de leur trône,
T'allèrent recevoir;
« Toi-même, dirent-ils, ô Roi de Babylone,
» Toi-même comme nous, te voilà donc percé !
» Sur la poussière renversé,
» Des vers tu deviens la pâture,
» Et ton lit est la fange impure ».



Comment es-tu tombé des Cieux,
Astre brillant, fils de l'Aurore ?
Puissant Roi, Prince audacieux,
La terre aujourd'hui te dévore;
Comment es-tu tombé des Cieux,
Astre brillant, fils de l'Aurore ?



Dans ton cœur tu disois, à Dieu même pareil :
« J'établirai mon trône au-dessus du Soleil,
» Et près de l'Aquilon, sur la Montagne sainte,
» J'irai m'asseoir sans crainte;
» A mes pieds trembleront les Humains éperdus ».
* Tu le disois, & tu n'es plus.



Les Passants qui verront ton cadavre paroître,
Diront, en se baissant, pour te mieux reconnoître :

« Eſt-ce là ce Mortel, l'effroi de l'Univers ;
» Par qui tant de captifs ſoupiroient dans les fers ;
» Ce Mortel dont le bras détruiſit tant de Villes ;
» Sous qui les champs les plus fertiles
» Devenoient d'arides déſerts » ?



Tous les Rois de la terre ont de la ſépulture
Obtenu le dernier honneur ;
Toi ſeul privé de ce bonheur,
En tous lieux rejeté, l'horreur de la nature,
Homicide d'un Peuple à tes ſoins confié,
De ce Peuple aujourd'hui tu te vois oublié.



Qu'on prépare à la mort ſes enfants miſérables ;
La race des méchants ne ſubſiſtera pas.
Courez à tous ſes fils annoncer le trépas ;
Qu'ils périſſent ; l'auteur de leurs jours déplorables
Les a remplis de ſon iniquité ;
Frappez, faites ſortir de leurs veines coupables
Tout le malheureux ſang dont ils ont hérité.

(*Racine ;* Ode tirée d'Iſaïe, *Cantique des Juifs à leur délivrance de Babylone.*)



Gouvernement.

§. III.

GOUVERNEMENT SAGE.

Parcourir les devoirs d'une perſonne, & finir par dire qu'elle les a remplis, c'eſt une manière de louer dans un ſeul mot, & qui eſt fort ordinaire aux Orateurs; elle eſt ſuſceptible d'un ſtyle nombreux & ſentencieux; on en voit un exemple dans Maboul. L'autre manière de louer & de peindre, telle que celle de Maſſillon & de M. de Voltaire, conſiſte à nommer la perſonne dès le commencement, & à proportionner la nobleſſe des traits à la grandeur de ſon Héros. Cette manière, comme on peut le voir, doit être plus vive, plus pompeuſe, plus remplie de faits, & plus ornée de figures hardies. Toute louange froide, toute action commune languiroit auprès d'un grand nom qui donne lui ſeul de grandes idées.

Je

GOUVERNEMENT.
FIGURE XXXV.

JE N'APPELLE PAS *Roi* celui que le ſeul bonheur de la naiſſance a placé ſur le trône, & qui, n'ayant de Roi que le nom, eſclave en effet des vices les plus honteux, ſans talents, ſans vertus, n'offre aux yeux de l'Univers qu'un vain fantôme de la Royauté. J'appelle *Roi*...... celui qui, étant l'image de Dieu ſur la terre par la participation de ſa puiſſance, lui reſſemble encore plus par la participation de ſes vertus; qui, maître de ſes paſſions, ne régne pas moins ſur ſon cœur que ſur les Peuples qui lui ſont ſoumis; qui, au-deſſus des autres hommes par la hauteur de ſa dignité eſt au-deſſus de ſa dignité par la ſupériorité de ſes talents; qui, verſé dans la ſcience profonde du gouvernement, ſuffit à tout par ſes lumières; & qui, jaloux de ſes devoirs, ne ſe repoſe que ſur lui-même du pénible ſoin de les remplir; qui, redoutable à la guerre, facile à la paix, réunit en ſoi les qualités rarement compatibles de *Guerrier* & de *Pacifique*; qui, dans un juſte milieu de clémence & de fermeté, ſçait tempérer la rigueur des Loix, ſans affoiblir l'obéiſſance; pour tout dire en un mot, * qui, faiſant de la juſtice le principe de ſes délibérations & de ſes conſeils, la fait régner avec lui ſur le même trône. Tel fut Louis, &c.

(*MABOUL; Oraiſon Funèbre de Louis XIV.*)

Gouvernement.
Figure XVI.

Il est vrai que les foins de Louis, pour augmenter l'éclat & le bon ordre du Royaume, ne fe propofoient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les Nations, & qui raffemble le choix comme le rebut de nos Provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitants fi différents de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un feul homme. La Police y ôta au crime la fûreté que la confufion & la multitude lui avoient jufque là donnée; au milieu de ce cahos regnèrent l'ordre & la paix; & dans ce concours innombrable d'hommes fi inconnus les uns aux autres, nul prefque ne fut inconnu à la vigilance du Magiftrat. * Le Royaume entier changea de face comme la Capitale; la Juftice eut des loix fixes; & le bon droit ne dépendit plus, ou du caprice du Juge, ou du crédit de la Partie; des réglements utiles, & qui deviendront la Jurifprudence de tous les règnes à venir, furent publiés; l'étude du Droit François & du Droit Public fe ranima; des Sénateurs célèbres, & dont les noms formeront un jour la tradition des Grands-Hommes qui embelliront l'hiftoire de la Magiftrature, ornèrent nos Tribunaux; l'éloquence & la fcience des loix & des maximes brillèrent dans le Barreau; & la tribune du Sénat principal devint auffi célèbre par la majefté des

Gouvernement.

plaidoyers publics, que l'avoit été, ſous les Hortenſe & ſous les Cicéron, celle de Rome. A quel point de perfection les ſciences & les arts ne furent-ils pas portés ? Vous en ſerez les monuments éternels, Ecoles fameuſes raſſemblées autour du trône, & qui en aſſurez plus l'éclat & la majeſté que les ſoixante Vaillants qui environnoient le trône de Salomon ! L'émulation y forma le goût ; les récompenſes augmentèrent l'émulation ; le mérite qui ſe multiplioit, multiplia les grandes récompenſes. Quels hommes & quels ouvrages vois-je ſortir à la fois de ces Aſſemblées ſçavantes ? des Phidias, des Apelles, des Platons, des Sophocles, des Plautes, des Démoſthènes, des Horaces ; des hommes & des ouvrages, au goût deſquels le goût des âges futurs de la Monarchie ſe rappellera toujours. Je vois revivre le ſiècle d'Auguſte, & les temps les plus polis & les plus cultivés de la Grèce. Il falloit que tout fût marqué au coin de l'immortalité ſous le règne de Louis ; & que les époques des Lettres y fuſſent auſſi célèbres que celles des Victoires.

(*Massillon ; Oraiſon Funèbre de Louis XIV.*)



GOUVERNEMENT.
FIGURE XXXV.

SUR ce ſanglant théâtre où cent Héros périrent,
Sur ce trône gliſſant dont cent Rois deſcendirent;
* Une femme à ſes pieds enchaînant les Deſtins,
De l'éclat de ſon règne étonnoit les Humains.
C'étoit Eliſabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à ſon choix fit pencher la balance;
Et fit aimer ſon joug à l'Anglois indompté,
Qui ne peut ni ſervir ni vivre en liberté.
Ses Peuples ſous ſon règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines ſont couvertes,
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaiſſeaux;
Ils ſont craints ſur la terre; ils ſont Rois ſur les Eaux;
* Leur Flotte impérieuſe aſſerviſſant Neptune,
Des bouts de l'Univers appellent la Fortune.
Londres, jadis barbare, eſt le centre des Arts;
* Le magaſin du Monde, & le temple de Mars;
Aux murs de Veſtminſter on voit paroître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble;
Les Députés du Peuple, & les Grands, & le Roi,
* Diviſés d'intérêts, réunis par la Loi;
Tous trois membres ſacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.
Heureux, lorſque le Peuple inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte autant qu'il doit le ſouverain pouvoir!
Plus heureux lorſqu'un Roi, doux, juſte & politique,
Reſpecte autant qu'il doit la liberté publique!

(*M.* DE *VOLTAIRE*; Poëme de la *Henriade*, Ch. I.)

POLITIQUE.

§. IV.

POLITIQUE.

LES DEUX PORTRAITS qui ſuivent ſont parfaitement caractériſés : l'un repréſente *la Politique* par ce qu'elle eſt ; l'autre la peint par ſes effets. Tous les deux concourent à donner une idée juſte de cette fauſſe vertu qui conſiſte dans une conduite fine & adroite, dont la fin eſt de ſe maintenir ou de parvenir à ce qu'on ambitionne ; & qui ne reſſemble que par le nom à l'art ſublime de gouverner les Etats avec ſageſſe : celle-ci forme l'ame des grands Miniſtres ; celle-là eſt la reſſource des ames baſſes & ambitieuſes.



FIGURE XXV.

SOUS le puiſſant abri de ſon (*a*) bras deſpotique,
Au fond du Vatican régnoit la Politique,
Fille de l'Intérêt & de l'Ambition
Dont naquirent la Fraude & la Séduction.

(a) *Le Pape Sixte-Quint.*

POLITIQUE.

Ce monſtre ingénieux, en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis paroît ſimple & tranquile;
Ses yeux creux & perçants, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots;
Par ſes déguiſements à toute heure elle abuſe
Les regards éblouïs de l'Europe confuſe;
Le Menſonge ſubtil qui conduit ſes diſcours,
De la Vérité même emprunte le ſecours;
* Du ſceau du Dieu vivant empreint ſes impoſtures,
Et fait ſervir le Ciel à venger ſes injures.

(*M.* DE *VOLTAIRE;* Poëme de la *Henriade*, Ch. IV.)



FIGURE XXV.

DES MAINS de la Victoire en cent lieux couronné,
Céſar illuſtre encor le ſang dont il eſt né.
Par l'éclat de ſon nom, ſon crédit, ſa vaillance,
Clodius de Céſar balance la puiſſance.
Dangereux concurrent, il gémit en ſecret
Du nom de *Citoyen* qu'il porte avec regret:
De nos Patriciens l'égalité l'outrage;
Il ne reſpecte en eux, ni leur rang, ni leur âge.
Avide, impatient, prodigue, ambitieux,
Voluptueux, ſuperbe, ardent, audacieux;
Conſtant dans ſes projets, téméraire, intrépide,
Et prenant ſeulement ſes paſſions pour guide.
Tel que je le dépeins, il eût avec ardeur
Traverſé de Céſar la prochaine grandeur:
Il falloit les unir; cet hymen va le faire:
Unis, Rome à leurs loix ne ſauroit ſe ſouſtraire;

Il faut qu'elle obéiſſe. Enfin le temps n'eſt plus
Où ſes Conſuls dictoient ſes ordres abſolus ;
Où chacun ennemi du pouvoir tyrannique,
De ſes biens, de ſon ſang, ſervoit la République ;
Et ne craignoit jamais que pour ſa liberté.
De nos premiers Héros la noble auſtérité,
Du luxe & de l'orgueil eſt aujourd'hui ſuivie ;
Leur zèle & leur juſtice ont fait place à l'envie :
* La ſtérile vertu n'a plus de ſectateurs,
Et les Romains ſont tous, ou tyrans, ou flatteurs,
Puiſqu'au mépris des loix de leurs fameux Ancêtres,
Ils veulent commander, ou demandent des Maîtres.

(*De Campistron* ; Tragéd. de *Pompéia*, Act. I, Sc. 3.)

POLITIQUE.



Ministres.

§. V.

MINISTRES.

Il est difficile de peindre en peu de mots toutes les parties d'un ſujet, ſur-tout lorſqu'on le fait avec un ſtyle un peu lent & ſentencieux ; mais alors la difficulté contribue à la beauté de l'image. C'eſt en quoi a réuſſi Fléchier : rien qui demande plus de qualités qu'un grand *Miniſtre ;* & toutes ces qualités, l'Orateur les réunit avec toute la pompe & la majeſté du ſtyle qui lui eſt naturel ; il n'omet rien ; les vœux intéreſſés de ceux qui font la cour au *Miniſtre*, ne ſont pas même oubliés : auſſi peut-on remarquer que pas un mot n'eſt inutile ni haſardé. Les deux portraits du Cardinal de Richelieu & du Cardinal Mazarin ſont dignes de l'Orateur & des deux *Miniſtres*. Quoiqu'ils ſoient loués par la même bouche, leurs éloges ne ſont pas jetés dans le même moule ; quoiqu'ils aient exercé les mêmes emplois,

on ne leur fait pas faire les mêmes actions; quoiqu'on parle d'eux avec le même ſtyle, on n'emploie ni les mêmes tours, ni les mêmes traits. Le parallèle de ces deux grands hommes qu'on voit enſuite, les montre ſous un autre jour qui n'eſt pas moins brillant, mais au fond plus propre à la Poéſie, qu'à l'Eloquence de la chaire.

MINISTRES.

FIGURE XXXV.

REPRÉSENTEZ-VOUS donc un grand Miniſtre qui ſert un grand Roi; & qui, l'aſſiſtant de ſes ſoins & de ſes conſeils, le décharge du détail ennuyeux des affaires publiques & particulières. C'eſt lui qui reçoit les vœux; qui écoute les plaintes; qui examine les néceſſités; qui pèſe les ſervices; qui démêle les intérêts, * & qui, poſant au pied du trône comme un dépôt ſacré, les prières & les eſpérances des peuples, leur rapporte enſuite ces oracles déciſifs qui déclarent l'intention du Prince, & font la deſtinée des Sujets. Auſſi chacun le regarde comme un médiateur par qui ſe diſtribuent les bienfaits & les récompenſes; chacun court à lui comme au

MINISTRES. centre où aboutiſſent toutes les lignes de la Fortune.

(*FLÉCHIER ; Oraiſon Funèbre de la Ducheſſe d'Aiguillon.*)



FIGURE XXXV. DÉJA, pour l'honneur de ſa maiſon, & plus encore pour celui de la France, étoit entré dans l'adminiſtration des affaires, un homme plus grand par ſon eſprit & par ſes vertus, que par ſes dignités & par ſa fortune ; toujours employé & toujours au-deſſus de ſes emplois ; capable de régler le préſent, & de prévoir l'avenir ; d'aſſurer les bons événements, & de réparer les mauvais ; vaſte dans ſes deſſeins, pénétrant dans ſes conſeils, juſte dans ſes choix, heureux dans ſes entrepriſes, &, pour tout dire en peu de mots, rempli de ces dons excellents que Dieu fait à certaines ames * qu'il a créées pour être maîtreſſes des autres, & pour faire mouvoir ces reſſorts dont ſa Providence ſe ſert pour élever ou pour abattre, ſelon ſes décrets éternels, la fortune des Rois & des Royaumes. Ici, ... vous penſez au Cardinal de Richelieu, ſans que je le nomme. Recœuillez en votre eſprit ce qu'il fit pour ſon maître, ce que ſon maître fit pour lui ; les ſervices qu'il rendit,

& les graces qu'il reçut; & quoique le mérite fût au-dessus des récompenses, représentez-vous toutefois en lui seul tout ce que l'Eglise a de grand, tout ce que le Siècle a de pompeux & de magnifique; * les biens, les honneurs, les dignités, le crédit, les prééminences, & tout ce qui suit ordinairement la faveur & la reconnoissance d'un Roi juste & puissant, lorsqu'elles tombent sur un sujet capable, fidèle & nécessaire. MINISTRES.

(*Le même; au même endroit.*)



DÉJA, pour le soutien d'une minorité & d'une régence tumultueuse, s'étoit élevé à la Cour un de ces hommes en qui Dieu met ses dons d'intelligence & de conseil, & qu'il tire de temps en temps des trésors de sa Providence pour assister les Rois, & pour gouverner les Royaumes: son adresse à concilier les esprits par des persuasions efficaces; à préparer les événements par des négociations pressées ou lentes; à exciter ou à calmer les passions par des intérêts & des vues politiques; à faire mouvoir avec habileté les ressorts ou de la guerre ou de la paix, l'avoit fait regarder comme un Ministre non-seulement utile, mais encore nécessaire. La pourpre dont il étoit revêtu, la capacité qu'il fit voir, & la douceur dont il usa *FIGURE XXXV.*

MINISTRES.

après pluſieurs agitations, le mirent enfin au-deſſus de l'envie; &, tout concourant à ſa gloire, le Ciel même faiſant ſervir à ſon élévation, & ſa faveur, & ſes diſgraces, il prit les rênes de l'Etat. * Heureux d'avoir aimé la France comme ſa patrie; d'avoir laiſſé la paix aux peuples fatigués d'une longue guerre, & plus encore d'avoir appris l'art de régner, & les ſecrets de la Royauté, au premier Monarque du monde.

(*Le même; Oraiſon Funèbre du Chancelier le Tellier.*)



FIGURE XXXV.

IL FALLOIT un homme laborieux, pour ſe charger d'un long & pénible détail; exact, pour entretenir l'ordre & la diſcipline de tant d'armées; fidèle, * pour diſtribuer les Finances avec des mains pures & innocentes; juſte, pour repréſenter les ſervices des Soldats & des Officiers, & faire élever les plus dignes aux places qu'une louable, mais malheureuſe valeur rendoit vacantes; ſage, pour ménager dans des conjonctures difficiles ces eſprits vains & remuants qu'il eſt également dangereux d'abattre ou d'élever; éclairé, pour décider dans les conſeils, & trouver des expédients & des ouvertures dans les Affaires.

(*Le même; au même endroit.*)

MINISTRES. *FIGURE XIX.*

HENRI dans ce moment voit ſur des fleurs de lis
Deux mortels orgueilleux auprès du trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un Peuple à la chaîne;
Tous deux ſont revêtus de la Pourpre Romaine;
Tous deux ſont entourés de Gardes, de Soldats.
Il les prend pour des Rois. « Vous ne vous trompez pas;
» Ils le ſont, dit Louïs, ſans en avoir le titre;
» Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre eſt l'arbitre;
» Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
» Juſqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
» * Enfants de la Fortune & de la Politique,
» Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
» Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi;
» Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami;
» L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage;
» L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage;
» Des Princes de mon ſang ennemis déclarés,
» Tous deux haïs du Peuple, & tous deux admirés;
» * Enfin, par leurs efforts ou par leur induſtrie,
» Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie ».

(*M. DE VOLTAIRE*; Poëme de la *Henriade*, Ch. VII.)



Justice.

§. V I.

JUSTICE.

Tribunaux.

C'est un grand ornement, & en même-temps une grande reſſource pour l'Eloquence & la Poéſie, de perſonnaliſer les vices, les vertus, les choſes inanimées. On donne par-là non-ſeulement de la nobleſſe & de la conciſion à une peinture, mais encore de l'ame & de la vie. Les deux portraits de Fléchier & de M. de Voltaire en font foi; celui de Boſſuet eſt également ſublime pour les penſées, pour les tours & pour les expreſſions; il montre au commun des peuples que Dieu préſide dans les *Tribunaux* des Magiſtrats, & il rend par-là les Magiſtrats vénérables aux peuples; il s'adreſſe enſuite aux Magiſtrats, & il leur montre Dieu ſéant au milieu de leurs aſſemblées, & il rend par-là ces aſſemblées reſpectables aux peuples & redoutables aux Magiſtrats mêmes.

❦

JUSTICE. *Figure XXVIII.*

Au milieu du Palais auguſte, & preſque ſur le trône de nos Rois, s'élève, ſous le nom de *Conſeil*, un Tribunal ſouverain où l'on réforme les jugements, & où l'on juge les Juſtices. C'eſt-là que la foible innocence vient ſe mettre à couvert de l'ignorance ou de la malice des Magiſtrats qui la pourſuivent ; * c'eſt de-là que partent ces foudres qui vont conſumer l'iniquité, juſqu'aux Tribunaux les plus éloignés ; c'eſt-là qu'on règle le ſort des Juriſdictions douteuſes ; & que du haut de ſa dignité, le premier & univerſel Magiſtrat, au milieu des Juges d'une probité & d'une expérience conſommée, veille ſur tout l'empire de la Juſtice, & ſur la bonne ou mauvaiſe conduite de ceux qui l'exercent.

(*Fléchier ; Oraiſon Funèbre du Chancelier le Tellier.*)



Figure XVIII.

Ouvrez les yeux....... contemplez ces auguſtes Tribunaux où la Juſtice rend ſes oracles ; vous y verrez avec David *les Dieux de la terre, qui meurent à la vérité comme les hommes*, mais qui cependant doivent juger comme des Dieux, ſans crainte, ſans paſſions, ſans intérêt ; le Dieu des Dieux à leur tête, comme le chante ce grand Roi d'un ton ſi ſublime dans ce divin Pſaume. « Dieu aſſiſte,

JUSTICE.

» dit-il, à l'aſſemblée des Dieux ; & au milieu » il juge les Dieux ». * O Juges, quelle majeſté de vos ſéances ! quel Préſident de vos aſſemblées ! mais auſſi quel cenſeur de vos jugements ! Sous ſes yeux redoutables notre ſage Magiſtrat écoutoit également le riche & le pauvre ; d'autant plus pur & d'autant plus ferme dans l'adminiſtration de la Juſtice, que, ſans porter ſes regards ſur les hautes places dont tout le monde le jugeoit digne, il mettoit ſon élévation comme ſon étude à ſe rendre parfait dans ſon état.

(*BOSSUET ; Oraiſon Funèbre du Chancelier le Tellier.*)



FIGURE XXV.

IL EST, dans ce ſaint Temple, un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable ;
Qui des loix de ſon Prince & l'organe & l'appui,
* Marche d'un pas égal entre ſon peuple & lui :
Dans l'équité des Rois ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition ;
Il hait la tyrannie & la rebellion ;
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage ;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connoît Rome, l'honore, & la ſçait réprimer.

(*M. DE VOLTAIRE ;* Poëme de la *Henriade*, Ch. IV.)



MAGISTRATS.

MAGISTRATS.

JUSTICE.

LORSQUE, pour donner une juſte idée d'un perſonnage, on eſt obligé de rapporter pluſieurs faits d'une manière hiſtorique, il faut avoir ſoin de les entrecouper par des traits vifs & ſaillants, qui empêchent la narration de devenir froide & languiſſante; ainſi Boſſuet après un détail aſſez long, ne manque pas de le relever par ces paroles: *Ne dites pas, &c.* Il y ajoute enſuite une apoſtrophe vive & pathétique qui ſoutient ou qui recœuille l'attention. Les deux morceaux de Fléchier & de Maboul peuvent ſervir de modèles ſur la manière d'orner les faits, & de leur ôter la froideur de la narration ſimple. On peut encore remarquer dans celui de Maboul l'adreſſe & la précaution dont il faut uſer pour couvrir & ne laiſſer qu'entrevoir certains faits odieux; on voit que l'Orateur y ménage les préſents & les abſents, les vivants & les morts, & qu'il ſçait plaire à tous ceux devant qui il parle.

JUSTICE. *FIGURE XXXV.*

LA JUSTICE paſſe du Prince dans les Magiſtrats; & du trône elle ſe répand ſur les tribunaux. C'eſt, dans le règne d'Ezéchias, le modèle de nos jours ; un Prince zélé pour la Juſtice, nomme un principal & univerſel Magiſtrat, capable de contenter ſes deſirs. L'infatigable Miniſtre ouvre des yeux attentifs ſur tous les tribunaux ; animé des ordres du Prince, il y établit la règle, la diſcipline, le concert, l'eſprit de juſtice ; il ſçait que ſi la prudence du ſouverain Magiſtrat eſt obligée quelquefois dans les cas extraordinaires de ſuppléer à la prévoyance des Loix, c'eſt toujours en prenant leur eſprit ; & enfin qu'on ne doit ſortir de la règle qu'en ſuivant un fil qui tienne, pour ainſi dire, à la règle même. Conſulté de toutes parts, il donne des réponſes courtes, mais déciſives, auſſi pleines de ſageſſe que de dignité ; * & le langage des Loix eſt dans ſon diſcours. Par toute l'étendue du Royaume, chacun peut faire ſes plaintes, aſſuré de la protection du Prince ; & la Juſtice ne fut jamais ni ſi éclairée ni ſi ſecourable. Vous voyez comme ce ſage Magiſtrat modère tout le corps de la Juſtice ; voulez-vous voir ce qu'il fait dans la ſphère où il eſt attaché, & qu'il doit mouvoir par lui-même ? Combien de fois s'eſt-on plaint que les affaires n'avoient ni règle ni fin ; que la force des choſes jugées n'étoit preſque plus connue ;

JUSTICE.

que la compagnie où l'on renverſoit avec tant de facilité les jugements de toutes les autres, ne reſpectoit pas davantage les ſiens; enfin que le nom du Prince étoit employé à rendre tout incertain, & que ſouvent l'iniquité ſortoit du lieu où elle devoit être foudroyée? Sous le ſage Michel le Tellier, le Conſeil fit ſa véritable fonction; & l'autorité de ſes arrêts, ſemblable à un juſte contrepoids, tenoit par tout le Royaume la balance égale: les Juges que leurs coups hardis & leurs artifices faiſoient redouter, furent ſans crédit; leur nom ne ſervit qu'à rendre la Juſtice plus attentive. Au Conſeil comme au Sceau, la multitude, la variété, la difficulté des affaires, n'étonnèrent jamais ce grand Magiſtrat: il n'y avoit rien de plus difficile, ni auſſi de plus haſardeux que de le ſurprendre; &, dès le commencement de ſon miniſtère, cette irrévocable ſentence ſortit de ſa bouche, que *le crime de le tromper ſeroit le moins pardonnable.* De quelque belle apparence que l'iniquité ſe couvrît, il en pénétroit les détours; & d'abord il ſçavoit connoître, même ſous les fleurs, la marche tortueuſe de ce ſerpent. Sans châtiment, ſans rigueur, il couvroit l'injuſtice de confuſion, en lui faiſant ſeulement ſentir qu'il la connoiſſoit; & l'exemple de ſon inflexible régularité fut l'inévitable cenſure de tous les mauvais

JUSTICE.

deſſeins. Ce fut donc par cet exemple admirable, plus encore que par ſes diſcours & par ſes ordres, qu'il établit dans le Conſeil une pureté & un zèle de la Juſtice, qui attire la vénération des Peuples, aſſure la fortune des particuliers, affermit l'ordre public, & fait la gloire de ce règne. Sa juſtice n'étoit pas moins prompte qu'elle étoit exacte; ſans qu'il fallût le preſſer, les gémiſſements des malheureux plaideurs qu'il croyoit entendre nuit & jour, étoient pour lui une perpétuelle & vive ſollicitation. * Ne dites pas à ce zélé Magiſtrat qu'il travaille plus que ſon grand âge ne le peut ſouffrir; vous irriterez le plus patient de tous les hommes. « Eſt-on, diſoit-il, dans les places pour » ſe repoſer & pour vivre? Ne doit-on pas ſa vie » à Dieu, au Prince & à l'Etat »? Sacrés Autels, vous m'êtes témoins que ce n'eſt pas aujourd'hui, par ces artificieuſes fictions de l'éloquence, que je lui mets en la bouche ces fortes paroles! Sçache la Poſtérité (ſi le nom d'un ſi grand Miniſtre fait aller mon diſcours juſqu'à elle) que j'ai moi-même ſouvent entendu ces ſaintes réponſes!

(*BOSSUET; Oraiſon Funèbre du Chancelier le Tellier.*)



Justice.
Figure XXXV.

La connoissance des affaires, l'application à ſes devoirs, l'éloignement de tout intérêt, le firent connoître au Public, & produiſirent cette première fleur de réputation qui répand ſon odeur plus agréable que les parfums ſur tout le reſte d'une belle vie. Les plaiſirs ne troublèrent pas la diſcipline de ſes mœurs ni l'ordre de ſes exercices. Il joignoit à la beauté de l'eſprit & au zèle de la Juſtice, l'aſſiduité du travail, & mépriſa ces ames oiſives qui n'apportent d'autre préparation à leurs charges que celle de les avoir deſirées; qui mettent leur gloire à les acquérir, non pas à les exercer; qui s'y jettent ſans diſcernement, & s'y maintiennent ſans mérite; & qui n'achètent ces titres vains d'occupation & de dignité, que pour ſatisfaire leur orgueuil & pour honorer leur pareſſe. Les ſollicitations de ſes amis, les conjonctures du temps, le pouſſèrent bien-tôt dans un autre emploi qui, le faiſant l'*Homme du Roi* dans une grande juriſdiction, donna plus d'étendue à ſa vertu & plus de matière à ſa gloire. C'eſt-là que, chargé de la protection des Loix & des Polices humaines, au milieu d'un conflit tumultueux de grands & de petits intérêts qui diviſent les Citoyens, il réprimoit la licence des uns, relevoit la foibleſſe des autres; &, de ſon équitable tri-

bunal, à l'épreuve des importunités, au-deſſus des paſſions qui l'environnent, il pourſuivoit le crime, armé du glaive de la Juſtice, & couvroit l'innocence du bouclier des Loix & de l'autorité Royale : la douceur naturelle de ſon eſprit ne faiſoit qu'augmenter le reſpect qu'on avoit pour lui. Quel malheureux n'eſpéroit pas, en l'abordant, du ſecours ou de la pitié ? * La bonne cauſe perdit-elle jamais devant lui la confiance & la liberté qui lui eſt due ? A qui refuſa-t-il jamais le temps & la patience de l'écouter ? Le vit-on rebuter un pauvre, *mépriſer ſa propre chair*, comme parle le Prophéte ? Qu'il étoit éloigné de ceux qui, joignant à la ſévérité de leur profeſſion la rudeſſe de leur humeur, affligent les pauvres de Jéſus-Chriſt, & déſeſpèrent, par leur dureté, des miſérables qui ne gémiſſent déja que trop ſous le poids de leur mauvaiſe fortune ; qui craignent plus leurs juges que leurs parties, & qui regardent le mépris qu'on a pour eux comme un avant-coureur de l'injuſtice qu'on va leur faire ! Mais Dieu le deſtinoit à de plus nobles fonctions, & vouloit approcher des Rois une tête auſſi capable de les ſervir ; il s'éleve & ſe fait admirer dans le Conſeil. Que croiriez-vous........ de ces changements & de ces accroiſſements de gloire, ſi ſa modération ne vous étoit auſſi connue que

JUSTICE.

ſa fortune ? Ne vous figurez pas de ces élévations ſoudaines que produit quelquefois dans les Etats l'heureuſe ambition des Sujets, ou l'aveugle faveur des Princes. Ne penſez pas à cette impatience téméraire de la plupart des jeunes-gens, moins occupés des charges qu'ils ont, que de celles qu'ils n'ont pas ; qui ſe diſpenſent de l'ordre du temps & de la raiſon, pour monter précipitamment aux premiers tribunaux du Royaume, comme ſi l'honneur pouvoit s'acquérir ſans travail, & la ſageſſe ſans expérience. JUSTICE.

(*FLÉCHIER*; *Oraiſon Funèbre du Chancelier le Tellier.*)



C'EST ICI, ... je l'avoue, l'endroit le plus important, mais le plus difficile de mon ſujet. L'éloge que l'on m'a confié m'engage à rompre le ſilence ; mais l'honneur de ma patrie me l'impoſe : je voudrois vous mettre devant les yeux l'inimitable conduite d'un Miniſtre habile & fidèle dans les temps les plus difficiles ; mais je voudrois auſſi vous diſſimuler les erreurs d'un peuple, qu'un prompt & ſincère repentir a effacées. Dans cet embarras, ... imitons celui dont nous publions les louanges ; &, puiſque pendant ſa vie il a toujours fait céder ſes intérêts particu- *FIGURE XIII.*

JUSTICE.

liers au bien public, faisons encore après sa mort céder sa gloire à celle de sa patrie; l'amour tendre qu'il a eu pour elle nous en avouera sans doute, & consentira que ses plus mémorables actions soient ensevelies avec nos malheurs dans un oubli éternel. Eloignez donc..... de votre mémoire ces troubles que l'inquiétude, la jaloúsie, l'ambition & l'intérêt firent naître en France, dans un temps où de glorieuses victoires sembloient nous promettre une paix avantageuse; perdez l'idée de ces torrents impétueux de factions qui, se répandant dans Paris, ébranlèrent les plus sages, & entraînèrent malgré eux les plus fidèles; oubliez que les plus fameux Héros tournèrent contre la France les mêmes armes qu'ils avoient si heureusement prises pour sa défense; oubliez, dis-je, toutes ces tempêtes que la sagesse de M. le Tellier a calmées; & retranchez de sa vie des jours qui, ayant été pour l'Etat des jours de confusion & de désordre, furent pour lui des jours de triomphe & de gloire. Que ne puis-je vous le faire voir au milieu de ces agitations, se possédant toujours lui-même; tantôt opposer aux desseins des factieux une généreuse résistance; tantôt leur accorder quelque chose pour ne pas les irriter; traitant avec les Grands & avec les peuples suivant leurs intérêts; proportionnant les remèdes aux con-

jonctures ; également habile, soit qu'il fallût, par une lente, mais prudente négociation, laisser la faction se rallentir d'elle-même, soit que, par une entreprise hardie, mais salutaire, il fallût couper le mal dans sa racine. * Mais encore une fois,... que le souvenir de ces temps malheureux s'efface pour toujours de vos esprits, & admirons, par les travaux de M. le Tellier, ou plutôt par un miracle de la Providence, le Peuple dans le devoir, le Ministre dans la splendeur, le Prince dans l'autorité, les membres de l'Etat dans l'union, concourir avec une égale ardeur à l'agrandissement de ce Royaume. JUSTICE.

(*MABOUL; Oraison Funèbre du Chancelier le Tellier.*)



UN MAGISTRAT doit être dans un mouvement perpétuel. Ce qui est exactitude pour un simple particulier, devient minutie chez un homme public. Ces petites régularités, cet arrangement superstitieux, ces heures marquées pour le sommeil, pour le repas, pour les occupations domestiques, pour les récréations innocentes, tout cela n'est pas pour un homme qui s'est donné au Public. L'ordre demande souvent qu'il ne garde aucun ordre dans ce qui ne concerne point le grade au- *FIGURE XIV.*

JUSTICE. quel il eſt élevé, & le caractère dont il eſt revêtu : il faut qu'il ſe prête aux beſoins de tous, & ſouvent il faut qu'il ſoit en garde contre les complots de tous. Les ambitieux ne ceſſent de travailler à élever l'édifice de leur orgueil, & à aſſervir des hommes libres, ſouvent, ſous prétexte de la liberté des Peuples; il faut qu'il mette des digues à cet orgueil : les hypocrites ſe couvrent du manteau de la Religion & du bien public, pour traverſer le bien public, & pour ébranler la Religion; il faut qu'il perce cette écorce, & qu'il faſſe tomber ce maſque : les Juriſconſultes frauduleux enveloppent les Loix, au-lieu de s'appliquer à les éclaircir; il faut qu'il démêle ces ſophiſmes, & qu'il trouve des chemins dans ces labyrinthes trompeurs : les Pauvres ſe refugient ſous l'ombre de ſa protection, & réclament ſon autorité contre l'oppreſſion; il faut qu'il écoute leurs cris & qu'il recœuille leurs larmes : les Ennemis prennent le nom d'*Alliés*, pour s'inſinuer avec plus de facilité, & pour porter des coups moins ſuſpects & plus dangereux; il faut qu'il ſoit attentif à tous ces détours, & qu'il en previenne le funeſte effet. * En un mot, il faut en quelque ſorte qu'il ſoit ſemblable à ce Dieu *qui garde Iſraël*, & qui ne ſommeille jamais. Comment ſoutiendra-t-il tant de travaux? Comment ſe prêtera-t-il à tant

de soins ? Comment dévorera-t-il tant de difficultés, s'il est plongé dans l'indolence ? Néhémie est infatigable quand les besoins de Jérusalem le demandent.

(*Le même ; au même endroit.*)



CHICANE.

Le même portrait peut être traité avec succès par deux Peintres différents, &, malgré la dissemblance du *faire*, être parfaitement ressemblant. La vérité doit être saisie par quiconque veut peindre ; mais l'Orateur & le Poëte ont chacun leur pinceau. L'Orateur (sur-tout l'Orateur Chrétien) doit employer le ton mâle & vigoureux, en évitant tout ce qui ne répondroit pas à la dignité de la Chaire ; pour le Poëte, par le droit qu'il a de dire la vérité en riant, il peut égayer ses couleurs ; c'est ce que l'on peut vérifier dans les deux morceaux qui suivent.

Justice. *Figure XXVIII.* Il gémissoit depuis long-temps de voir en France un monſtre que l'envie, la haine, la colère, l'avarice, l'ambition & l'opiniâtreté des hommes ont rendu invincible, & qui, dans les douceurs de la plus parfaite paix, fait reſſentir les maux de la guerre la plus cruelle; * un monſtre qui ſçait ſe maintenir par les armes mêmes dont on ſe ſert pour le combattre; à qui rien n'eſt inacceſſible; qui travaille à la propre perte de ceux dont il entreprend la défenſe, & qui, n'épargnant aucune condition de la vie, oſe porter ſes fureurs juſque dans le Sanctuaire. Parlons....... ſans figure; la Chicane triomphante déſoloït impunément le Royaume; tout étoit poſſible à ſes artifices; les affaires les plus injuſtes réuſſiſſoient par ſes ſubtilités, ou duroient éternellement par ſes longueurs; enfin elle n'étoit jamais ſans reſſource; vaincue dans un Tribunal, elle cherchoit aſyle dans un autre; &, ne manquant jamais de ſpécieux prétextes, elle avoit le ſecret de recommencer une guerre & plus longue & plus dangereuſe. (*Maboul; Oraiſon Funèbre du Chancelier le Tellier.*)

❦

Figure XIX. Entre ces vieux appuis dont l'affreuſe Grand'ſalle
Soutient l'énorme poids de ſa voûte infernale,
Eſt un pilier fameux, des plaideurs reſpecté,
Et toujours des Normands à midi fréquenté.

JUSTICE.

* Là, ſur des tas poudreux de ſacs & de Pratique,
Hurle tous les matins une Sibylle étique;
On l'appelle *Chicane ;* & ce Monſtre odieux,
Jamais pour l'Equité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Diſette au teint blême, & la triſte Famine,
Les Chagrins dévorants & l'infâme Ruine,
Enfants infortunés de ſes rafinements,
Troublent l'air d'alentour de longs gémiſſements.
Sans ceſſe feuilletant les Loix & la Coutume,
Pour conſumer autrui le Monſtre ſe conſume;
Et, dévorant Maiſons, Palais, Châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de ſa noire inſolence,
Thémis a vu cent fois chanceler ſa balance.
Inceſſamment il va de détour en détour;
Comme un hibou ſouvent il ſe dérobe au jour.
Tantôt les yeux en feu, c'eſt un lion ſuperbe;
Tantôt humble ſerpent, il ſe gliſſe ſous l'herbe;
Envain, pour le dompter, le plus juſte des Rois
Fit régler le cahos des ténébreuſes Loix:
Ses griffes vainement par Puſſort accourcies,
Se rallongent déja, toujours d'encre noircies;
Et ſes ruſes perçant & digues & remparts,
Par cent brêches déja rentrent de toutes parts.

(*BOILEAU DESPRÉAUX ;* Poëme du *Lutrin*, Ch. V.)



Guerre.

§. VII.

GUERRE.

La Guerre en général.

Il n'est peut-être point de morceaux d'Eloquence & de Poéſie qui préſentent plus d'images à la fois que ceux qui ſuivent : tout ce qui regarde la *Guerre ;* ſes fureurs comme ſes malheurs ſe trouvent réunis ſous les yeux, avec des expreſſions qui répondent à ce que le ſujet a de terrible & de tumultueux. Fléchier ſur-tout s'y diſtingue par l'harmonie & l'arrangement des paroles, dont l'abondance ne nuit pas à la préciſion. Les termes choiſis & placés à propos, ne frappent pas ſimplement l'oreille, mais vont à l'eſprit, lui plaiſent, le ſaiſiſſent, l'occupent tout entier, en lui préſentant une agréable diverſité de noms, de choſes, de ſituations & de beautés.

DÉJA frémiſſoit dans ſon camp l'ennemi confus & déconcerté. Déja prenoit l'eſſor, pour ſe ſauver dans les montagnes, cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces. * Ces foudres de bronze, que l'Enfer a inventés pour la deſtruction des hommes, tonnoient de tous côtés, pour favoriſer & pour précipiter cette retraite; & la France en ſuſpens attendoit le ſuccès d'une entrepriſe qui, ſelon toutes les règles de la Guerre, étoit infaillible. GUERRE. *FIGURE XV.*

(*FLÉCHIER; Oraiſon Funèbre de M. de Turenne.*)

DANS la fatale néceſſité de recourir encore aux armes, nous pleurons les malheurs, ou plutôt les péchés du monde. Vous voyez approcher...... la triſte ſaiſon où les fureurs des hommes ſe renouvellent. On entend déja le bruit des Soldats qui inſultent, *des chevaux qui henniſſent, des chariots qui roulent, de la cavalerie qui s'avance; on voit des épées qui brillent, des lances qui étincèlent;* appareil de guerre par-tout: des nuages épais ſe raſſemblent de tous côtés, pour former comme un orage univerſel ſur toute la face de la terre: les Puiſſances ne ſongent qu'à s'attaquer ou à ſe défendre, ſelon les projets qu'elles ont concertés; la campagne *FIGURE XVI.*

GUERRE.

eſt prête à s'ouvrir ; les peuples gémiſſent ; les ennemis menacent ; * & les uns & les autres ne ſont occupés que du mal qu'ils ont à ſouffrir, ou de celui qu'ils ont à faire.

(*Le même ;* Mandement pour la *Publication du Jubilé.*)

FIGURE V.

PLEUREZ ce ſang, pleurez ; ou plutôt, ſans pâlir,
Conſidérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Helleſpont blanchiſſant ſous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes ;
Ses Peuples dans vos fers ; Priam à vos genoux ;
Hélène, par vos mains, rendue à ſon époux ;
Voyez de vos vaiſſeaux les poupes couronnées,
Dans cette même Aulide avec vous retournées ;
* Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des ſiècles à venir.

(*RACINE ;* Tragédie d'*Iphigénie*, Act. I, Sc. 5.)



FIGURE XVIII.

* * L'IMPITOYABLE Guerre
Ne connoît plus les ſaiſons ;
Bellone couvre la terre
De feux parmi les glaçons ;

Dans

GUERRE.

Dans la campagne éthérée,
Sur les plaines de Nérée,
Tout s'enflamme en un moment;
Et le ſouffle de Borée
Redouble l'embraſement.



Mars franchiſſant la barrière;
Le glaive & la torche en main,
Dans le ſang & la pouſſière
Fait rouler ſon char d'airain;
Il enſanglante les ondes,
Les rives les plus fécondes
Et les plus ſtériles lieux;
* Tout lui cède, & des deux mondes
Il bannit les autres Dieux.



Sur ſes pas il vous aſſemble,
Souverains des Nations;
L'Univers alarmé tremble
Au bruit de vos légions;
Les forges de Vulcain fument,
Les foudres brûlants s'allument,
* La mort épuiſe ſes traits;
Des torrents de feu conſument
Les Temples & les Palais.



GUERRE.

Rois, à quel terme aboutiſſent
Vos triomphes deſtructeurs ?
Les victoires affoibliſſent
Les vaincus & les vainqueurs ;
Votre ambitieuſe rage
Commença par le ravage
Des Empires déſolés,
* Et finit par le partage
De leurs reſtes dépeuplés.

(*M.* LE FRANC ; Ode *à M. le Marquis de M****.)



FIGURE II.

L'AUROIT-ON jamais cru ? Déja les deux armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
Se menaçoient des yeux ; &, marchant fièrement,
N'attendoient pour donner que le commandement ;
Quand notre Dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre Prince un moment de ſilence,
Et, l'ayant obtenu : « Que faiſons-nous, Romains,
» Dit-il, & quel démon nous fait venir aux mains ?
» Souffrons que la raiſon éclaire enfin nos ames.
» Nous ſommes vos voiſins ; nos filles ſont vos femmes ;
» Et l'hymen nous a joints par tant & tant de nœuds,
» Qu'il eſt peu de nos fils qui ne ſoient vos neveux.
» Nous ne ſommes qu'un ſang & qu'un peuple en deux villes,
» Pourquoi nous déchirer par des Guerres civiles
» Où la mort des vaincus affoiblit les vainqueurs,
» Et le plus beau triomphe eſt arroſé de pleurs ?

GUERRE.

» Nos ennemis communs attendent avec joie
» Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
» Laſſé, demi rompu, vainqueur, mais pour tout fruit,
» Dénué d'un ſecours par lui-même détruit.
» Ils ont aſſez long-temps joui de nos divorces;
» Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces,
» Et noyons dans l'oubli ces petits différends
» Qui de ſi bons guerriers font de mauvais parents.
» Que ſi l'ambition de commander aux autres
» Fait marcher aujourd'hui vos troupes & les nôtres,
» Pourvu qu'à moins de ſang nous voulions l'appaiſer,
» Elle nous unira, loin de nous diviſer.
» Nommons des combattants pour la cauſe commune;
» Que chaque Peuple aux ſiens attache ſa fortune;
» Et, ſuivant ce que d'eux ordonnera le ſort,
» Que le foible parti prenne loi du plus fort.
» Mais, ſans indignité pour des guerriers ſi braves,
» Qu'ils deviennent ſujets ſans devenir eſclaves,
» Sans honte, ſans tribut, & ſans autre rigueur,
» Que de ſuivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur;
» Ainſi nos deux Etats ne feront qu'un Empire ».
Il ſemble qu'à ces mots notre diſcorde expire.
Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,
Reconnoît un beau-frère, un couſin, un ami;
* Ils s'étonnent comment leurs mains de ſang avides,
Voloient, ſans y penſer, à tant de parricides,
Et font paroître un front couvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille, & d'ardeur pour ce choix.

GUERRE.

Enfin l'offre s'accepte ; & la paix déſirée,
Sous ces conditions, eſt auſſi-tôt jurée.
Trois combattront pour tous; mais pour les mieux choiſir
Nos Chefs ont voulu prendre un peu plus de loiſir;
Le vôtre eſt au Sénat, le nôtre dans ſa tente.....

(*P. Corneille;* Tragédie d'*Horace*, Act. I, Sc. 4.)

Figure XVIII.

MONSTRE affreux ſorti du Ténare,
La Guerre s'offre à mes regards;
L'Audace & la Terreur barbare
L'environnent de toutes parts;
L'Orgueil jaloux du rang ſuprême,
L'avide Intérêt au teint blême
Conduiſent ſes pas incertains;
La Diſcorde, au ſein de vipère,
De ce monſtre odieuſe mère,
Le nourit du ſang des Humains.

Après lui paroît l'Indigence,
La ſévère Néceſſité,
Le Mépris des Dieux, la Licence,
Et l'implacable Cruauté.
Sans les maux que Bellone enfante,
Aſſez la Parque raviſſante

GUERRE.

Remplit l'Achéron d'habitants.
Quoi ! faut-il encor que nos crimes,
Pour peupler les ſombres abîmes,
Préviennent les décrets des Temps ?



Orgueilleux enfants de la Terre,
Jadis les Titans furieux,
Conduits par l'inhumaine Guerre,
Oſèrent attaquer les Cieux;
Le Roi de la troupe immortelle,
Contre cette ligue rebelle
Lança ſes redoutables traits :
Dieux ! malgré le courroux céleſte
A notre repos ſi funeſte,
La Guerre a pour nous des attraits.



Quel charme fatal nous entraîne,
Sanglants Miniſtres des Deſtins !
Toujours l'impitoyable haine
Anime nos triſtes deſſeins;
Au mépris de la Loi ſuprême,
L'homme, acharné ſur l'homme même,
S'applaudit d'un cruel effort;
Et ſon bras, que Mégère guide,
S'inſtruit, dans un art parricide,
A porter ſûrement la mort.



GUERRE.

Les Temples, reſpectable aſyle,
Sont remplis de crainte & d'horreur ;
Leur ſainteté, frein inutile,
Ne peut arrêter la fureur ;
Le fer du Vainqueur ſacrilège,
Aux yeux de Dieu qui les protège,
Enſanglante les ſaints Autels.
Au milieu des fières alarmes,
La puiſſance & le droit des armes
Règlent le devoir des Mortels.



Des noirs abîmes de la terre
L'acier fatal eſt arraché ;
En vain pour prévenir la Guerre,
La Nature l'avoit caché.
Sortis du ſein des Euménides,
Les Arts aux ſecrets homicides
En font mille inſtruments divers.
De notre adreſſe les victimes,
Nous-mêmes de nos propres crimes
Vengeons l'Auteur de l'Univers.



Aux cris perçants de Tiſiphone
S'immolent d'inhumains Guerriers ;
Pallas & la fière Bellone
Ceignent leurs têtes de lauriers.

Trifte Déeffe des alarmes,
Victoire, ainfi tes plus beaux charmes
Naiffent du meurtre & de l'horreur;
Et l'homme, confacrant fa rage
Sous tes traits & fous ton image,
N'offre des vœux qu'à la Fureur.



* Je ne vois que villes fumantes;
Je n'entends que d'horribles cris;
Murs abattus, plaines fanglantes,
Tout préfente d'affreux débris;
Jufques dans fon fein défolée
La terre fe fent ébranlée
Sous les coups du Dieu des combats:
Mieux que Jupiter par fa foudre,
Mars renverfe & réduit en poudre
Les Monarques & les Etats.



Peuple vainqueur, illuftre Empire,
Qui triomphas de l'Univers,
Aux maux que la Difcorde attire,
Tu dois tes éclatants revers.
Rome, fous qui trembla le monde,
Pour ta perte en Guerriers féconde,

GUERRE.

Tu vis abattre tes remparts ;
Et, dans le ſein de la Victoire,
Ce même fer qui fit ta gloire,
Te fit la victime de Mars.



Favoris de la Renommée,
Les plus illuſtres Conquérants,
Maîtres de la terre opprimée,
N'en ont été que les Tyrans.
Faut-il que nos erreurs biſarres
Conſacrent des vertus barbares
Que forma l'inhumanité ?
Ce n'eſt qu'une aveugle ignorance
Qui ſous le beau nom de *Vaillance*,
Nous déguiſe la Cruauté.

(* * *)



Malheurs de la Guerre.

Guerre.

Lorsque le Lecteur, ou l'Auditeur, a une grande idée d'un objet, il eſt très-important d'en donner des images qui ne ſoient pas au moins au-deſſous de l'idée qu'il en a conçu. On riſqueroit d'avilir dans ſon eſprit le ſujet qu'on traite, au-lieu de le relever ; auſſi nos Poëtes & nos Orateurs ont-ils répandu un grand éclat ſur les portraits qu'ils ont faits des *Malheurs de la Guerre*. Quoique dans les images ſuivantes on ne trouve pas en un ſeul trait toutes les horreurs de ce fléau funeſte, tout y eſt cependant bien frappé, & propre à inſpirer de la terreur & de la pitié. Qu'on médite ſur-tout le morceau de Maſſillon ; les traits en ſont hardis, les couleurs vives, les penſées grandes, les expreſſions nobles, les ſentiments pathétiques ; on voit que la vérité conduiſoit ſon pinceau ; que la Religion éclairoit ſon eſprit, & que la compaſſion attendriſſoit ſon cœur.

Guerre. *Figure XV.*

On ne sçait que trop quelles funeſtes horreurs ſuivent les batailles ; combien de bleſſés reſtent confondus parmi les morts ; combien de ſoldats, élevant une voix expirante pour demander du ſecours, reçoivent le dernier coup de la main de leurs propres compagnons qui leur arrachent de miſérables dépouilles couvertes de ſang & de fange ; ceux même qui ſont ſecourus, le ſont ſouvent d'une manière ſi précipitée, ſi inattentive, ſi dure, que le ſecours même eſt funeſte ; * ils perdent la vie dans de nouveaux tourments, en accuſant la mort de n'avoir pas été aſſez prompte.

(*M. De Voltaire* ; Panégyrique *de Louis XV.*)



Figure XVIII.

Mais hélas ! triſte ſouvenir de nos victoires, que nous rappellez-vous ? * Monuments ſuperbes, élevés au milieu de nos places publiques pour en immortaliſer la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux, lorſqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Iſraélites, ce que ſignifient vos maſſes pompeuſes & énormes ? *Quandò interrogaverint vos filii veſtri dicentes : Quid ſibi volunt iſti lapides ?* Vous leur rappellerez un ſiècle entier d'horreur & de carnage ; l'élite de la Nobleſſe Françoiſe précipitée dans le tombeau ; tant de Maiſons an-

ciennes éteintes ; tant de mères point consolées, qui pleurent encore sur leurs enfants ; nos campagnes désertes, & au lieu des trésors qu'elles renferment dans leur sein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des Laboureurs forcés de les négliger ; nos villes désolées ; nos Peuples épuisés ; les arts à la fin sans émulation ; le commerce languissant ; vous leur rappellerez nos pertes, plutôt que nos conquêtes : *Quandò interrogaverint vos filii vestri dicentes: Quid sibi volunt isti lapides?* Vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés ; tant de dissolutions capables d'attirer la colère du Ciel sur les plus justes entreprises ; le feu, le sang, le blasphême, l'abomination, & toutes les horreurs qu'enfante la guerre : vous leur rappellerez nos crimes plutôt que nos victoires : *Quandò interrogaverint vos filii vestri dicentes : Quid sibi volunt isti lapides?* O fléau de Dieu ! ô Guerre ! cesserez-vous enfin de ravager l'héritage de Jésus-Christ ? * O glaive du Seigneur, levé depuis long-temps sur les Peuples & sur les Nations, ne vous reposerez-vous pas encore ? *O mucro Domini ! usquequò non quiesces ?* Vos vengeances, ô mon Dieu ! ne sont-elles pas encore accomplies ? N'auriez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre ? L'innocence de l'auguste Enfant que vous venez d'établir sur la Nation, ne désarme-

GUERRE. t-elle pas votre bras, plus que nos iniquités ne l'irritent ? Regardez-le du haut du Ciel, & n'exercez plus ſur nous des châtiments qui n'ont ſervi juſqu'ici qu'à multiplier nos crimes : *O mucro Domini ! uſquequò non quieſces ? ingredere in vaginam tuam, refrigerare & ſile.*

(*MASSILLON ; Oraiſon Funèbre de Louis le Grand.*)



FIGURE XXIV. QUE VIENT chercher ici le Roi qui vous envoie ?
Quel eſt ce grand ſecours que ſon bras nous octroie ?
De quel front oſe-t-il prendre ſous ſon appui
Des Peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui ?
Avant que ſa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde ſe repoſoit dans une paix profonde ;
Et, ſi quelques voiſins en troubloient les douceurs,
Il portoit dans ſon ſein d'aſſez bons défenſeurs.
Pourquoi nous attaquer ? Par quelle barbarie
A-t-on de votre Maître excité la furie ?
Vit-on jamais chez lui nos Peuples, en courroux,
Déſoler un pays inconnu parmi nous ?
Faut-il que tant d'Etats, de déſerts, de rivières,
Soient entre nous & lui d'impuiſſantes barrières ?
* Et ne ſçauroit-on vivre au bout de l'Univers,
Sans connoître ſon nom & le poids de ſes fers ?
Quelle étrange valeur qui, ne cherchant qu'à nuire,
Embraſe tout, ſi-tôt qu'elle commence à luire ;

GUERRE.

Qui n'a que ſon orgueuil pour règle & pour raiſon,
Qui veut que l'Univers ne ſoit qu'une priſon ;
Et que, maître abſolu de tous tant que nous ſommes,
Ses eſclaves en nombre égalent tous les hommes ?
Plus d'Etats, plus de Rois ; ſes ſacrilèges mains
Deſſous un même joug rangent tous les Humains.
Dans ſon avide orgueuil je ſçais qu'il nous dévore,
De tant de Souverains nous ſeuls régnons encore.
Mais que dis-je, nous ſeuls ? Il ne reſte que moi
Où l'on découvre encor les veſtiges d'un Roi.
Mais c'eſt pour mon courage une illuſtre matière ;
Je vois d'un œuil content trembler la terre entière ;
Afin que par moi ſeul les Mortels ſecourus,
S'ils ſont libres, le ſoient de la main de Porus ;
Et qu'on diſe par-tout, dans une paix profonde :
« Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde ;
» Mais un Roi l'attendoit au bout de l'Univers,
» Par qui le monde entier a vu briſer ſes fers.

(*RACINE ;* Tragédie d'*Alexandre*, Act. II, Sc. 2.)



FIGURE IV.

DOIS-JE oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné ſans honneur autour de nos murailles ?
Dois-je oublier ſon père à mes pieds renverſé,
Enſanglantant l'Autel qu'il tenoit embraſſé ?
Songe, ſonge, Céphiſe, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un Peuple une nuit éternelle ;
* Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos Palais brûlants,

GUERRE. Sur tous mes frères morts se faisant un passage ;
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage ;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants.
Peins-toi, dans ces horreurs, Andromaque éperdue :
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue ;
Voilà par quels exploits il sçut se couronner ;
Enfin voilà l'époux que tu veux me donner.
Non, je ne serai point complice de ses crimes ;
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes ;
Tous mes ressentiments lui seroient asservis.....

(*Le même ;* Tragédie d'*Andromaque*, Act. III, Sc. 8.)



FIGURE XVI. VOUS SACRIFIEZ tout au soin de votre rang ;
Des Peuples malheureux vous prodiguez le sang ;
Et votre ambition, d'un faux zèle animée,
Achète de leur vie un peu de renommée.
Quel bonheur dans la Guerre ont trouvé nos Etats ?
De quoi leur ont servi nos sièges, nos combats ?
Ah ! j'ai donné cent fois des larmes à nos pertes ;
Les Temples ruinés, les Provinces désertes ;
Les Princes moissonnés à la fleur de leurs ans ;
Les massacres cruels des femmes, des enfants ;
Les campagnes par-tout languissantes, stériles,
La faim, les fers, la mort, le pillage des villes ;
Ce sont là les effets par la Guerre produits,
Et de votre fierté les déplorables fruits.

Les Peuples cependant ne reſpirent qu'à peine ; GUERRE.
Et votre amour pour eux eſt ſemblable à la haine.
Pour moi je ne veux plus de victoire à ce prix ;
Je préfère la paix à ces triſtes débris :
La paix rend un Etat floriſſant, riche, illuſtre ;
La victoire avec ſoi ne porte qu'un faux luſtre ;
Malgré l'éclat trompeur qui flatte les Guerriers,
Elle les fait gémir ſous leurs propres lauriers.
Ici le frère en pleurs redemande ſon frère ;
Là le père ſon fils ; ici le fils ſon père ;
* Et dans le camp vainqueur il eſt ſouvent douteux
Lequel des deux partis eſt le plus malheureux.

(*CAMPISTRON*; Tragédie d'*Arminius*, Act. II, Sc. 4.)



CE FER qui vous rendit la terreur des Humains, *FIGURE XXI.*
Vous en rendroit l'amour en vous tombant des mains :
Suppoſons vos ſuccès, & que tout vous ſeconde ;
Que déja vous touchez aux limites du monde :
Suppoſons tout vaincu, ſoumis & terraſſé ;
* Votre courſe a fini ; le torrent a paſſé ;
Le tourbillon de flamme a dévoré ſa proie ;
L'indomptable Océan l'éteint, & vous renvoie.
Malgré vous, ſur vos pas forcé de retourner,
Quel fruit de vos exploits va vous environner ?
La déſolation, l'horreur & le ravage ;
Votre propre dégât nuit à votre paſſage ;
Des chemins diſparus ſous un fleuve élargi,
Par des ruiſſeaux de ſang dont vous l'avez rougi ;

GUERRE.

Quelques débris fumants, des campagnes ſtériles,
Des déſerts empeſtés, où floriſſoient des villes,
Et des reſtes plaintifs de peuples vagabonds,
Compoſés de vieillards & d'enfants moribonds.

(*M. Piron*; Tragédie de *Calliſthène*, Act. IV, Sc. 5.)



Figure XV.

QUAND les Dieux étonnés ſembloient ſe partager,
Pharſale a décidé ce qu'ils n'oſoient juger;
Ses fleuves teints de ſang & rendus plus rapides
* Par le débordement de tant de parricides;
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empeſtés confuſément épars;
Ces montagnes de morts privés d'honneurs ſuprêmes,
Que la nature force à ſe venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
Dequoi faire la guerre au reſte des vivants,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée
Juſtifiant Céſar, a condamné Pompée.
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que ſa fortune laſſe abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, & laiſſe à la mémoire
Des changements du ſort une éclatante hiſtoire.

(*P. Corneille*; Tragédie de *Pompée*, Act. I, Sc. 1.)



VOYEZ

GUERRE. *FIGURE XVI.*

VOYEZ donc votre force, & regardez Pompée,
Sa fortune abattue, & ſa valeur trompée.
Céſar n'eſt pas le ſeul qu'il fuie en cet état;
Il fuit, & le reproche, & les yeux du Sénat
Dont plus de la moitié piteuſement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharſale :
Il fuit Rome perdue; il fuit tous les Romains
A qui, par ſa défaite, il met les fers aux mains :
Il fuit le déſeſpoir des Peuples & des Princes
Qui vengeroient ſur lui le ſang de leurs Provinces,
Leurs Etats & d'argent & d'hommes épuiſés,
Leurs trônes mis en cendre, & leurs ſceptres briſés :
* Auteur des maux de tous il eſt à tous en butte,
Et fuit le monde entier écraſé ſous ſa chûte.
Le défendrez-vous ſeul contre tant d'ennemis ?
L'eſpoir de ſon ſalut en lui ſeul étoit mis;
Lui ſeul pouvoit pour ſoi; cédez alors qu'il tombe.
Soutiendrez-vous un faix ſous qui Rome ſuccombe;
Sous qui tout l'Univers ſe trouve foudroyé;
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé?

(*Le même ; au même endroit.*)



GUERRE.

COURAGE MILITAIRE.

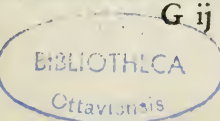
LORSQU'IL s'agit de peindre les nobles ſentiments de l'ame, il faut que la vivacité de la peinture conſiſte principalement dans la grandeur des penſées; ce qui ne va guère ſans un ſtyle concis & ſerré, qui laiſſe beaucoup à réfléchir; il ne faut pas croire néanmoins que ces penſées doivent être ampoulées & pleines d'une vaine enflure : on a évité cet écœuil, & l'on a ſuivi toutes les règles contraires dans les portraits ſuivants. Tous les coups de pinceau ſont pleins d'un noble feu; chaque parole eſt un trait de flamme qui communique ſa chaleur à l'Auditeur ou au Lecteur; point de paroles inutiles, ou plutôt pas une parole qui ne renferme pluſieurs penſées, & point de penſée qui n'inſpire de nobles ſentiments.



Son courage, qui n'agissoit qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangères; & l'on vit redoubler sa *Valeur.* N'entendez pas par ce mot, ..., une hardiesse vaine, indiscrète, emportée; qui cherche le danger pour le danger même; qui s'expose sans fruit, & qui n'a pour but que la réputation & les vains applaudissements des hommes; je parle d'une hardiesse sage & réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui, dans le péril même, pourvoit à tout, & prend tous ses avantages; mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles, & ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu; * capable enfin de tout oser quand le conseil est inutile, & prêt à mourir dans la victoire ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs. Guerre. Figure XXXV.

(*Fléchier; Oraison Funèbre de M. de Turenne.*)

Seigneur, ou je me trompe, ou nos fiers ennemis Figure XVI.
Feront moins de progrès qu'ils ne s'étoient promis;
Nos Chefs & nos Soldats, brûlants d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assurance;
Ils s'animent l'un l'autre; & nos moindres Guerriers
Se promettent déja des moissons de lauriers.



GUERRE. J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue,
Par des cris généreux éclater à ma vue;
Ils se plaignent qu'au-lieu d'éprouver leur grand cœur,
* L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur.

(*RACINE*, Tragédie d'*Alexandre*, Act. I, Sc. 2.)

FIGURE VII. LOIN de le mépriser, j'admire son courage;
Je rends à sa valeur un légitime hommage;
Mais je veux à mon tour mériter les tributs
Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
Oui, je consens qu'au Ciel on élève Alexandre;
Mais, si je puis, Seigneur, je l'en ferai descendre;
* Et j'irai l'attaquer jusques sur les autels
Que lui dresse, en tremblant, le reste des Mortels;
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces Princes
Dont sa valeur pourtant a conquis les Provinces.

(*Le même; au même endroit.*)

* * * * * * * * * * * * * *

FIGURE VII. COMPTERAI-JE pour rien la perte de ma gloire?
Votre Empire & le mien seroient trop achetés,
S'ils coûtoient à Porus les moindres lâchetés.
Mais croyez-vous qu'un Prince enflé de tant d'audace,
De son passage ici ne laissât point de trace?

GUERRE.

Combien de Rois briſés à ce funeſte écœuil,
Ne règnent plus qu'autant qu'il plaît à ſon orgueuil ?
Nos couronnes d'abord devenant ſes conquêtes,
Tant que nous régnerions flotteroient ſur nos têtes ;
Et nos ſceptres, en proie à ſes moindres dédains,
Dès qu'il auroit parlé, tomberoient de nos mains.
Ne dites point qu'il court de Province en Province ;
Jamais de ſes liens il ne dégage un Prince ;
Et pour mieux aſſervir les Peuples ſous ſes loix,
Souvent dans la pouſſière il leur cherche des Rois :
Mais ſes indignes ſoins touchent peu mon courage ;
Votre ſeul intérêt m'inſpire ce langage ;
Porus n'a point de part dans tout cet entretien ;
* Et, quand la Gloire parle, il n'écoute plus rien.

(Le même ; au même endroit.)



FIGURE VII.

SEIGNEUR, ne croyez point qu'une fierté barbare
Nous faſſe méconnoître une vertu ſi rare ;
Et que dans leur orgueuil nos Peuples affermis,
Prétendent, malgré vous, être vos ennemis.
Nous rendons ce qu'on doit aux illuſtres exemples ;
Vous adorez des Dieux qui nous doivent leurs Temples.
Des Héros qui, chez vous, paſſoient pour des Mortels,
En venant parmi nous ont trouvé des autels ;
Mais en vain l'on prétend, chez des Peuples ſi braves,
Au-lieu d'adorateurs ſe faire des eſclaves ;
Croyez-moi, quelqu'éclat qui les puiſſe toucher,
Ils refuſent l'encens qu'on leur veut arracher.

GUERRE.

Aſſez d'autres Etats devenus vos conquêtes,
De leurs Rois, ſous le joug, ont vu ployer les têtes;
Après tous ces Etats qu'Alexandre a ſoumis,
N'eſt-il pas temps, Seigneur, qu'il cherche des amis?
Tout ce Peuple captif qui tremble au nom d'un Maître,
Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître;
Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts;
Votre Empire n'eſt plein que d'ennemis couverts;
Ils pleurent en ſecret leurs Rois ſans diadêmes.
Vos fers trop étendus ſe relâchent d'eux-mêmes;
Et déja dans leur cœur les Scythes mutinés,
Vont ſortir de la chaîne où vous nous deſtinez.
Eſſayez, en prenant notre amitié pour gage,
Ce que peut une foi qu'aucun ſerment n'engage;
Laiſſez un Peuple au-moins qui puiſſe quelquefois
Applaudir, ſans contrainte, au bruit de vos exploits.
* Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre,
Et je l'attends déja, comme un Roi doit attendre
Un Héros dont la gloire accompagne les pas;
Qui peut tout ſur mon cœur, & rien ſur mes Etats.

(*Le même; au même endroit*, Act. II, Sc. 2.)



GUERRE. *FIGURE VII.*

MOI, je m'arrêtois à de vaines menaces ?
Et je fuirois l'honneur qui m'attend ſur vos traces ?
Les Parques à ma mère, il eſt vrai, l'ont prédit,
Lorſqu'un époux mortel fut reçu dans ſon lit.
Je puis choiſir, dit-on, ou beaucoup d'ans ſans gloire,
Ou peu de jours ſuivis d'une longue mémoire.
Mais puiſqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
* Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un ſang reçu d'une Déeſſe,
Attendre chez mon père une obſcure vieilleſſe ;
Et, toujours de la Gloire évitant le ſentier,
Ne laiſſer aucun nom, & mourir tout entier ?
Ah ! ne nous formons point ces indignes obſtacles ;
L'Honneur parle, il ſuffit ; ce ſont là nos oracles :
Les Dieux ſont de nos jours les maîtres ſouverains ;
Mais, Seigneur, notre gloire eſt dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres ſuprêmes ?
Ne ſongeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes ;
Et, laiſſant faire au ſort, courons où la valeur
Nous promet un deſtin auſſi grand que le leur ;
C'eſt à Troie, & j'y cours ; &, quoi qu'on me prédiſe,
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduiſe ;
Et quand moi ſeul enfin il faudroit l'aſſiéger,
Patrocle & moi, Seigneur, nous irons vous venger.

(*Le même ;* Tragédie d'*Iphigénie*, Act. I, Sc. 2.)



GUERRE.
FIGURE VII.

Que je ſouffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la Gloire m'apprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu,
Qu'il auroit triomphé, ſi j'avois combattu;
Et que ſous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie!
Non, Albe; après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne ſuccomberas, ni vaincras que par moi;
Tu m'as commis ton ſort, je t'en rendrai bon compte,
* Et vivrai ſans reproche, ou périrai ſans honte.

(*P. Corneille*; Tragédie d'*Horace*, Act. II, Sc. 5.)



GRANDS-HOMMES DE GUERRE. GUERRE.

LES DEUX plus Grands-*Hommes de Guerre* que la France ait produits, ſont ici dépeints par les deux plus grands Orateurs François. L'un des deux Héros, plus tranquile & plus lent dans ſon action, eſt célébré par l'Orateur dont le ſtyle eſt plus meſuré, plus coulant & plus ſentencieux; l'autre, plus prompt & plus hardi dans ſes opérations, eſt repréſenté par l'Orateur dont le ſtyle eſt plus ſaillant, plus vif & plus vigoureux. Il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſoient rendus parfaitement l'un & l'autre dans leurs différents caractères; il ne reſtoit plus qu'à faire le parallèle entier de ces deux Grands-Hommes; & on le trouve ici fait de main de maître; il s'agit à préſent d'examiner toutes ces beautés. Ne ſemble-t-il pas que Fléchier, en écrivant, fut animé de l'eſprit de M. de Turenne, & qu'il fut inſpiré de ſa ſageſſe? Il entre dans tous les deſſeins de ce grand Capitaine; il le voit délibérer,

conclure, agir, changer de conduite ſelon les circonſtances ; préparer les heureux événements, réparer les mauvais ; il le ſuit dans tous ſes pas ; il ſe multiplie avec lui ; il l'enviſage dans toutes les poſitions où ſe trouve un Général ; il ſe le repréſente & le repréſente aux autres avec une telle vérité, qu'avec le livre à la main, on ſe ſent comme tranſporté à la tête des Armées, dans des Sièges & dans des Champs de Batailles ; c'eſt la juſte idée qu'il a de ſon Héros qui le lui fait comparer à Judas Machabée, dont on trouve ici le portrait. Le grand Condé ſous la plume du grand Boſſuet, ne marche pas, il vole ; il ne médite pas, il eſt inſpiré ſubitement ; il ne ſe trouve pas dans un ſeul lieu, il eſt multiplié dans pluſieurs endroits à la fois ; il ne conſidère pas un ſeul objet, tout s'offre enſemble à ſes regards ; il ne combat pas comme les autres hommes, il foudroie, il renverſe des Légions entières ; il ne falloit pas moins que de pareilles expreſſions

pour peindre un Héros ſi prompt & ſi véhément : des traits plus ménagés euſſent langui. Enfin le parallèle des deux Héros eſt digne de l'un & de l'autre, auſſi-bien que de l'Orateur qui l'a fait. Si c'eſt un grand ſpectacle pour la France d'avoir vu Turenne & Condé ; c'eſt une grande gloire pour elle d'avoir entendu Fléchier & Boſſuet conſacrer la mémoire de ces deux Grands-Hommes. Après ces grands morceaux on peut lire avec autant de plaiſir le ſuivant. Comme M. de Luxembourg peut être placé à côté des Turennes, la peinture qu'en a faite le P. de la Rue, peut ſe ſoutenir auprès de celles de Boſſuet. Il étoit convenable de finir cet article par l'éloge général de nos Officiers dont pluſieurs ont les qualités qui font les Héros ; mais on s'eſt apperçu qu'on avoit oublié le plus beau portrait qui ſe ſoit peut-être jamais fait de M. de Turenne ; ainſi on l'ajoûte ici tel qu'il ſe trouve dans l'Oraiſon de Maſcaron. Il ne s'agit, ni du courage,

GUERRE.

ni essenciellement de la prudence du Héros : on y fait voir un amour pour l'Etat auquel il sacrifie tout ; qui démontre la supériorité de ses sentiments, & qui le rend plus grand & plus vénérable aux yeux du Philosophe, du Citoyen & du Chrétien même, que les plus célèbres victoires. Ce sont de pareils traits qu'il faut saisir dans un éloge ; c'est une gloire que le Héros ne doit ni à la valeur des troupes, ni à l'heureux concours des circonstances ; il ne le tient que de lui-même, & pour mieux dire de Dieu.

FIGURE XXXV. SOIT qu'il fallût préparer les affaires, ou les décider, chercher la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience ; soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes & les jalousies des Alliés par la prudence ; soit qu'il fallût se modérer dans les prospérités, ou se soutenir dans les malheurs de la Guerre, son ame fut toujours égale. * Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face ; heureux sans orgueuil ; malheureux avec dignité, & presque aussi admirable,

lorſqu'avec jugement & avec fierté il ſauvoit les reſtes des troupes battues à Mariendal, que lorſqu'il battoit lui-même les Impériaux & les Bavarois, & qu'avec des troupes triomphantes il forçoit toute l'Allemagne à demander la paix à la France. GUERRE.

(*FLÉCHIER ; Oraiſon Funèbre de M. de Turenne.*)



Y EUT-IL jamais homme plus ſage & plus prévoyant ; qui conduisît une Guerre avec plus d'ordre & de jugement ; qui eût plus de précautions & plus de reſſources ; qui fût plus agiſſant & plus retenu ; qui diſpoſât mieux toutes choſes à leur fin, & qui laiſſât murir ſes entrepriſes avec tant de patience ? Il prenoit des meſures preſque infaillibles ; &, pénétrant non-ſeulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient deſſein de faire, * il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais ſurpris ; il diſtinguoit le temps d'attaquer & le temps de défendre ; il ne hazardoit jamais rien que lorſqu'il avoit beaucoup à gagner, & qu'il n'avoit preſque rien à perdre : lors même qu'il ſembloit céder, il ne laiſſoit pas de ſe faire craindre ; telle enfin étoit ſon habileté, que lorſqu'il vainquoit, on ne pouvoit en *FIGURE XXXV.*

GUERRE. attribuer l'honneur qu'à sa prudence ; &, lorsqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

(*Le même ; au même endroit.*)



FIGURE XXXV. CET HOMME qui portoit la gloire de sa Nation jusqu'aux extrêmités de la terre ; qui couvroit son Camp du bouclier, & forçoit celui des ennemis avec l'épée ; qui donnoit à des Rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, & réjouïssoit Jacob par ses vertus & par ses exploits ; dont la mémoire doit être éternelle ; cet homme qui défendoit les villes de Juda ; qui domptoit l'orgueuil des enfants d'Ammon & d'Esaü ; qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres Autels les Dieux des Nations étrangères ; * cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël comme un mur d'airain ; où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, & qui, après avoir défait de nombreuses Armées, déconcerté les plus fiers & les plus habiles Généraux des Rois de Syrie, venoit tous les ans comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du Sanctuaire ;

& ne vouloit d'autre récompenſe des ſervices qu'il rendoit à ſa patrie, que l'honneur de l'avoir ſervie. GUERRE.

(*Le même ; au même endroit.*)



AVEC quelle facilité donnoit-il à ces vaſtes corps, compoſés de tant de parties différentes, ce mouvement néceſſaire au ſuccès des grands deſſeins ? Je dis *facilité*, ... je dirois *prudence* & *ſageſſe*, ſi j'avois à dépeindre un de ces eſprits profonds, dont la conduite eſt le fruit d'une application chagrine ou laborieuſe, & qui laiſſent lire ſur leur viſage l'importance de leurs projets : mais avoir comme lui ſes deſſeins toujours arrangés ; prévoir ceux des ennemis avec une pénétration preſque toujours ſûre ; trouver en ſoi dans les événements ſubits des reſſources toujours prêtes ; & couvrir tout cela d'une tranquilité, d'une égalité, d'un jeu, pour ainſi dire, continuel ; ce ſont des traits qui nous font ſouvenir de cette ſageſſe éternelle, dont Salomon n'a pas cru nous donner une baſſe idée, quand, pour nous exprimer l'élévation de ſa conduite, & en même-temps ſa facilité dans l'exécution des plus grands deſſeins, il nous a dit qu'*elle ſe joue à gouverner l'Univers : Ludens in orbe terrarum.* Sera-ce faire injure FIGURE XXXV.

GUERRE.

à la ſageſſe des hommes, que de marquer par la même expreſſion l'activité tranquile & aiſée d'un eſprit ſupérieur à tout ce qu'il entreprend? Tel étoit ce grand Général dans la conduite des Armées. Il ne lui falloit point, pour s'attirer le reſpect, appeller à ſon ſecours la pompe ni la fierté; il ne lui falloit point, pour maintenir la diſcipline, employer la dureté, la rigueur; ni, pour engager le ſoldat aux exécutions difficiles, uſer de force ou d'autorité. Toutes ces qualités, néceſſaires au commandement, étoient en lui renfermées dans un air de popularité noble & militaire, qui lui étoit naturel. Par-là....... il étoit ſi bien entré dans les cœurs, qu'avec une parole obligeante ou familière, il y portoit en un moment le courage & la confiance qui régnoit dans ſon propre cœur; il faiſoit diſparoître, en ſe montrant, le péril de l'aſſaut, la difficulté du combat, la peine & le travail des marches précipitées, au travers des pays impénétrables juſqu'alors; * ils ſçavoient que par quelque fatigue & quelque route que ce fût, il les menoit à la gloire, & jamais ils n'étoient trompés.

(*P. de la Rue*; *Oraiſon Funèbre du Duc de Luxembourg.*)

LORSQUE

Guerre.
Figure XXXV.

Lorsque David, un si grand Guerrier, déplora la mort de deux fameux Capitaines qu'on venoit de perdre, il leur donna cet éloge : *Plus vîtes que les Aigles, plus courageux que les Lions.* C'est l'image du Prince que nous regrettons ; il paroît en un moment comme un éclair dans les pays les plus éloignés ; on le voit en même-temps à toutes les attaques, à tous les quartiers. Lorsqu'occupé d'un côté, il envoie reconnoître l'autre, le diligent Officier qui porte ses ordres, s'étonne d'être prévenu, & trouve déja tout ranimé par la présence du Prince. * Il semble qu'il se multiplie dans une action ; ni le fer, ni le feu ne l'arrêtent ; il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls ; Dieu lui est une armure plus assurée ; les coups semblent perdre leur force en l'approchant, & laisser seulement sur lui des marques de son courage & de la protection du Ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier Prince du sang si nécessaire à l'Etat, doit être épargnée ; il répond qu'un Prince du sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire du Roi & de la Couronne, doit, dans le besoin de l'Etat, être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat.

(*Bossuet* ; *Oraison Funèbre de Louis de Bourbon.*)

Guerre. *Figure XIX.*

C'étoit une de ſes maximes, qu'il falloit craindre les ennemis de loin pour ne plus les craindre de près, & ſe réjouïr à leur approche. Le voyez-vous comme il conſidère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre? Avec quelle vivacité il ſe met dans l'eſprit en un moment, les temps, les lieux, les perſonnes, & non-ſeulement leurs intérêts & leurs talents, mais encore leurs humeurs & leurs caprices? Le voyez-vous comme il compte la Cavalerie & l'Infanterie des ennemis, par le naturel des Pays, ou des Princes confédérés? Rien n'échappe à ſa prévoyance. Avec cette prodigieuſe compréhenſion de tout le détail & du plan univerſel de la Guerre, on le voit toujours attentif à ce qui ſurvient; il tire d'un déſerteur, d'un transfuge, d'un priſonnier, d'un paſſant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il ſçait, & pour ainſi dire ce qu'il ne ſçait pas; tant il eſt ſûr dans ſes conſéquences. Ses partis lui rapportent juſqu'aux moindres choſes; on l'éveille à chaque moment; car il tenoit encore pour maxime qu'un habile Capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui eſt pas permis d'être ſurpris. Auſſi lui devons-nous cette louange qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure, & de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours

fur fes gardes, toujours prêt à fondre fur eux, & à prendre fes avantages; comme un aigle qu'on voit toujours, foit qu'il vole au haut des airs, foit qu'il fe pofe fur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçants, & tomber fi fûrement fur fa proie, qu'on ne peut éviter fes ongles non plus que fes yeux. * Auffi vifs étoient les regards; auffi vîte & impétueufe étoit l'attaque; auffi fortes & inévitables étoient les mains du Prince de Condé. En fon Camp on ne connoît point les vaines terreurs qui fatiguent & rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls; tout eft prêt au premier fignal; &, comme dit le Prophète : *Toutes les flèches font aiguifées, & tous les arcs font tendus.* GUERRE.

(*Le même; au même endroit.*)



C'A ÉTÉ dans notre fiècle un grand fpectacle, de voir dans le même temps & dans les mêmes campagnes ces deux hommes, que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands Capitaines des fiècles paffés, tantôt à la tête de corps féparés, tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes penfées, que par les ordres *FIGURE XIX.*

Guerre. que l'inférieur recevoit de l'autre : tantôt opposés front à front, & redoublant l'un dans l'autre l'activité & la vigilance ; comme si Dieu dont souvent, selon l'Ecriture, la sagesse se joue dans l'Univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, & nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campements ! que de belles marches ! que de hardiesse ! que de précautions ! que de périls ! que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires ? L'un paroît agir par des réflexions profondes, & l'autre par de soudaines illuminations ; celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent ; plus hardi à faire qu'à parler ; résolu & déterminé au-dedans, lors même qu'il paroissoit embarrassé au-dehors. L'un, dès qu'il paroît dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, & fait attendre quelque chose d'extraordinaire ; mais toutefois il s'avance par ordre, & vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie ; l'autre, comme un homme inspiré dès sa premiere bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs & continuels

efforts, emporte l'admiration du genre humain, & fait taire l'envie; l'autre jete d'abord une ſi vive lumière, qu'elle n'oſoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de ſon génie & les incroyables reſſources de ſon courage, s'élève au-deſſus des plus grands périls, & ſçait même profiter de toutes les infidélités de la fortune; l'autre, & par l'avantage d'une ſi haute naiſſance, & par ces grandes penſées que le Ciel envoie, & par une eſpèce d'inſtinct admirable dont les hommes ne connoiſſent point le ſecret, ſemble né pour entraîner la fortune dans ſes deſſeins, & forcer les deſtinées. Et, afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères mais divers, * l'un emporté d'un coup ſoudain, meurt pour ſon pays, comme un Judas le Machabée; l'Armée le pleure comme ſon père, & la Cour & tout le Peuple gémit; ſa piété eſt louée comme ſon courage, & ſa mémoire ne ſe flétrit point par le temps; l'autre élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans ſon lit en publiant les louanges de Dieu, & inſtruiſant ſa famille, & laiſſe tous les cœurs remplis tant de l'éclat de ſa vie, que de la douceur de ſa mort.

(*Le même; Oraiſon Funèbre de Louis de Bourbon.*)

GUERRE.
FIGURE XVI.

TEL n'eſt point l'Officier, idolâtre de ſon honneur & de celui de ſon Souverain, * bravant de ſang froid la mort avec toutes les raiſons d'aimer la vie ; quittant gaiement les délices de la Société, pour des fatigues qui font frémir la nature ; humain, généreux, compatiſſant, tandis que la barbarie étincèle de rage par-tout autour de lui ; né pour les douceurs de la Société comme pour les dangers de la Guerre ; auſſi poli que fier ; orné ſouvent par la culture des Lettres, & plus encore par les graces de l'eſprit. A ce portrait les Nations étrangères reconnoiſſent nos Officiers ; elles avouent ſur-tout que, lorſque le premier feu trop ardent de leur jeuneſſe eſt tempéré par un peu d'expérience, ils ſe font aimer, même de leurs ennemis ; mais ſi leurs graces & leur franchiſe ont adouci quelquefois les eſprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur ? Ce ſont eux qui ont défendu pendant tant de mois cette Capitale de la Bohême, conquiſe par leurs mains en ſi peu de moments ; eux qui attaquoient, qui aſſiégeoient leurs aſſiégeants ; eux qui donnoient de longues batailles dans des tranchées ; eux qui bravèrent la faim, les ennemis, la mort, la rigueur inouïe des ſaiſons dans cette mémorable marche, moins

longue que celle des Grecs de Xénophon, mais non moins pénible & non moins hasardeuse. GUERRE.

(*M. DE VOLTAIRE; Eloge Funèbre des Officiers qui sont morts dans la Guerre de* 1741.)



OUTRE les sentiments que la Religion lui inspiroit sur ce sujet, ceux qu'il avoit pour le Roi & pour l'Etat, lui ôtoient toutes les vues de sa gloire particulière; & il eût cru faire un larcin, de retenir pour lui-même quelque chose de ce qu'il croyoit devoir tout entier à son Prince & à sa Patrie. Quel est le Général d'Armée qui s'avise de se faire une inquiétude de ce qui se passe dans les lieux éloignés de lui? N'arrive-t-il pas le plus souvent qu'une jalousie secrète leur fait craindre les avantages de la cause commune, lorsque leur gloire particulière ne s'y trouve pas, ou qu'il y a du danger qu'elle ne soit ou obscurcie, ou balancée? Notre Héros, défait de ces pernicieuses maximes, donnoit ses desirs & ses craintes aux entreprises où il ne pouvoit contribuer de ses soins & de sa personne. Il pratiquoit sur ce point ce qu'il disoit judicieusement en d'autres rencontres: « Qu'il falloit toujours craindre l'ennemi FIGURE XXXV.

» éloigné, & ne le craindre plus dès qu'il eſt pré-» ſent ». Ce Capitaine intrépide & aſſuré contre l'ennemi qu'il avoit en tête, portoit ſes craintes & ſes deſirs par-tout où le Roi portoit ſes armes, en Flandre, en Sicile, en Catalogne; ſemblable à ce ſage & généreux Caton qui, ſans rien craindre pour lui-même, craignoit pour toutes les parties de la République Romaine: *Cunctiſque timentem, ſecurumque ſui.* Il a pouſſé cette délicateſſe & les effets de cet amour ſi loin, qu'il ſemble que ce n'eſt pas ici le portrait d'un homme qui ait été tel qu'on le repréſente; mais la ſimple idée du ſujet le plus zélé qui fût jamais. Car haſarder ſimplement ſa vie & ſa fortune pour l'Etat, ce ne fut pas aſſez pour ſatisfaire une ame auſſi héroïque & auſſi remplie de l'amour de ſes véritables obligations, que celle de M. de Turenne; mais haſarder ſa réputation pour ſon Prince, renoncer à ſa propre gloire pour l'intérêt de l'Etat, c'eſt le plus grand ſacrifice qu'un grand Capitaine puiſſe faire à ſon Maître; & c'eſt....... ce qu'a fait M. de Turenne dans les deux dernières Campagnes. * Il y a un an que nous lui voyons faire le perſonnage de cet illuſtre Romain qui fut appellé *l'Épée de la République.* Avec un nombre inégal & un déſavantage qui le

menaçoit presque d'une défaite assurée, il cherche, il pousse, il bat à toute heure les ennemis. Cette année au contraire, il se réduit au personnage de cet autre Romain qui fut appellé *le Bouclier de la République.* Quoique le nombre & la valeur de ses troupes semblassent lui assurer la victoire, il fuit les occasions des combats & des batailles; différent de lui-même dans la conduite; mais semblable à lui-même dans l'ardeur pour le service de son Prince & pour le bien de l'Etat. Il y a un an qu'il étoit en deçà du Rhin, où il falloit, à quelque prix que ce fût, faire perdre aux Allemands l'envie de venir inonder la France; pour cela les poursuivre & les battre sans relâche: cette année il étoit au-delà du Rhin, & il lui suffisoit de maintenir l'Armée du Roi, & d'assurer le repos de sa Patrie. Avouez........ que se servir de l'épée avec tant de risque, lorsque pour l'intérêt de sa gloire particulière, il ne devoit, ce semble, que se couvrir du Bouclier; se couvrir simplement du Bouclier, lorsqu'il pouvoit en apparence se servir avec tant de gloire de l'épée; * enfin s'exposer au danger & à la honte d'être vaincu, lorsque le service du Roi demandoit qu'il hasardât tout pour essayer de vaincre; fuir les

GUERRE.

occasions de combattre & de vaincre, lorsque, pour le service du Roi, il suffisoit de n'être pas vaincu, est une chose si rare, si singulière, si héroïque, qu'on peut dire qu'une telle action n'a point eu de modèle, & qu'elle ne sera jamais imitée.

(*MASCARON; Oraison Funèbre de M. de Turenne.*)



ARMÉE.

GUERRE.

UN PORTRAIT n'eſt jamais lu, ou écouté plus favorablement, que lorſqu'il n'eſt point placé comme un vain ornement, mais comme une pièce néceſſaire d'où dépendent l'ordre & la liaiſon de ce qui ſuit; ainſi le portrait ou la définition oratoire que Fléchier fait d'une *Armée*, ſert à relever toutes les vertus militaires de M. de Turenne; chaque trait qui caractériſe l'*Armée*, caractériſe une qualité du Héros; ces ſortes de rapports ſont toujours un bel effet. On eſt encore agréablement frappé d'un trait ſaillant & concis, qui termine une peinture d'une manière qui ſurprend. M. de Voltaire finit de cette façon le portrait qu'il a fait d'une *Armée*; tout ce qu'il en a dit ſe trouve réuni à la fin ſous deux idées qui font une oppoſition vive, vraie, & qui a quelque choſe de neuf.



GUERRE. *FIGURE XIV.*

QU'EST-CE qu'une Armée ? C'eſt un corps animé d'une infinité de paſſions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défenſe de la Patrie ; c'eſt une troupe d'hommes armés, qui ſuivent aveuglément les ordres d'un Chef dont ils ne ſçavent pas les intentions ; c'eſt une multitude d'ames pour la plupart viles & mercenaires, * qui, ſans ſonger à leur propre réputation, travaillent à celle des Rois & des Conquérants ; c'eſt un aſſemblage confus de libertins qu'il faut aſſujétir à l'obéiſſance ; de lâches qu'il faut mener au combat ; de téméraires qu'il faut retenir ; d'impatients qu'il faut accoutumer à la conſtance.

(*FLÉCHIER ; Oraiſon Funèbre de M. de Turenne.*)

FIGURE XV.

DES BORDS du Pô jusqu'à ceux du Danube, on bénit de tous côtés, au nom du même Dieu, ces Drapeaux ſous leſquels marchent des milliers de meurtriers mercenaires, à qui l'eſprit de débauche, de libertinage & de rapine, a fait quitter leurs campagnes. Ils vont & ils changent de maîtres ; ils s'expoſent à un ſupplice infâme

GUERRE.

pour un léger intérêt ; le jour du combat vient, & souvent le soldat qui s'étoit rangé n'aguères sous les Enseignes de sa Patrie, répand sans remords le sang de ses propres concitoyens ; il attend avec avidité le moment où il poura, dans le champ du carnage, arracher aux mourants quelques malheureuses dépouilles qui lui sont enlevées par d'autres mains. Tel est trop souvent le soldat ; telle est cette multitude aveugle & féroce dont on se sert pour changer la destinée des Empires, & pour élever les monuments de la gloire. * Considérés tous ensemble, marchant avec ordre sous un grand Capitaine, ils forment le spectacle le plus fier & le plus imposant qui soit dans l'Univers ; pris chacun à part dans l'enivrement de leurs frénésies brutales (si on en excepte un petit nombre) c'est la lie des Nations.

(*M. DE VOLTAIRE ; Eloge Funèbre des Officiers qui sont morts dans la Guerre de* 1741.)



GUERRE.

SIÈGES.

LA PEINTURE que Saurin fait du *Siège* de Jérusalem, comparée à celles que M. de Voltaire fait du *Siège* de Paris, montre bien que l'enthousiasme & le feu conviennent autant à l'Eloquence qu'à la Poésie, & qu'ils se trouvent quelquefois dans un plus haut degré chez l'Orateur que chez le Poëte. Les peintures de M. de Voltaire sont sans contredit très-vives ; elles répondent à la terreur du sujet ; mais celle de Saurin ne lui cède point pour cet article : celles du Poëte sont plus brillantes ; les expressions en sont plus choisies & plus correctes ; mais celle de l'Orateur, quoique moins travaillée, paroît plus fière, plus terrible, & fait un plus grand effet. Tant il est vrai qu'une chose n'est belle qu'à proportion de la chaleur & de l'ame qu'on sçait y mettre !



Guerre. *Figure XIV.*

Lisez les affreux déportements de ces cruels aſſaſſins qui, en plein jour, & particulièrement dans les fêtes les plus ſolennelles, faiſoient ſentir les effets de leur fureur, & mêloient le ſang humain avec celui des animaux qu'on immoloit dans le Temple. Liſez ce furieux combat que les zélateurs livrent dans le Temple même, & * où, ſans craindre de violer la ſainteté de la Religion, ils ſouilloient ce lieu ſacré de leur ſang impur, pour parler avec l'Hiſtorien Juif. Liſez la pathétique deſcription que le même Hiſtorien nous fait des factions qui tenoient leurs aſſiſes dans le Temple : « Leurs coups, dit-il, portoient juſque ſur » l'Autel, & tuoient les Sacrificateurs avec ceux » qui offroient les ſacrifices ; l'on voyoit des gens » qui venoient des extrêmités du monde pour » adorer Dieu dans ce lieu ſaint, tomber morts » avec leurs victimes, & arroſer de leur ſang cet » Autel révéré non-ſeulement par les Grecs, mais » encore par les Nations les plus barbares ; on » voyoit couler le ſang par ruiſſeaux, & les corps » morts, tant des Sacrificateurs que du Peuple, » tant des originaires des pays que des étrangers » dont ces lieux ſaints étoient remplis ». Liſez toute l'hiſtoire de ce Siège que tant de malheurs

GUERRE.

rendront à jamais mémorable ; voyez Jérusalem noyée dans son sang & ensevelie dans sa propre cendre ; voyez comment elle fut assiégée, précisément dans le temps des fêtes les plus solennelles, lorsque des Juifs sans nombre, de tous les lieux de l'Univers, étoient accourus pour célébrer la Pâque ; voyez comment le sang d'onze cents mille personnes fut mêlé avec celui de leurs victimes, & justifia cette partie de notre texte. Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus coupables ? Non, vous dis-je ; mais si vous ne vous amendez, vous périrez tous semblablement. Voyez comment, dans cette même circonstance, les murs de Jérusalem ébranlés par le Belier Romain & par mille autres instruments de guerre, croulèrent sur ses Citoyens, les ensevelirent sous leurs ruines, & justifièrent encore à la terre cette autre partie de l'oracle. Pensez-vous que ces dix-huit, sur lesquels tomba la tour de Siloé, fussent plus coupables que les autres habitants de Jérusalem ? Non, vous dis-je ; mais si vous ne vous amendez, vous périrez tous semblablement.

(*SAURIN* ; Sermon sur *les Malheurs de l'Europe*.)



HENRI

GUERRE. FIGURE XVI.

Henri ſçait profiter de ce grand avantage
Dont le ſort des combats honora ſon courage.
Des moments, dans la Guerre, il connoît tout le prix ;
Il preſſe au même inſtant ſes Ennemis ſurpris ;
Il veut que les Aſſauts ſuccèdent aux Batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois, plein d'eſpérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux ſoldats l'exemple, & le reçoit de lui ;
Il ſoutient les travaux ; il brave les alarmes.
La peine a ſes plaiſirs ; le péril a ſes charmes.
Tous les Chefs ſont unis ; tout ſuccède à leurs vœux,
Et bientôt la Terreur qui marche devant eux,
Des Aſſiégés tremblants diſſipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus alloit briſer leurs portes.
Que peut faire Maïenne en ce péril preſſant ?
Maïenne a pour ſoldats un peuple gémiſſant.
Ici la fille en pleurs lui redemande un Père ;
Là, le frère effrayé, pleure au tombeau d'un frère ;
Chacun craint le préſent, & craint pour l'avenir ;
Ce grand corps alarmé ne peut ſe réunir ;
* On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir ou ſe rendre ;
Tous ſont irréſolus ; nul ne veut ſe défendre.
Tant le foible Vulgaire, avec légèreté,
Fait ſuccéder la peur à la témérité !

(*M. de Voltaire* ; Poëme de *La Henriade*, Ch. IV.)



Guerre.
Figure I.

Du côté du Levant, bientôt Bourbon s'avance ;
Le voilà qui s'approche, & la mort le devance ;
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des Aſſiégeants, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçants, leurs tours & leurs ouvrages
S'écroulent ſous les traits de ces brûlants orages ;
On voit les Bataillons rompus & renverſés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres diſperſés ;
Ce que le fer atteint tombe, réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis, avec moins d'art, au milieu des combats
Les malheureux Mortels avançoient leur trépas ;
Avec moins d'appareil ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains ſuffiſoit à leur rage.
* De leurs cruels enfants l'effort induſtrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendoit gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfants abominables ;
Dans ces globes d'airain le ſalpêtre enflammé
Vole avec la priſon qui le tient renfermé ;
Il la briſe, & la mort en ſort avec furie.
Avec plus d'art encore & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a ſçu renfermer
Des foudres ſouterreins tout prêts à s'allumer :
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le ſoldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit en un inſtant des abymes ouverts,
Des noirs torrents de ſoufre épandus dans les airs ;

Des Bataillons entiers par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis ſous la terre;
Ce ſont là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'eſt par-là qu'à ſon Trône il brûle de courir;
Ses Guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes;
L'Enfer eſt ſous leurs pas; la foudre eſt ſur leurs têtes.

GUERRE.

(*Le même; au même endroit*, Ch. VI.)



ILS DESCENDENT enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de ſang rendoit inacceſſible;
C'eſt-là que le danger ranime leurs efforts;
Ils comblent les foſſés de faſcines, de morts;
Sur ces morts entaſſés ils marchent, ils s'avancent;
D'un cours précipité ſur la brêche ils s'élancent.
Armé d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier;
Il monte; il a déja de ſes mains triomphantes
Arboré de ſes lis les enſeignes flottantes;
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi;
Ils ſembloient reſpecter leur vainqueur & leur Roi;
Ils cédoient; mais Maïenne à l'inſtant les ranime;
Il leur montre l'exemple; il les rappelle au crime;
Leurs Bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'oſoient ſoutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Diſcorde cruelle
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.

FIGURE *I.*

GUERRE.

Le ſoldat à ſon gré ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus ſur.
Alors on n'entend plus ces foudres de la Guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre;
* Un farouche ſilence, enfant de la Fureur,
A ces bruyants éclats ſuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œuil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage;
On ſaiſit, on reprend, par un contraire effort,
Ce Rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la Victoire incertaine,
Tient encor près des lis l'Etendard de Lorraine.
Les Aſſiégeants ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux, & cent fois terraſſés:
Pareils à l'Océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, & qui fuit ſes rivages.
Jamais le Roi, jamais ſon illuſtre Rival,
N'avoient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal;
Chacun d'eux au milieu du ſang & du carnage,
Maître de ſon eſprit, maître de ſon courage,
Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même-temps,
Et conduit d'un coup d'œuil ces affreux mouvements.

(Le même; au même endroit.)



Guerre.

Batailles.

Rien ne ſemble d'abord plus tumultueux qu'une *Bataille* ; & rien néanmoins ne demande plus d'ordre & d'intelligence dans ceux qui y préſident. L'Orateur & le Poëte doivent auſſi garder un certain ordre dans les peintures qu'ils en font, malgré l'enthouſiaſme & le feu dont ils doivent être animés en traitant ces ſortes de ſujets. On voit cet ordre obſervé dans les portraits ſuivants ; on y laiſſe remarquer la ſituation des lieux, la diſpoſition des Armées, la différence des Combattants, le courage de certains particuliers, la fureur de certains autres, & enfin l'acharnement de tous. Les deux premiers ſont dignes d'attention par leur tour particulier ; dans l'un M. Maſcaron décrit non-ſeulement un Combat, non-ſeulement une *Bataille*, mais une Campagne, par une ſeule apoſtrophe ; & Fléchier, en ne diſant qu'un mot de la *Bataille* de Rocroi, donne la plus haute idée de la *Bataille*, du Héros & de la France.

GUERRE. FIGURE I.

ASSEMBLEZ-VOUS, Ennemis d'Iſraël, dit le Dieu des Armées, & vous ſerez vaincus : *Congregamini, populi, & vincimini*; renforcez votre Ligue de l'union de cent Peuples confédérés, vous ſerez vaincus : *Confortamini, & vincimini*; faites des apprêts effroyables de Guerre, vous ſerez vaincus : *Accingite vos, & vincimini*; joignez la prudence à la force; tenez mille conſeils de Guerre; tous vos deſſeins ſeront renverſés : *Inite conſilium, & diſſipabitur*; promettez, eſpérez, menacez; il n'arrivera rien de ce que vous projetez : *Loquimini verbum, & non fiet.* Voilà...... comme parle celui devant qui toutes les forces de la terre ne ſont que du vent & de la fumée; & voilà ce que promet fièrement ce grand Capitaine, cet autre David inſpiré & animé de l'eſprit de Dieu. Peuples, que le Rhin ſépare de nous, uniſſez-vous; ſortez de vos forêts & de vos neiges, pour venir inonder les doux climats de la France; cercles de l'Empire, uniſſez toutes vos forces, vous ſerez vaincus, & il ne vous reſtera que de triſtes & malheureux débris de vos Armées, qui iront annoncer à leur pays épuiſé d'hommes & de ſoldats, votre défaite & la grandeur de mon Roi. * Il le dit, il l'exécute; il fait une marche de près de cent lieues; il conduit ſon Armée & ſon artillerie par

GUERRE.

des chemins que les montagnes, les précipices, les torrents & les neiges rendoient presque inaccessibles à des voyageurs libres & déchargés ; la marche se fait avec un secret si prodigieux, qu'on eût dit que les ttoupes étoient enveloppées d'un nuage épais qui en déroboit la vue à tous les hommes. Il surprend les Ennemis ; il les attaque avec un nombre inégal ; mais Dieu renouvelle ici les victoires prodigieuses des Machabées ; &, pour peindre la chose par les paroles mêmes de l'Ecriture-Sainte & de l'Eglise qui viennent si bien à mon sujet, à peine M. de Turenne fit-il briller dans ses Etendards l'image éclatante du Soleil de la France, que les yeux des Ennemis en furent éblouïs. Cette multitude se dissipe, ravie de mettre un grand fleuve entre leur fuite & l'ardeur de notre illustre Général qui ne leur donnoit point de relâche : *Refulsit* (Sol) *in clypeos aureos, & multitudo gentium dissipata est.*

(*MASCARON*; *Oraison Funèbre de M. de Turenne.*)

❦

FIGURE II.

LE DIEU des Armées bénit aussi-tôt nos Guerres en ses mains ; la réputation de nos Armes ne fit que croître ; la perte d'un Roi victorieux fut adoucie par le gain d'une Bataille & par une suite

GUERRE. de victoires ; la France affligée & triomphante tout ensemble, mêla aux chants de douleurs & de funérailles, des Cantiques de louanges & d'actions de graces ; & l'Espagne sentit à Rocroi qu'une révolution n'étoit pas capable de renverser l'heureuse administration de nos affaires ; que la nouveauté des Acteurs, si j'ose parler ainsi, ne changeoit pas la face de la scène, * & que, si nos Rois étoient mortels, la fortune de l'Etat, la valeur de la Nation, & la protection du Dieu vivant sur ce Royaume, ne mouroient pas.

(*Fléchier ; Oraison Funèbre du Chancelier le Tellier.*)



Figure I. D'UN CÔTÉ, une troupe d'Archers adroits percent de flèches innombrables les soldats de Phalante ; de l'autre, des Frondeurs jetent une grêle de grosses pierres ; Adraste lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit, à la lueur du feu, les troupes qui s'enfuient ; il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le sang ; il ne peut s'assouvir de carnage ; les lions & les tigres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent,

& le courage les abandonne ; * la pâle Mort, conduite par une Furie infernale dont la tête eſt hériſſée de ſerpents, glace le ſang de leurs veines ; leurs membres engourdis ſe roidiſſent, & leurs genoux chancelants leur ôtent même l'eſpérance de la fuite. Phalante à qui la honte & le déſeſpoir donnent encore un reſte de force & de vigueur, élève les mains & les yeux vers le Ciel ; il voit tomber à ſes pieds ſon frère Hippias ſous les coups de la main foudroyante d'Adraſte. Hippias, étendu par terre, ſe roule dans la pouſſière, un ſang noir & bouillonnant ſort comme un ruiſſeau de la profonde bleſſure qui lui traverſe le côté ; ſes yeux ſe ferment à la lumière ; ſon ame furieuſe s'enfuit avec tout ſon ſang. Phalante lui-même tout couvert du ſang de ſon frère, & ne pouvant le ſecourir, ſe voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverſer ; ſon bouclier eſt percé de mille traits ; il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps ; il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives ; les Dieux le voient, & ils n'en ont aucune pitié.

(*DE FÉNELON* ; *Télémaque*, *Livre XVI.*)



Guerre.
Figure
I.

Les deux Armées gardent un morne ſilence ; elles s'avancent fièrement l'une contre l'autre ; une noble fureur étincèle dans les yeux ; * bientôt on s'attaque ; on ſe mêle ; un nuage de pouſſière s'élève & obſcurcit le jour ; la terre tremble ſous les pieds des combattants ; chacun cherche à prévenir, à terraſſer ſon ennemi. Au courage ſuccèdent la colère, la rage ; les flêches, les dards, les javelots volent de toutes parts ; les caſques, les cuiraſſes retentiſſent des coups qu'on ſe porte avec acharnement ; les boucliers ſont briſés ; le ſang coule & rougit les flots du Scamandre. Les uns tombent & mordent la pouſſière à la place où ils ont combattu ; d'autres ſont atteints en fuyant d'un fer meurtrier qui les renverſe ſans vie ; le bruit des armes, le henniſſements des chevaux, les cris des ſoldats qui voudroient éviter ou qui demandent le trépas, répandent le trouble & la fureur. Hector, Achille, comme ces tourbillons violents qui déracinent les forêts, & renverſent les édifices qu'ils trouvent ſur leur paſſage, ouvrent les rangs, & font plier tout ce qui oſe réſiſter à leur courage ; leurs chars traînés par des courſiers fougueux, roulent ſur des tas de bleſſés, de morts & de mourants ; deux lions affamés ne

font pas plus acharnés après un troupeau qu'ils ont furpris dans la plaine. Laffé de ne porter fes coups que fur de trop foibles Guerriers, Achille cherche Hector ; le carnage & la victoire l'accompagnent par-tout où il conduit fes pas. GUERRE.

(*M. MAMIN* ; *Aventures d'Uliffe*, Livre IV.)

❦

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

L'ÉTONNEMENT, l'efprit de trouble & de terreur *FIGURE I.*
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée ;
Il paffe en tous les rangs ; il s'étend fur l'Armée ;
Les Chefs font effrayés, les Soldats éperdus ;
L'un ne peut commander ; l'autre n'obéit plus.
Ils jetent leurs Drapeaux ; ils courent, fe renverfent,
Pouffent des cris affreux, fe heurtent, fe difperfent ;
Les uns, fans réfiftance à leur vainqueur offerts,
Fléchiffoient les genoux, & demandent des fers ;
D'autres, d'un pas rapide évitant fa pourfuite,
Jufqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont fe précipiter,
* Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur courfe,
Et le fleuve fanglant remonte vers fa fource.

(*M. DE VOLTAIRE* ; Poëme de *La Henriade*, Ch. VIII.)



Guerre. *Figure XVI.*

L'Escaut, les Ennemis, les Remparts de la Ville,
Tout préſente la Mort; & Louis eſt tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le ſignal.
D'un pas ferme & preſſé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde Colonne
Que la terreur devance & la flamme environne;
Comme un nuage épais qui ſur l'aîle des vents
Porte l'éclair, la foudre & la Mort dans ſes flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, auſſi vaillants peut-être;
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits;
Bourbons, voici le temps de venger les Valois.
Dans un ordre effrayant trois attaques formées
Sur trois terreins divers engagent les Armées.
Le François, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A ſon poſte attaché, joint l'Art à la valeur;
* La Mort ſur les deux Camps étend ſa main cruelle;
Tous ſes traits ſont lancés; le ſang coule autour d'elle.
Chefs, Officiers, Soldats, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous le fer expirants, par le plomb renverſés,
Pouſſent les derniers cris en demandant vengeance....

(*M. De Voltaire;* Poëme de *Fontenoy.*)



GUERRE.

COMBATS.

LES CIRCONSTANCES frappantes du temps, du lieu, des perſonnes, des événements inopinés, contribuent beaucoup à rendre un portrait plus beau; elles piquent la curioſité; elles intéreſſent les paſſions; elles réveillent l'attention; il faut donc en profiter avec ſoin, & les faire valoir avec art, comme ont fait le P. de la Rue, M. de Voltaire & M. Piron. Le premier emploie les circonſtances des événements inopinés avec tout l'art poſſible; un *Combat* changé en Siège; beaucoup plus d'Ennemis qu'on n'en attendoit; les Ennemis mis en fuite; leur Chef tué; un carnage beaucoup plus grand qu'à l'ordinaire; tout cela décore ſon tableau, & donne lieu à l'Orateur de l'orner encore par un trait de l'Ecriture-Sainte, qui convient parfaitement à ſon ſujet, & qui termine ce morceau auſſi noblement que chrétiennement. M. de Voltaire oppoſe le courage d'Henri IV à

GUERRE.

celui du Duc d'Aumale ; les efforts réïtérés de celui-ci échouent contre la préfence feule du Roi ; le Poëte y difpofe le Lecteur par l'image terrible qu'il a faite du Héros ; c'eft la circonftance des perfonnes. Pour la circonftance du lieu, il n'en eft guères de plus fingulière que celle dont M. Piron fe fert & dont il fçait profiter en grand maître ; il n'oublie rien de ce qu'elle fournit pour rendre le *Combat* plus périlleux & plus affreux. Tels font ces vers :

Elle nuit à la force ; elle aide à la foibleffe ;
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adreffe.

Tels font encore ces deux autres :

Se fend, s'ouvre, fe brife, & s'épanche en glaçons
Qui nagent fur un gouffre où nous difparoiffons.

S'il s'étoit contenté de dire qu'on livra fur les bords de la mer un *Combat* fanglant, & que les glaces ne purent refroidir l'ardeur des Combattants ; ce fimple expofé n'eût point produit, à beaucoup près, un fi grand effet.

GUERRE. FIGURE XVI.

NOTRE ARMÉE, ſecondée de l'élite de trois Nations belliqueuſes ; fidèles Sujets d'un Roi qui méritoit de ne régner que ſur de pareils Sujets ; attaquer tant de Nations liguées, au milieu de leurs lignes & de leurs retranchements, avec autant d'ardeur qu'en raſe campagne ; un Combat changé en Siège ; Officiers & Soldats ſans ſe rebuter, retourner quatre & cinq fois à l'aſſaut ; le feu des armes & des canons rendu inutile & ſans effet, par le tranchant de l'épée ; * le Général préſent à tout donnant ſes ordres & les exécutant lui-même ; au milieu de la mêlée, tel qu'au milieu de ſes amis ; l'Ennemi forcé de tous côtés ; heureux de pouvoir dans ſa fuite oppoſer deux rivières à la pourſuite du vainqueur. On vit alors la vérité de ces expreſſions qui paſſent pour fabuleuſes ; la Iette comblée de morts ; ſes flots changés en ſang, & arrêtés dans leurs cours ; on vit renouveller dans ces champs célèbres les images que nous fait le Prophéte Ezéchiel, de ces défaites ſanglantes des ennemis du Peuple de Dieu : « Là, dit-il, les Princes de l'Aquilon » tremblants & confus dans leur force : *Ibi Principes Aquilonis paventes & in ſuâ fortitudine confuſi*....... Là le Prince entouré des ſépulcres de » ſes Soldats au lieu même où il eſpéroit triom-

GUERRE.

» pher; tous égorgés, ajoute-t-il, & tous percés » par l'épée : *In circuitu illius ſepulcra ejus; omnes* » *interfecti & qui ceciderunt gladio.*

(*P. DE LA RUE; Oraiſon Funèbre de M. de Luxembourg.*)



FIGURE II.

AU SEUL nom de Henri les François ſe rallient;
La honte les enflamme; ils marchent; ils s'écrient:
» Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons ſous ſes yeux ».
Henri dans le moment paroît au milieu d'eux;
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête,
Il vole aux premiers rangs; il s'avance à leur tête;
Il combat; on le ſuit; il change les Deſtins;
* La foudre eſt dans ſes yeux; la mort eſt dans ſes mains.
Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empreſſent;
La Victoire revient; les Ligueurs diſparoiſſent;
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'eſt diſſipé l'éclat des aſtres de la nuit.
C'eſt en vain que d'Aumale arrête ſur ces rives,
Des ſiens épouvantés les troupes fugitives;
Sa voix pour un moment les rappelle aux Combats;
La voix du grand HENRI précipite leurs pas;
De ſon front menaçant la terreur les renverſe;
Leur Chef les réunit; la crainte les diſperſe.

(*M. DE VOLTAIRE;* Poëme de *La Henriade*, Ch. IV.)



SUR

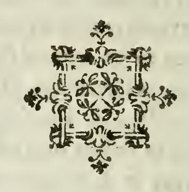
Guerre. Figure I.

SUR CES BORDS, dont l'hiver a glacé la ſurface,
Mes raviſſeurs fuyoient; &, franchiſſant l'eſpace
Qui ſemble ſéparer le rivage & les eaux,
M'enlevoient vers la rade où flottoient leurs vaiſſeaux.
J'en croyois Frédéric; & je m'étois flattée
De voir, en ſa faveur, la flotte révoltée;
Mais plus nous approchions, moins j'avois cet eſpoir;
Tout ce que j'apperçois paroît dans le devoir.
Laiſſant donc pour jamais Guſtave & ma Patrie,
Je demandois la mort; quand ce Prince en furie,
Du Palais où ſes yeux ne me rencontroient point,
Entend mes cris, me voit, vole à nous, & nous joint.
On ſe mêle; je veux regagner le rivage;
Par-tout je me trouve au centre du carnage.
* La Fortune ſe joue en ce combat fatal;
Sur la glace long-temps l'avantage eſt égal;
Elle nuit à la force; elle aide à la foibleſſe;
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adreſſe.
Parmi des cris de rage & de mourantes voix,
Un bruit plus effrayant, plus ſiniſtre cent fois,
Sous nous, autour de nous, au loin ſe fait entendre;
* La glace en mille endroits menace de ſe fendre;
Se fend, s'ouvre, ſe briſe & s'épanche en glaçons
Qui nagent ſur un gouffre où nous diſparoiſſons.
Tien encor (quelqu'effroi qui dût m'avoir émue)
Rien n'avoit échappé juſqu'alors à ma vue;
Mais du voile mortel mes yeux enveloppés,
D'aucun objet depuis n'ont plus été frappés;

GUERRE.

Du reſte, mieux que moi, tu n'es pas informée ;
Ainſi, de plus en plus, tu me vois alarmée ;
D'un rude & long Combat, peut-être qu'affoibli,
Guſtave eſt demeuré ſous l'onde enſeveli ;
Peut-être que, ſans Chef, nos troupes fugitives
Auront à ſon rival abandonné ces rives ;
Et quand je me figure en proie à ſes tranſports,
L'épouvantable abîme où je retombe alors......

(*M. Piron ;* Tragédie de *Guſtave*, Act. V. Sc. 1.)



COMBATS DE NUIT.

LES COMBATS livrés dans la nuit offrent d'autres circonſtances & d'autres traits pour former une peinture. Les Poëtes qui ont tracé celles qui ſuivent, ont emprunté des circonſtances du temps, les traits qui rendent leurs portraits affreux tels qu'ils doivent être ; ce que l'un a tû parce qu'il devoit le taire ; l'autre l'a dit parce qu'il devoit le dire. L'un, comme Racine, fait entendre des bruits confus que renvoient les échos pendant un *Combat* nocturne ; l'autre, comme M. le Franc, exprime un ſombre ſilence pendant qu'on s'égorge mutuellement ; un autre, comme Corneille, fait précéder le ſilence, & lui fait ſuccéder des cris de déſeſpoir de la part des vaincus, & des cris de joie de la part des vainqueurs. Ces Poëtes n'ont pu répandre ces ſortes de traits dans leurs narrations, qu'après les avoir long-temps médités ;

GUERRE.

qu'après en avoir étudié les effets ; qu'après s'être pénétrés de leur ſujet, & l'avoir examiné dans toutes ſes parties ; & ce n'eſt qu'ainſi que l'on peut réuſſir.

❧

Figure XVI.

Je suis vaincu. Pompée a ſaiſi l'avantage *
D'une nuit qui laiſſoit peu de place au courage.
Mes ſoldats preſque nuds, dans l'ombre intimidés ;
Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés ;
Le déſordre par-tout redoublant les alarmes ;
* Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes ;
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux ;
Enfin toute l'horreur d'un Combat ténébreux :
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeſte ?
Les uns ſont morts ; la fuite a ſauvé tout le reſte ;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laiſſe après moi.
Quelque temps inconnu, j'ai traverſé le Phaſe ;
Et de-là, pénétrant juſqu'au pied du Caucaſe,
Bientôt dans des vaiſſeaux ſur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon Camp les reſtes ſéparés.

(*Racine ;* Tragédie de *Mithridate*, Act. II, Sc. 3.)



GUERRE. *FIGURE XVI.*

PENDANT QUE l'Ennemi, plongé dans le ſommeil,
Renvoyoit ſon attaque au lever du ſoleil,
Le Héros des Troyens raſſemble nos cohortes,
Leur parle en peu de mots, & fait ouvrir les portes.
Les feux des Africains nous ſervent de flambeaux,
On invoque les Dieux & l'on ſuit les drapeaux :
Nous marchons ; le ſoldat que la vengeance entraîne,
Se dévoue à la Mort & jure par ſa Reine;
Nous arrivons aux lieux où de ſombres clartés
Guidoient vers l'ennemi nos pas précipités.
Auſſi-tôt le ſignal vole de bouche en bouche;
* On obſerve, en frappant, un ſilence farouche;
Le ſable eſt abreuvé du ſang des Africains;
La nuit & le ſommeil les livre dans nos mains;
La Mort couvre leur Camp de ſes voiles funèbres,
Et le Ciel, obſcurci par d'épaiſſes ténèbres,
Ne retentit encor dans ces moments d'horreur
Ni des cris des mourants, ni des cris du vainqueur.
Cependant on s'éveille ; on crie ; on prend les armes ;
Iarbe accourt lui-même au bruit de tant d'alarmes;
Il arrive ; il ne voit que des Gardes errants,
Des Soldats maſſacrés l'un ſur l'autre expirants;
Et par-tout ſes regards trouvent l'affreuſe image
D'une défaite entière & d'un vaſte carnage.
A ce triſte ſpectacle il frémit de courroux,
Et vole vers Enée à travers mille coups;
Les combattants ſurpris, reculant en arrière,
Autour de ces rivaux forment une barrière;

GUERRE.

* Ils fondent l'un ſur l'autre; ils brûlent de fureur,
Et diſputent long-temps d'adreſſe & de valeur;
Mais le Dieu des Combats régle leur deſtinée;
Iarbe enfin chancèle, & tombe aux pieds d'Enée;
Il expire. Auſſi-tôt les Africains troublés
S'échappent par la fuite à nos traits redoublés;
Et, tandis qu'éclairé des rayons de l'Aurore,
Le Soldat les renverſe & les pourſuit encore,
Le Vainqueur ſur ſes pas raſſemblant les Troyens,
Appelle autour de lui les chefs des Tyriens.

(*M. Le Franc*; Tragédie de *Didon*, Act. V. Sc. 4.)



Figure II.

CETTE obſcure clarté qui tombe des étoiles;
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles.
L'Onde s'enfle deſſous, & d'un commun effort,
Les Mores & la Mer montent juſques au Port.
On les laiſſe paſſer; tout leur paroît tranquille;
Point de Soldats au Port; point aux murs de la Ville.
Notre profond ſilence abuſant leurs eſprits,
Ils n'oſent plus douter de nous avoir ſurpris;
Ils abordent ſans peur; ils ancrent; ils deſcendent,
Et courent ſe livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, & tous en même-temps
Pouſſons juſques au Ciel mille cris éclatants;
Les nôtres, à ces cris, de nos vaiſſeaux répondent,
Ils paroiſſent armés; les Mores ſe confondent;

GUERRE.

L'épouvante les prend à-demi defcendus;
Avant que de combattre ils s'eftiment perdus.
Ils couroient au pillage, & rencontrent la Guerre.
Nous les preffons fur l'eau, nous les preffons fur terre,
Et nous faifons courir des ruiffeaux de leur fang,
Avant qu'aucun réfifte, ou reprenne fon rang;
Mais bientôt malgré nous leurs Princes les rallient;
Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublient;
La honte de mourir fans avoir combattu,
Arrête leur défordre, & leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées;
Des plus braves foldats les trames font coupées;
* Et la terre & le fleuve & leur flotte & le port
Sont des champs de carnage où triomphe la Mort.
O combien d'actions! combien d'exploits célèbres
Sont demeurés fans gloire au milieu des ténèbres
Où chacun, feul témoin des grands coups qu'il donnoit,
Ne pouvoit difcerner où le Sort inclinoit!
J'allois de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, & foutenir les autres,
Ranger ceux qui venoient, les pouffer à leur tour;
Et ne l'ai pu fçavoir jufques au point du jour.
Mais enfin fa clarté montre notre avantage;
Le More voit fa perte, & perd foudain courage;
Et, voyant un renfort qui nous vient fecourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaiffeaux; ils en coupent les cables,
Pouffent jufqu'aux Cieux des cris épouvantables;

GUERRE. Font retraite en tumulte, & ſans conſidérer
Si leurs Rois avec eux peuvent ſe retirer.
Pour ſouffrir ce devoir leur frayeur eſt trop forte;
Le flux les apporta, le reflux les remporte;
Cependant que leurs Rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups,
Diſputent vaillamment, & vendent bien leur vie:
A ſe rendre, moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas;
Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs Soldats,
Et que ſeuls déſormais en vain ils ſe défendent;
Ils demandent le Chef; je me nomme; ils ſe rendent;
Je vous les envoyai tous deux en même-temps,
Et le Combat ceſſa faute de combattants.

(*P. Corneille;* Tragédie du *Cid*, Act. IV. Sc. 3.)



COMBATS SINGULIERS.

GUERRE.

IL N'EST GUÈRES de ſujet où l'hypotypoſe réuſſiſſe mieux que dans la deſcription d'un *Combat ſingulier :* il eſt aiſé de s'en appercevoir dans les portraits ſuivants, ſoit de Fénelon, ſoit de Racine, ſoit de Voltaire, ſoit de Corneille ; ces Auteurs ont ſçu ſi bien y jeter de l'intérêt, qu'on croit en les liſant voir l'action ſous ſes yeux. On ſe ſent animé des paſſions des Combattants ; on partage leurs périls ; on eſt étonné de leur courage, & touché de la mort de celui qui ſuccombe. Comment ont-ils trouvé le ſecret de produire tous ces ſentiments ſur l'eſprit du Lecteur ? C'eſt en peignant autant les diſpoſitions que les actions des Combattants ; c'eſt en n'omettant rien des mouvements & des efforts phyſiques qu'ils font pour diſputer la victoire à leur adverſaire ; c'eſt en interrompant leur narration par des traits vifs & ſaillants qui raniment l'attention & piquent la curioſité ; c'eſt en

GUERRE. produiſant une ſurpriſe ſubite qui rend tout-à-coup la ſcène plus intéreſſante. Tel eſt, par exemple, ce trait de Racine :

Et dans l'inſtant fatal que ce frère inhumain
Lui veut ôter le fer qu'il tenoit à la main.

Tel cet autre de M. de Voltaire :

O déſeſpoir ! ô cris !
Il le voit ; il l'embraſſe, hélas ! c'étoit ſon fils.

Tel cet autre du même M. de Voltaire :

Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.

Ces ſortes d'images ajoutent beaucoup à la narration entière ; elles peignent plus vivement ce qu'a de perſonnel la douleur des malheureux ; ce qui précède a touché le Lecteur inſenſiblement & par degrés ; & ces ſortes de traits qui ſuivent, achèvent de l'attendrir & de l'émouvoir ; c'eſt une eſpèce de douce violence qu'on lui fait pour exciter ſa compaſſion, & il eſt rare qu'il liſe ces ſortes de morceaux ſans émotion ou au-moins ſans intérêt.

GUERRE.
FIGURE XXIX.

IL MÉPRISOIT un ennemi auſſi foible que moi ; mais, ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe ni de ſon air ſauvage & brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poitrine, * je lui fis vomir en expirant, des torrents d'un ſang noir ; il penſa m'écraſer dans ſa chûte ; le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes ; je pris ſes dépouilles, & je revins trouver Aceſte.

(*DE FÉNELON* ; *Télémaque*, Livre I.)

❦

FIGURE I.

LE PREMIER Combat fut celui de la Lutte : un Rhodien, d'environ trente-cinq ans, ſurmonta tous les autres qui oſèrent ſe préſenter à lui ; il étoit encore dans toute le vigueur de la jeuneſſe ; ſes bras étoient nerveux & bien nourris ; au moindre mouvement qu'il faiſoit on voyoit tous ſes muſcles ; il étoit également ſouple & fort ; je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; &, regardant avec pitié ma tendre jeuneſſe, il voulut ſe retirer, mais je me préſentai à lui. * Alors nous nous faisîmes l'un de l'autre ; nous nous ſerrâmes à perdre la reſpiration ; nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus, & les bras entrelacés comme des ſerpents, chacun s'ef-

GUERRE.

forçant d'enlever de terre ſon ennemi : tantôt il eſſayoit de me ſurprendre en me pouſſant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche : pendant qu'il me tâtoit ainſi, je le pouſſai avec tant de violence que ſes reins plièrent ; il tomba ſur l'arêne, & m'entraîna ſur lui ; en vain il tâcha de me mettre deſſous ; je le tins immobile ſous moi.

(*Le même ; au même endroit*, Livre V.)



FIGURE I.

A PEINE Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui vouloit profiter de l'avantage de ſa force, ſe jeta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Uliſſe ; l'épée ſe rompt dans leurs mains ; ils ſe ſaiſirent & ſe ſerrèrent l'un l'autre : les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à ſe déchirer ; le feu brille dans leurs yeux ; * ils ſe raccourciſſent ; ils s'alongent ; ils ſe baiſſent ; ils ſe relèvent ; ils s'élancent ; ils ſont altérés de ſang : les voilà aux priſes, pied contre pied, main contre main ; ces deux corps entrelacés paroiſſent n'en faire qu'un ; mais Hippias, d'un âge plus avancé, ſembloit devoir accabler Télémaque dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe : déja Télémaque hors d'haleine ſentoit ſes genoux

chancelants. Hippias le voyant ébranlé, redoubla ſes efforts ; c'étoit fait du fils d'Uliſſe ; il alloit porter la peine de ſa témérité & de ſon emportement, ſi Minerve qui veilloit de loin ſur lui, & qui ne le laiſſoit dans cette extrêmité de péril que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la victoire en ſa faveur : elle ne quitta point le Palais de Salente ; mais elle envoya Iris, la prompte meſſagère des Dieux : celle-ci volant d'une aîle légère, fendoit les eſpaces immenſes des airs, laiſſant après elle une longue trace de lumière qui peignoit un nuage de mille différentes couleurs ; elle ne ſe repoſa que ſur les rivages de la mer où étoit campée l'Armée innombrable des Alliés. Elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts des deux Combattants ; elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télémaque ; elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé des vapeurs ſubtiles. Dans le moment où Hippias ſentant toute ſa force, ſe crut victorieux ; elle couvrit le jeune nourriſſon de Minerve de l'Egide que la Déeſſe lui avoit confiée. Auſſi-tôt Télémaque, dont les forces étoient épuiſées, commence à ſe ranimer ; à meſure qu'il ſe ranime, Hippias ſe trouble ; il ſent je ne ſçais quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Télémaque le preſſe & l'attaque, tantôt dans une ſituation,

GUERRE. tantôt dans une autre ; il l'ébranle ; il ne lui laiſſe aucun moment pour ſe raſſurer ; enfin il le jete par terre & tombe ſur lui. Un grand chêne du mont Ida que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit, tout ce qu'il environne en eſt ébranlé.

(*Le même ; au même endroit*, Livre XVI.)



FIGURE I. QUAND on les vit ainſi tous deux combattre de près, tous les autres Combattants en ſilence, mirent bas leurs armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la deſtinée de toute la guerre. Les deux glaives, brillants comme les éclairs d'où partent les foudres, ſe croiſent pluſieurs fois, & portent des coups inutiles ſur les armes polies qui en retentiſſent ; * les deux Combattants s'alongent, ſe replient, s'abaiſſent, ſe relèvent tout d'un coup, & enfin ſe ſaiſiſſent : le lierre en naiſſant au pied d'un ormeau, n'en ſerre pas plus étroitement le tronc dur & noueux par ſes rameaux entrelacés juſqu'aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux Combattants ſe ſerrent l'un l'autre.

(*Le même ; au même endroit*, Livre XX.)

GUERRE. *FIGURE I.*

CRÉON.

VOUS AVEZ VU, Madame, avec quelle furie
Les deux Princes fortoient pour s'arracher la vie;
Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux,
Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.
La foif de fe baigner dans le fang de leur frère,
Faifoit ce que jamais le fang n'avoit fçu faire.
Par l'excès de leur haine ils fembloient réunis;
Et, prêts à s'égorger, ils paroiffoient amis.
Ils ont choifi d'abord pour leur champ de bataille
Un lieu près des deux Camps, au pied de la muraille;
C'eft-là, que reprenant leur première fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur;
* D'un gefte menaçant, d'un œuil brûlant de rage,
Dans le fein l'un de l'autre ils cherchent un paffage;
Et, la feule fureur précipitant leurs bras,
Tous deux femblent courir au-devant du trépas.
Mon fils qui, de douleur, en foupiroit dans l'ame,
Et qui fe fouvenoit de vos ordres, Madame,
Se jete au milieu d'eux, & méprife, pour vous,
Leurs ordres abfolus qui nous arrêtoient tous;
Il leur retient le bras, les repouffe, les prie,
Et, pour les féparer, s'expofe à leur furie;
Mais il s'efforce en vain d'en arrêter le cours,
Et ces deux furieux fe rapprochent toujours:
Il tient ferme pourtant, & ne perd point courage;
De mille coups mortels il détourne l'orage,

GUERRE.

Jusqu'à ce que du Roi le fer trop rigoureux,
Soit qu'il cherchât son frère ou ce fils malheureux,
Le renverse à ses pieds prêt à rendre la vie.

ANTIGONE.

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie?

CRÉON.

J'y cours; je le relève, & le prends dans mes bras;
Et, me reconnoissant: « Je meurs, dit-il tout bas,
» Trop heureux d'expirer pour ma belle Princesse.
» En vain à mon secours votre amitié s'empresse;
» C'est à ces furieux que vous devez courir;
» Séparez-les, mon père, & me laissez mourir «.
Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle
A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle;
Seulement Polinice en paroît affligé:
» Attends, Hémon, dit-il; tu vas être vengé «.
En effet sa douleur renouvelle sa rage,
Et bientôt le Combat tourne à son avantage.
Le Roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
Lui cède la victoire & tombe dans son sang.
Les deux Camps aussi-tôt s'abandonnent en proie,
Le nôtre à la douleur, & les Grecs à la joie;
Et le peuple alarmé du trépas de son Roi,
Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.
Polinice, tout fier du succès de son crime,
Regarde avec plaisir expirer sa victime;
Dans le sang de son frère il semble se baigner:
« Et, tu meurs, lui dit-il, & moi je vais régner;

» * Regarde

Guerre.

»* Regarde dans mes mains l'empire & la victoire ;
»Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire ;
»Et, pour mourir encor avec plus de regret,
» Traître, ſonge en mourant que tu meurs mon ſujet ».
En achevant ces mots, d'une démarche fière,
Il s'approche du Roi couché ſur la pouſſière ;
Et, pour le déſarmer, il avance le bras ;
Le Roi, qui ſemble mort, obſerve tous ſes pas ;
Il le voit ; il l'attend, & ſon ame irritée,
Pour quelque grand deſſein ſemble s'être arrêtée ;
L'ardeur de ſe venger flatte encor ſes deſirs,
Et retarde le cours de ſes derniers ſoupirs ;
Prêt à rendre la vie, il en cache le reſte,
Et ſa mort au vainqueur eſt un piège funeſte ;
Et dans l'inſtant fatal que ce frère inhumain
Lui veut ôter le fer qu'il tenoit à la main,
Il lui perce le cœur ; & ſon ame ravie,
En achevant ce coup, abandonne la vie.
Polinice frappé pouſſe un cri dans les airs ;
Et ſon ame en courroux s'enfuit dans les enfers.
* Tout mort qu'il eſt, Madame, il garde ſa colère ;
Et l'on diroit qu'encor il menace ſon frère ;
Son viſage, où la Mort a répandu ſes traits,
Demeure plus terrible & plus fier que jamais.

(*Racine ;* Tragédie des *Frères Ennemis*, Act. V. Sc. 3.)



GUERRE. *FIGURE I.*

D'AILLY portoit par-tout la crainte & le trépas ;
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la Guerre cruelle,
Reprend, malgré ſon âge, une force nouvelle.
Un ſeul guerrier s'oppoſe à ſes coups menaçants;
C'eſt un jeune Héros à la fleur de ſes ans.....
Il marche vers d'Ailly dans ſa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de pouſſière,
A travers les bleſſés, les morts & les mourants.
De leurs courſiers fougueux tous deux preſſent les flancs;
Tous deux ſur l'herbe unie & de ſang colorée,
S'élancent loin des rangs, d'une courſe aſſurée;
Sanglants, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils ſe frappent ſoudain.
La terre en retentit; leurs lances ſont rompues;
Comme, en un Ciel brûlant, deux effroyables nues
Qui, portant le Tonnerre & la Mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs & volent ſur les vents;
De leur mêlange affreux les éclairs rejailliſſent;
La foudre en eſt formée, & les Mortels frémiſſent.
Mais, loin de leurs courſiers par un ſubit effort,
Ces Guerriers malheureux cherchent une autre Mort;
Déja brille en leurs mains le fatal cimeterre;
La Diſcorde accourut, le démon de la guerre,
La Mort pâle & ſanglante étoient à ſes côtés;
Malheureux, ſuſpendez vos coups précipités;
Mais un deſtin funeſte enflamme leur courage;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un paſſage;

GUERRE.

Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connoiſſent pas :
Le fer qui les couvroit brille & vole en éclats ;
Sous leurs coups redoublés leur cuiraſſe étincelle,
Leur ſang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur caſque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, & repouſſe la Mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de réſiſtance,
Reſpectoit ſon rival, admiroit ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce Guerrier généreux ;
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumière ;
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière.
D'Ailly voit ſon viſage ; * ô déſeſpoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embraſſe ; hélas ! c'étoit ſon fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournoit contre ſon ſein ſes parricides armes ;
On l'arrête ; on s'oppoſe à ſa juſte fureur ;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur ;
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire ;
Il renonce à la Cour, aux Humains, à la Gloire ;
Et, ſe fuyant lui-même, au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'Univers.
Là, ſoit que le ſoleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'Onde,
Sa voix faiſoit redire aux échos attendris
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.

(*M. de Voltaire* ; Poëme de la *Henriade*, Ch. VIII.)

Guerre. *Figure I.*

Mais la trompette ſonne; ils s'élancent tous deux;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étoient portés & parés à l'inſtant;
Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite,
L'autre d'un pas léger ſe détourne & l'évite;
Tantôt plus rapprochés ils ſemblent ſe ſaiſir,
Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir;
On ſe plaît à les voir s'obſerver & ſe craindre,
Avancer, s'arrêter, ſe meſurer, s'atteindre;
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œuil étonné.
Telle on voit du Soleil la lumière éclatante
Briſer ſes traits de feu dans l'onde tranſparente,
Et ſe rompant encor par des chemins divers,
De ce cryſtal mouvant repaſſer dans les airs.
Le ſpectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voyoit à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne eſt plus adroit & moins impétueux;
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire;
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur;
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur:
Turenne qui l'obſerve apperçoit ſa foibleſſe;
Il ſe ranime alors; il le pouſſe; il le preſſe;

Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc ;
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, & de l'Enfer tous les monſtres frémirent ;
Ces lugubres accents dans les airs s'entendirent :
« De la Ligue à jamais le trône eſt renverſé ;
» Tu l'emportes, Bourbon ; notre règne eſt paſſé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable ;
D'Aumale, ſans vigueur étendu ſur le ſable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain ;
Sa redoutable épée échappe de ſa main :
Il veut parler ; ſa voix expire dans ſa bouche ;
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche ;
* Il ſe lève ; il retombe ; il ouvre un œuil mourant ;
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.

GUERRE.

(*Le même ; au même endroit*, Ch. X.)



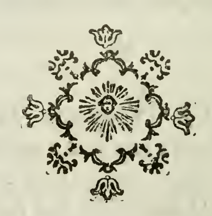
* * * * * * * * * APPRENEZ, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Reſté ſeul contre trois, mais en cette aventure,
Tous trois étant bleſſés, & lui ſeul ſans bleſſure ;
Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il ſçait bien ſe tirer d'un pas ſi haſardeux ;
Il fuit pour mieux combattre ; & cette prompte ruſe
Diviſe adroitement trois frères qu'elle abuſe.
Chacun le ſuit d'un pas ou plus ou moins preſſé,
Selon qu'il ſe rencontre ou plus ou moins bleſſé ;

FIGURE *I.*

GUERRE.

Leur ardeur eſt égale à pourſuivre ſa fuite,
Mais leurs coups inégaux ſéparent leur pourſuite.
Horace les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, & déja les croit demi domptés :
Il attend le premier, & c'étoit votre gendre;
L'autre tout indigné qu'il ait oſé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paroître un grand cœur,
Le ſang qu'il a perdu ralentit ſa vigueur.
Albe à ſon tour commence à craindre un ſort contraire;
Elle crie au ſecond qu'il ſecoure ſon frère;
* Il ſe hâte & s'épuiſe en efforts ſuperflus;
Il trouve en le joignant que ſon frère n'eſt plus.

(*P. Corneille*; Tragédie d'*Horace*, Act. V, Sc. 2.)



MÊLÉE.

GUERRE.

LA MÊLÉE eſt le moment d'une Bataille dans ſa plus grande chaleur : comme c'eſt une des actions les plus tumultueuſes, il faut que les portraits qu'on en fait aient auſſi quelque choſe de cette chaleur ; que le ſtyle en ſoit véhément, les phraſes conciſes, les traits hardis, fiers &, pour ainſi dire, terribles ; qu'on y évite un ordre marqué ; que tout y retrace la confuſion & l'horreur. On peut voir tout cela dans les portraits ſuivants ; mais on doit y remarquer ſur-tout, que, comme les peintres, qui repréſentent des Batailles, ont ſoin de placer ſur le devant ou ſur les côtés du tableau le portrait de quelques particuliers qui concourent à l'action générale, de même ces Auteurs célèbres font agir d'une manière plus marquée certains hommes fameux. Ces traits ſinguliers & remarquables ſont, comme on dit en Peinture,

GUERRE.

des *repos* qui soulagent l'esprit de l'effort qu'il a fait en considérant des objets confus.

❧

Figure I.

ALORS une nuée de traits obscurcit l'air & couvrit tous les combattants ; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourants, & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la Mêlée ; la terre gémissoit sous un monceau de corps morts ; des ruisseaux de sang couloient de toutes parts ; * Bellone & Mars avec les Furies infernales vêtues de robes toutes dégoutantes de sang, repaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle, & renouvelloient sans cesse la rage dans les cœurs ; ces Divinités ennemies des hommes, repoussoient loin des deux partis la Pitié généreuse, la Valeur modérée, la douce Humanité ; ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns sur les autres, que massacre, vengeance, désespoir & fureur brutale. La sage & invincible Pallas elle-même, l'ayant vu, frémit & recula d'horreur.

(*De Fénelon*; *Télémaque*, Livre XX.)



GUERRE.
FIGURE
I.

SUR les pas des deux Chefs, alors en même-temps,
On voit des deux partis voler les Combattants.
Ainsi lorsque des Monts séparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide;
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chûte du monde.
Au mousquet réuni, le sanglant coutelas
Déja de tous côtés porte un double trépas;
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le Démon de la Guerre,
Rassemble en même-temps, digne fruit de l'Enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flamme & le fer.
* On se mêle; on combat; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort passent de rang en rang;
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère;
La nature en frémit; & ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux.

(*M.* DE *VOLTAIRE*; Poëme de la *Henriade*, Ch. VIII.)



Guerre. *Figure XVI.*

Le jour frappe déja de ſes rayons naiſſants
De vingt Peuples unis les drapeaux menaçants ;
Le Belge qui, jadis fortuné ſous nos Princes,
Vit l'abondance alors enrichir ſes Provinces;
Le Batave prudent, dans l'Inde reſpecté,
Puiſſant par ſon travail & par ſa liberté,
Qui, long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant briſé ſon joug s'arme aujourd'hui pour elle ;
L'Hanovrien conſtant qui, formé pour ſervir,
Sçait ſouffrir & combattre, & ſur-tout obéir ;
L'Autrichien rempli de ſa gloire paſſée,
De ſes derniers Céſars occupant ſa penſée ;
Sur-tout ce Peuple altier qui voit ſur tant de mers
Son commerce & ſa gloire embraſſer l'Univers;
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ſes mains la foudre & la balance :
Tous marchent contre nous ; la valeur les conduit ;
La haine les anime & l'eſpoir les ſéduit.
De l'Empire François l'indomptable Génie,
Brave auprès de ſon Roi leur foule réunie ;
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les Dieux alarmés ſortent de leur ſéjour ;
Incertains pour quels maîtres en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moiſſons, & vont couler leurs ondes.
La Fortune auprès d'eux, d'un vol prompt & léger,
Les lauriers dans les mains fend les plaines de l'air ;
* Elle obſerve Louis, & voit avec colère
Que ſans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

Le brave Cumberland, fier d'attaquer LOUIS,
A déja diſpoſé ſes bataillons hardis ;
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs ſi vantés que Pyrrhus mit en cendre ;
Ces antiques Héros qui, montés ſur un char,
Combattoient en déſordre & marchoient au haſard ;
Mais tel fut Scipion ſous les murs de Carthage ;
Tel ſon rival & lui, prudents avec courage,
Déployant de leur art les terribles ſecrets,
L'un vers l'autre avancés s'admiroient de plus près.
* * * * * * * * * * * * *
Le feu qui ſe déploie, & qui, dans ſon paſſage,
S'anime en dévorant l'aliment de ſa rage ;
Les torrents débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance.
* * * * * * * * * * * * * * *
D'Argenſon qu'enflammoient les regards de ſon père,
La gloire de l'Etat à tous les ſiens ſi chère,
Le danger de ſon Roi, le ſang de ſes aïeux,
Aſſaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette maſſe de feu qui ſemble impénétrable.
On l'arrête ; il revient ardent, infatigable ;
Ainſi qu'au premier temps, par leurs coups redoublés,
Les Beliers enfonçoient les remparts ébranlés.
* * * * * * * * * * * * * * *
Ce Danois, (*a*) ce Héros qui, des frimats du Nord,
Par le Dieu des combats fut conduit ſur ce bord,

(a) *M. de Lovendal.*

GUERRE.

Admire les François qu'il eſt venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre :
« Rendez-vous, ou mourez, tombez ſous notre effort » ;
C'en eſt fait, & l'Anglois craint LOUIS & la mort.
Allez, brave d'Eſtrée ; achevez cet ouvrage ;
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage ;
Que du Roi qu'ils bravoient ils implorent l'appui ;
Ils ſeront fiers encor ; ils n'ont cédé qu'à lui.
Bientôt vole après eux ce corps fier & rapide,
Qui, ſemblable au dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme en courant,
Donne de deux combats le ſpectacle effrayant.
C'eſt ainſi que l'on voit dans les champs des Numides,
Différemment armés des chaſſeurs intrépides ;
Les courſiers écumants franchiſſent les guérets ;
On gravit ſur les monts ; on borde les forêts ;
Les pièges ſont dreſſés ; on attend ; on s'élance ;
Le javelot fend l'air, & le plomb le devance ;
Les léopards ſanglants, percés de coups divers,
D'affreux rugiſſements font retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.
Ah ! c'eſt aſſez de ſang, de meurtre, de ravage ;
Sur des morts entaſſés c'eſt marcher trop long-temps ;
Noailles, ramenez vos ſoldats triomphants.

(*M.* DE *VOLTAIRE ;* Poëme de *Fontenoy.*)



VICTOIRES.

GUERRE.

PEINDRE en détail ou en abrégé ; ne préſenter qu'un fait ou en rappeller plu-ſieurs, c'eſt ce qui demande une grande différence dans l'expoſition & dans le ſtyle. Il eſt aiſé de s'en appercevoir dans les mor-ceaux ſuivants. Les deux de Maſſillon & celui de Fléchier ne montrent les choſes qu'en gros & en général ; auſſi les penſées ſont-elles vives, les phraſes courtes, le ſtyle ſerré, ſentencieux & rempli de grands ob-jets, qui laiſſent beaucoup à penſer ; il ſem-ble que chaque trait de leur tableau ſoit un ouvrage entier ; d'un ſeul coup de pin-ceau, ils tracent une campagne & preſque tout un règne. M. de Voltaire au contraire dans ſon morceau, profite de toutes les cir-conſtances, qu'il embellit, parce qu'il ne parle que d'un ſeul fait.



Guerre. *Figure XVI.*

La terre toute ſeule ne ſembloit pas même ſuffire à nos triomphes ; la mer encore gémiſſoit ſous le nombre & ſous la grandeur énorme de nos navires ; nos flottes, qui ſuffiſoient à peine ſous les derniers règnes pour mettre nos côtes à couvert de l'inſulte des Pirates, portoient par-tout au loin la terreur & la victoire ; * les ennemis attaqués juſque dans leurs ports, avoient paru céder à l'étendard de la France, l'Empire des deux mers ; la Sicile, la Manche, les iſles du nouveau monde avoient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus ſanglantes ; & l'Afrique même, encore fière d'avoir vu autrefois échouer ſur ſes côtes la valeur de S. Louis & toute la puiſſance de Charles-Quint, ne trouvant plus d'aſyle ſous ſes remparts foudroyés, avoit été obligée de venir s'humilier, & d'en chercher un au pied du trône de Louis...... * Telle fut la grandeur de Louis dans la Guerre ; jamais la France n'avoit mis ſur pied des Armées ſi formidables ; jamais l'Art militaire, c'eſt-à-dire, l'art funeſte d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avoit été pouſſé ſi loin.

(*Massillon ; Oraiſon Funèbre de Louis le Grand.*)

GUERRE. FIGURE XVI.

DÉJA le feu de la Guerre s'allume dans toute l'Europe ; * le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis ; & plus nos ennemis augmentent, plus nos victoires se multiplient ; l'Escaut, le Rhin, le Pô, le Ther n'opposent qu'une foible digue à la rapidité de nos conquêtes ; toute l'Europe se ligue, & ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres ; les mauvais succès irritent nos ennemis sans les désarmer ; leurs défaites qui doivent finir la Guerre, l'éternisent ; tant de sang déja répandu nourrit les haines, loin de les éteindre ; les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle Guerre ; ..... les situations changent, & nos prospérités continuent. La Monarchie n'avoit pas encore vu de jours si brillants ; elle s'étoit relevée autrefois de ses malheurs ; elle a pensé périr & écrouler sous le poids de sa propre gloire.

(*Le même ; au même endroit.*)



FIGURE XIV.

DE-LA viennent ces grands succès dont le Ciel a béni nos armes. Durant le cours de cette campagne nous n'avons oui d'autres bruits que ceux

GUERRE.

que faisoient nos victoires ; nous avons cœuilli des lauriers par-tout où nous avons porté la Guerre ; & où ne la portons-nous pas pour la défense des Autels & de la Patrie ? * Nos prospérités n'ont pas même été interrompues, & la fortune a été pour nous non-seulement heureuse, mais encore constante : Villes prises ; Batailles gagnées coup sur coup & de toutes parts ; à peine avons-nous eu le temps de faire des vœux, & presque toutes nos prières ont été des actions de graces. Toute la terre a servi comme de théâtre à la valeur de nos Guerriers ; (*a*) on les a vus s'ouvrir de nouveaux chemins à la gloire au travers des canons & des remparts ; &, malgré tous les obstacles de l'art & de la naure, forcer les ennemis, sans craindre ni leur force, ni leur courage, non pas même leur désespoir : (*b*) la Mer, dont ils croyoient être les maîtres, a semblé se soulever à son tour contre leur orgueil ; on a vu brûler au milieu des eaux ces vaisseaux superbes, chargés des richesses de leur commerce, & servir de jouet aux vents, ces magazins flottants de leur avarice. D'où vient cette suite de glorieux événements ? sinon de la correspondance du Sou-

(a) *Combat de Nervinde.*

(b) *Flotte de Smyrne.*

verain

verain qui veille à la ſûreté de ſon Peuple ; & du Peuple qui contribue, & de ſes biens & de ſa vie, à la gloire du Souverain. GUERRE.

(*FLÉCHIER ; III Sermon prêché à l'ouverture des Etats du Languedoc, à Narbonne en 1693.*)



FIGURE XV.

D'UN éclat différent mon camp frappoit leur vue ;
Mon Armée, en ſilence à leurs yeux étendue,
N'offroit de tous côtés que farouches Soldats
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au ſang, & couverts de bleſſures ;
Leur fer & leurs mouſquets compoſoient leurs parures.
Comme eux vêtu ſans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduiſois aux coups leurs eſcadrons poudreux ;
* Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étois diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renverſés,
Sous nos coups expirants, devant nous diſperſés ;
A regret dans leur ſein j'enfonçois cette épée
Qui du ſang Eſpagnol eût été mieux trempée.

(*M. DE VOLTAIRE ;* Poëme de la *Henriade*, Ch. III.)



GUERRE.

FIN DE LA GUERRE,

OU,

LA PAIX.

LE CONTRASTE des horreurs de la Guerre avec les douceurs de la *Paix*, ne peut former qu'un tableau intéressant; les Auteurs des pièces suivantes en ont senti l'avantage. La réflexion qui commence le morceau de Mascaron est digne d'un Orateur Chrétien, & forme elle seule la plus heureuse transition de la matière que nous venons de quitter, à celle que nous allons présenter au Lecteur: Malherbe, avec son style naïf & bien frappé, fait entrevoir la *Paix* comme unique source du bonheur d'un Etat dans le particulier ainsi que dans le général, & même comme la sûreté des Rois: Rousseau ne l'envisage que comme dans l'avenir; mais, après le tableau terrible de la Guerre, le portrait qu'il fait de la *Paix* rend celle-ci plus précieuse, plus desi-

rable ; la ſtrophe où M. de Voltaire nous peint Colbert Miniſtre & Protecteur des Arts au-deſſus de Louvois Miniſtre de Mars, ſuffit ſeule pour perſuader que la *Paix* eſt préférable aux plus heureuſes Guerres. Enfin le portrait de notre Monarque bien-aimé terminant, non pas la Guerre ſeulement, mais encore ſes victoires pour donner la *Paix*, forme la plus belle concluſion pour tout Lecteur ami de l'Humanité. GUERRE.

❦

DE QUOI ſervent les armes, * ſi, par les combats & les victoires, l'on ne ſe fait un chemin à la paix, qui dans l'ordre légitime des choſes doit être la fin de la Guerre ? M. de Turenne ravage comme un foudre tous les bords du Rhin; entre dans la Bavière, le fer & le feu à la main ; prend preſque toutes les Villes de cet Etat ; défait les Bavarois & les Impériaux, & force l'Empereur par tant de victoires de conſentir à la Paix de Munſter qui aſſura au Roi la conquête de l'Alſace. *FIGURE II.*

(*MASCARON* ; *Oraiſon Funèbre de M. de Turenne.*)

❦

Guerre. Figure XI.

Tu nous rendras alors nos douces deſtinées ;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuſes années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs ;
Toute ſorte de biens comblera nos familles ;
* La moiſſon de nos champs laſſera les faucilles ,
Et les fruits paſſeront la promeſſe des fleurs.

(*Malherbe ;* Stances *ſur le Voyage d'Henri IV en Limoſin.*)



Figure XV.

Assez de funeſtes batailles
Et de carnages inhumains
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains.
Donne ordre que, ſous ton Génie,
Se termine cette manie,
Et que, las de perpétuer
Une ſi longue malveillance,
Nous employions notre vaillance
Ailleurs qu'à nous entre-tuer.



La Diſcorde aux crins de couleuvres,
Peſte fatale aux Potentats,
Ne finit ſes tragiques œuvres
Qu'en la fin même des Etats :
D'elle naquit la frénéſie
De la Grèce contre l'Aſie ;

GUERRE.

Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolèrent la terre,
Les deux frères de qui la Guerre
Ne cessa point dans le tombeau.



C'est en la Paix que toutes choses
Succèdent selon nos desirs;
* Comme au printemps naissent les roses,
En la Paix naissent les plaisirs;
Elle met les pompes aux villes,
Donne au champ les moissons fertiles,
Et de la majesté des Loix
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les Diadêmes
Fermes sur la tête des Rois.



Ce sera dessous cette Egide,
Qu'invincible de tous côtés,
Tu verras ces peuples sans bride
Obéir à tes volontés;
Et, surmontant leur espérance,
Remettras en telle assurance
Leur salut qui fut déploré,
Que vivre au siècle de MARIE,
Sans mensonge & sans flatterie
Sera vivre au siècle doré.

(*Le même*; Ode *à Marie de Médicis sur sa Régence.*)

GUERRE.
FIGURE
III.

LA PAIX ne voit rien qui menace
De faire renaître nos pleurs;
Tout s'accorde à notre bonnace;
Les hivers nous donnent des fleurs;
* Et si les pâles Euménides,
Pour réveiller nos parricides,
Toutes trois ne sortent d'enfer,
Le repos du siècle où nous sommes,
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer ce que c'est que le fer.

(*Le même ;* Ode *à la même.*)



FIGURE
IV.

O PAIX ! tranquile Paix ! secourable Immortelle,
Fille de l'Harmonie & mère des Plaisirs;
Que fais-tu dans les Cieux, tandis que de Cybelle
Les sujets désolés t'adressent leurs soupirs ?



Si par l'ambition de la terre bannie,
Tu crois devoir ta haine à tes profanateurs,
Que t'a fait l'Innocence injustement punie
De l'inhumanité de ses persécuteurs ?



GUERRE.

Equitable Déeſſe, entends nos voix plaintives;
Vois ces champs ravagés, vois ces Temples brûlants;
Ces Peuples éplorés, ces mères fugitives,
Et ces enfants meurtris entre leurs bras ſanglants.



De quels débordements de ſang & de carnage
La terre a-t-elle vu ſes flancs plus engraiſſés?
Et quel fleuve jamais vit border ſon rivage
D'un plus horrible amas de mourants entaſſés?



Telle, autour d'Ilion, la Mort livide & blême
Moiſſonnoit les Guerriers de Phrygie & d'Argos;
Dans ces combats affreux où le Dieu Mars lui-même
De ſon ſang immortel vit bouillonner les flots.



D'un cri pareil au bruit d'une Armée invincible
Qui s'avance au ſignal d'un combat furieux,
Il ébranla du Ciel la voûte inacceſſible,
Et vint porter ſa plainte au Monarque des Dieux.



Mais le grand Jupiter dont la préſence auguſte
Fait rentrer d'un coup d'œuil l'audace en ſon devoir,
Interrompant la voix de ce Guerrier injuſte,
En ces mots foudroyants confondit ſon eſpoir:



GUERRE.

« Va, Tyran des Mortels, Dieu barbare & funeste ;
» Va faire retentir tes regrets loin de moi ;
» De tous les habitants de l'Olympe céleste,
» Nul n'est à mes regards plus odieux que toi.



» Tigre, à qui la pitié ne peut se faire entendre,
» Tu n'aimes que le meurtre & les embrasements ;
» Les remparts abattus, les palais mis en cendre,
» Sont de ta cruauté les plus doux monuments.



» La Frayeur & la Mort vont sans cesse à ta suite,
» Monstre nourri de sang, cœur abreuvé de fiel,
» Plus digne de régner sur les bords du Cocyte,
» Que de tenir ta place entre les Dieux du Ciel.



» Ah ! lorsque ton orgueil languissant dans les chaînes
» Où les fils d'Aloüs te faisoient soupirer,
» Pourquoi, trop peu sensible aux misères humaines,
» Mercure malgré moi vint-il t'en délivrer ?



» La Discorde dès-lors, avec toi détrônée,
» Eût été pour toujours reléguée aux Enfers ;
» Et l'altière Bellone, au repos condamnée,
» N'eût jamais exilé la Paix de l'Univers.



GUERRE.

» La Paix, l'aimable Paix, fait bénir ſon Empire ;
» Le bien de ſes Sujets fait ſon ſoin le plus cher ;
» Et toi, fils de Junon, c'eſt elle qui t'inſpire
» La fureur de régner par la flamme & le fer ».



Chaſte Paix, c'eſt ainſi que le Maître du monde,
Du fier Mars & de toi ſçait diſcerner le prix ;
* Ton ſceptre rend la terre en délices féconde ;
Le ſien ne fait régner que les pleurs & les cris.



Pourquoi donc aux malheurs de la terre affligée
Refuſer le ſecours de tes divines mains ?
Pourquoi du Roi des Cieux chérie & protégée,
Céder à ton rival l'Empire des Humains ?



Je t'entends ; c'eſt en vain que nos vœux unanimes
De l'Olympe irrité conjurent le courroux ;
Avant que ſa juſtice ait expié nos crimes,
Il ne t'eſt pas permis d'habiter parmi nous.



Et quel ſiècle jamais mérita mieux ſa haine ?
Quel âge plus fécond en Tyrans orgueilleux ?
En quel temps a-t-on vu l'impiété hautaine
Lever contre le Ciel un front plus ſourcilleux ?



GUERRE.

La peur de ſes arrêts n'eſt plus qu'une foibleſſe ;
Le blaſphême s'érige en noble liberté ;
La fraude au double front en prudente ſageſſe,
Et le mépris des Loix en magnanimité.



Voilà, Peuples, voilà ce qui ſur vos Provinces
Du Ciel inexorable attire la rigueur ;
Voilà le Dieu fatal qui met à tant de Princes
La foudre dans les mains, la haine dans le cœur.



Des douceurs de la Paix, des horreurs de la Guerre ;
Un ordre indépendant détermine le choix ;
* C'eſt le courroux des Rois qui fait armer la terre ;
C'eſt le courroux des Dieux qui fait armer les Rois.



C'eſt par eux que ſur nous la ſuprême vengeance
Exerce les fléaux de ſa ſévérité,
Lorſqu'après une longue & ſtérile indulgence
Nos crimes ont du Ciel épuiſé la bonté.



Grands Dieux ! ſi la rigueur de vos coups légitimes
N'eſt point encor laſſée après tant de malheurs ;
Si tant de ſang verſé, tant d'illuſtres victimes,
N'ont point fait de nos yeux couler aſſez de pleurs ;



Inſpirez-nous du-moins ce repentir ſincère,
Cette douleur ſoumiſe & ces humbles regrets
Dont l'hommage peut ſeul, en ces temps de colère,
Fléchir l'auſtérité de vos juſtes décrets.



Echauffez notre zèle ; attendriſſez nos ames ;
Elevez nos eſprits au céleſte ſéjour ;
Et rempliſſez nos cœurs de ces ardentes flammes
Qu'allument le devoir, le reſpect & l'amour.



Un Monarque vainqueur, arbitre de la Guerre,
Arbitre du deſtin de ſes plus fiers rivaux,
N'attend que ce moment pour poſer ſon tonnerre,
Et pour faire ceſſer la rigueur de nos maux.



Que dis-je ? Ce moment de jour en jour s'avance ;
Les Dieux ſont adoucis ; nos vœux ſont exaucés ;
D'un Miniſtre adoré l'heureuſe providence
Veille à notre ſalut ; il vit ; c'en eſt aſſez.



Peuples, c'eſt par lui ſeul que Bellone aſſervie
Va ſe voir enchaîner d'un éternel lien ;
C'eſt à votre bonheur qu'il conſacre ſa vie ;
C'eſt à votre repos qu'il immole le ſien.



GUERRE. Reviens donc ; il eſt temps que ſon vœu ſe conſomme ;
Reviens, divine Paix, en recœuillir le fruit ;
Sur ton char lumineux fais monter ce grand homme,
Et laiſſe-toi conduire au Dieu qui le conduit.



Ainſi du Ciel calmé rappellant la tendreſſe,
Puiſſions-nous voir changer par ſes dons ſouverains
Nos peines en plaiſirs, nos pleurs en allégreſſe,
Et nos obſcures nuits en jours purs & ſereins !

(*Rousseau ;* Ode *à la Paix.*)



Figure III.

L'ETNA renferme le tonnerre
Dans ſes épouvantables flancs ;
Il vomit le feu ſur la terre ;
Il dévore ſes habitants.
Fuyez, Driades gémiſſantes,
Ces campagnes toujours brûlantes,
Ces abîmes toujours ouverts,
Ces torrents de flamme & de ſouffre
Echappés du ſein de ce gouffre
Qui touche aux voûtes des Enfers.



Plus terrible dans ſes ravages,
Plus fier dans ſes débordements,
Le Pô renverſe ſes rivages,
Cachés ſous ſes flots écumants ;

GUERRE.

Avec lui marchent la ruine,
L'effroi, la douleur, la famine,
La mort, les déſolations;
Et dans les fanges de Ferrare
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des Nations.



Mais ces débordements de l'onde,
Et ces combats des éléments,
Et ces ſecouſſes, qui du monde
Ont ébranlé les fondements;
Fléaux que le Ciel en colère,
Sur ce malheureux hémiſphère
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, ſont moins ſiniſtres;
Que l'ambition des Miniſtres,
Et que la diſcorde des Rois.



De l'Inde aux bornes de la France,
Le Soleil en ſon vaſte tour,
Ne voit qu'une famille immenſe
Que devoit gouverner l'amour:
Mortels, vous êtes tous des frères;
Jetez ces armes mercenaires.
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens pourſuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouïſſance
Dans l'horrible nuit du trépas?



GUERRE.

Encor ſi pour votre Patrie
Vous ſaviez vous ſacrifier !
Mais non ; vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer ;
Vous mourez pour la cauſe inique
De quelque Tyran politique
Que vos yeux ne connoiſſent pas ;
Et vous n'êtes dans vos miſères
Que des aſſaſſins mercenaires ,
Armés pour des maîtres ingrats.



Tels ſont ces oiſeaux de rapine ,
Et ces animaux malfaiſants
Apprivoiſés pour la ruine
Des paiſibles hôtes des champs ;
Aux ſons d'un inſtrument ſauvage ,
Animés , ardents , pleins de rage ,
Ils vont d'un vol impétueux ,
Sans choix , ſans intérêt , ſans gloire ,
Saiſir une folle victoire
Dont le prix n'eſt jamais pour eux.



O ſuperbe ! ô triſte Italie !
Que tu plains ta fécondité !
Sous tes débris enſevelie ,
Que tu déplores ta beauté !

GUERRE.

Je vois tes moiſſons dévorées
Par les Nations conjurées
Qui te flattoient de te venger ;
Foible, déſolée, expirante,
Tu combats d'une main tremblante
Pour le choix d'un maître étranger.



* Que, toujours armés pour la Guerre,
Nos Rois ſoient les Dieux de la Paix ;
Que leurs mains portent le tonnerre,
Sans ſe plaire à lancer ſes traits.
Nous chériſſons un Berger ſage
Qui dans un heureux pâturage
Unit les troupeaux ſous ſes loix ;
Malheur au Paſteur ſanguinaire
Qui les expoſe en téméraire
A la dent du tyran des bois !



Eh ! que m'importe la victoire
D'un Roi qui me perce le flanc ;
D'un Roi dont j'achète la gloire
De ma fortune & de mon ſang !
Quoi ! dans l'horreur de l'indigence,
Dans les langueurs, dans la ſouffrance
Mes jours ſeront-ils plus ſereins,
Quand on m'apprendra que nos Princes,
Aux frontières de nos Provinces,
Nagent dans le ſang des Germains ?



GUERRE.

Colbert, toi qui dans ta Patrie
Amenas les Arts & les Jeux ;
Colbert, ton heureuſe induſtrie
Sera plus chère à nos neveux,
Que la vigilance inflexible
De Louvois dont la main terrible
Embrâſoit le Palatinat ;
Et qui, ſous la mer irritée,
De la Hollande épouvantée
Vouloit anéantir l'Etat.



Que LOUIS, juſqu'au dernier âge,
Soit honoré du nom de GRAND ;
Mais que ce nom s'accorde au Sage ;
Qu'on le refuſe au Conquérant.
C'eſt dans la Paix que je l'admire ;
C'eſt dans la Paix que ſon Empire
Floriſſoit ſous ſes juſtes loix ;
Quand ſon Peuple aimable & fidèle,
Fut des Peuples l'heureux modèle,
Et lui le modèle des Rois.

(*M. DE VOLTAIRE ;* Ode *ſur la Paix de* 1736.)



REDOUTABLE

GUERRE.
FIGURE
XI.

Redoutable Dieu de la Guerre,
C'eſt trop d'épouvante & d'horreurs;
Va chercher un autre hémiſphère,
Cours y déployer tes fureurs;
Auteur des forfaits & des crimes,
Aſſez de brillantes victimes
Ont enſanglanté tes autels;
Ton aveugle & jalouſe rage
Ne ſe plaît que dans le carnage;
Tu ris du malheur des Mortels.

C'en eſt fait, ton pouvoir expire;
Un Roi toujours victorieux
Aux bords ſoumis à ſon Empire,
Fait renaître des jours heureux;
L'éclat de la foudre volante,
De l'airain la bouche tonnante
Ne retentit plus dans les airs;
La Diſcorde, aux Royaumes ſombres,
Frémit, épouvante les Ombres,
Laiſſe reſpirer l'Univers.

Paix charmante, adorable Aſtrée,
Jeux, Plaiſirs, qui ſuivez ſes pas,
Sortez de la voûte azurée;
Venez embellir nos climats;

GUERRE.

Rentre dans le ſombre Tartare,
Erinnys, Déité barbare,
Fuis ; c'eſt le règne de la Paix :
LOUIS au comble de la gloire,
S'arrache aux bras de la Victoire,
Tremble ; il t'enchaîne pour jamais.



Quelle douce & tendre harmonie
Se fait entendre dans les airs!
Je vois la Diſcorde bannie ;
La Paix s'annonce à l'Univers ;
Au bruit éclatant des trompettes
Succède le ſon des muſettes ;
L'Amour déſarme nos Guerriers ;
Pour eux il ordonne des fêtes,
Leur offre d'aimables conquêtes,
Et change en mirthe ſes lauriers.



Tel du palais des Néréides
On vit ſortir le Dieu des Mers,
Et chaſſer des plaines liquides
Les vents déchaînés dans les airs.
Ainſi LOUIS calme l'orage ;
Notre bonheur eſt ſon ouvrage ;
François, chériſſez ſes vertus ;
Prince vraiment digne du trône,
* Aſſuré de vaincre, il pardonne ;
C'eſt une victoire de plus.

GUERRE.

O vous, Conquérants de la terre,
D'un faux & vain titre éblouïs,
Dans le tumulte de la Guerre,
Pour modèle prenez LOUIS.
LOUIS de ſon Peuple eſt le père,
Son bras dépoſe le tonnerre;
Eſt-il des triomphes plus grands?
Un Roi, pour le repos du monde,
Qui retient la foudre qui gronde,
Seul eſt digne de notre encens.

Moins frappé de ton rang ſuprême
Que de l'éclat de ta vertu,
Prince, je t'admire, je t'aime;
C'eſt un hommage qui t'eſt dû.
Trop heureux de t'avoir pour Maître!
Si l'Univers pouvoit connoître
Quelle eſt la douceur de ta loi,
Jaloux du bonheur de la France,
Bientôt ſoumis à ta puiſſance,
Il te choiſiroit pour ſon Roi.

(* * * Ode *ſur la Paix de* 1748.)



PEUPLE.

§. VIII.

PEUPLE.

TOUS les défauts que l'on peut reprocher au *Peuple* ſe trouvent ici rendus dans la plus grande vérité ; on peut dire que tous ces portraits ſont faits d'après nature. Corneille nous le peint redoutable quand ſon pouvoir ſurmonte la puiſſance ſupérieure ; Campiſtron trace en beaux vers ſon inconſtance ; Racine exprime ſa licence, inquiétante pour les Rois mêmes ; mais avec quelle force M. de Voltaire rend-il d'un côté ſa crédulité & ſon fanatiſme ; de l'autre la baſſeſſe de ſes ſentiments & de ſes actions ; on ne peut rien de mieux frappé, & en même-temps de plus reſſemblant.



Peuple.
Figure XV.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'eſt ſon bien ſeulement que vous devez vouloir;
Et cette liberté qui lui ſemble ſi chère,
N'eſt pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuiſible qu'utile, & qui n'approche pas
De celui qu'un bon Prince apporte à ſes Etats.
Avec ordre & raiſon les honneurs il diſpenſe;
Avec diſcernement punit & récompenſe;
Et diſpoſe de tout en juſte poſſeſſeur,
Sans rien précipiter de peur d'un ſucceſſeur.
Mais quand le Peuple eſt maître, on n'agit qu'en tumulte;
* La voix de la raiſon jamais ne ſe conſulte;
Les honneurs ſont vendus aux plus ambitieux;
L'autorité livrée aux plus ſéditieux.
Ces petits Souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps ſi court leur puiſſance bornée,
Des plus heureux deſſeins font avorter le fruit,
De peur de le laiſſer à celui qui les ſuit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du Public largement ils moiſſonnent;
Aſſurés que chacun leur pardonne aiſément,
Eſpérant à ſon tour un pareil traitement;
Le pire des Etats c'eſt l'Etat populaire........

(*P. Corneille;* Tragédie de *Cinna*, Act. II, Sc. 1.)



PEUPLE.
FIGURE XXV.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

AH ! que tu connois mal quels ſont nos Citoyens ;
Des Peuples inconſtants l'ame baſſe & commune
Règle leurs ſentiments au gré de la fortune ;
* Et tels qu'ils adoroient dans la proſpérité,
Devient leur ennemi par ſon adverſité.
Ils avancent ſa perte injuſte ou légitime,
Et joignent leur ſecours au deſtin qui l'opprime.
Je viens de l'éprouver. Tout le Peuple autrefois
Voloit pour applaudir à mes moindres exploits;
Quand, ſuivi de captifs gémiſſants ſous nos chaînes,
Triomphant, j'approchois des ſacrés murs d'Athènes;
Et je vois qu'aujourd'hui ce Peuple furieux
Ne ſouffre qu'à regret mon retour en ces lieux ;
* Et d'un Tyran barbare aimant les injuſtices,
La haine eſt le ſeul prix qu'il donne à mes ſervices.

(*DE CAMPISTRON ;* Trag. de *Phocion,* Act. III, Sc. 1.)



MA FILLE, il eſt trop vrai ; j'ignore pour quel crime
La colère des Dieux demande une victime ;
Mais ils vous ont nommée ; un oracle cruel
Veut qu'ici votre ſang coule ſur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrières,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prières;
Je ne vous dirai point combien j'ai réſiſté ;
Croyez-en cet amour par vous-même atteſté ;

PEUPLE.

Cette nuit même encor, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire;
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté;
Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée;
Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée;
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné
Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance;
Quel frein pourroit d'un Peuple arrêter la licence,
Quand des Dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret?
Ma Fille, il faut céder; votre heure est arrivée;
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée;
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi;
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez en expirant de qui vous êtes née;
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée;
Allez; & que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

(*Racine* ; Tragédie d'*Iphigénie*, Act. IV, Sc. 4.)



PEUPLE. FIGURE XIV.

PLUT à ce Dieu puiſſant dont je cherche la Loi,
Que la Cour des Valois eût penſé comme moi!
Mais l'un & l'autre Guiſe ont eu moins de ſcrupule.
Ces chefs ambitieux d'un Peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piège un Peuple furieux;
Ont armé contre moi ſa piété cruelle;
J'ai vu nos Citoyens s'égorger avec zèle,
Et, la flamme à la main, courir dans les combats,
Pour de vains arguments qu'ils ne comprenoient pas.
Vous connoiſſez le Peuple, & ſçavez ce qu'il oſe,
Quand, du Ciel outragé penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion;
Vous le ſçavez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-temps ce mal en ſa naiſſance.

(*M. DE VOLTAIRE* ; Poëme de *la Henriade*, Ch. II.)



FIGURE XXIX.

EH BIEN encor ce crime! il m'eſt trop néceſſaire;
Mais en perdant le fils, j'ai beſoin de la mère;
J'ai beſoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'*Uſurpateur*;
Qui fixe enfin les vœux de ce Peuple infidèle;
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.

PEUPLE.

Je lis au fond des cœurs; à peine ils sont à moi:
Echauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne; il les ravit de même.
Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême,
Appui de mes projets par tes soins dirigés,
Erox, va réunir les esprits partagés;
Que l'avare en secret te vende son suffrage;
Assure au Courtisan ma faveur en partage;
Du lâche qui balance échauffe les esprits;
Promets, donne, conjure, intimide, éblouïs;
Ce fer au pied du trône en vain m'a sçu conduire;
C'est encor peu de vaincre, il faut sçavoir séduire;
Flatter l'hydre du Peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

(*Le même ;* Tragédie de *Mérope*, Act. I, Sc. 4.)



FIGURE III.

CE QUE j'ai fait, Abner, j'ai cru devoir le faire;
Je ne prends point pour juge un Peuple téméraire:
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le Ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
Par moi, Jérusalem goûte un calme profond;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,

PEUPLE. Ni l'altier Philiſtin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos Rois, déſoler ſes rivages.
Le Syrien me traite & de *Reine* & de *Sœur;*
Enfin de ma Maiſon le perfide oppreſſeur,
Qui devoit juſqu'à moi pouſſer ſa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie.

(*RACINE;* Tragédie d'*Athalie*, Act. II, Sc. 5.)



FACTION.

§. IX.

MAUX PARTICULIERS DES ÉTATS.

FACTION EN GÉNÉRAL.

LE PORTRAIT que Fléchier fait des *Factions* qui divisèrent l'Etat dans le siècle dernier, contient plusieurs de ces pensées, où l'on passe du figuré au propre, & du propre au figuré. Ces tours ont cela d'avantageux, qu'ils contribuent à peindre doublement, à graver plus profondément dans l'imagination ce qu'on rappelle à l'Auditeur, & à déguiser adroitement ce qu'il est à propos de taire ou de ne pas dire trop ouvertement. Celui de Bossuet au contraire, est clair & fortement frappé, parce qu'il vouloit en tirer une vérité importante & la mettre dans tout son jour. Les morceaux de Poésie qu'on trouve ici, donnent une idée bien juste des pensées secrètes, des projets, des artifices, des agitations tout à la fois, effets & causes de toute *Faction*.

FACTION. *FIGURE III.*

DIEU permit aux vents & à la mer de gronder & de s'émouvoir, & la tempête s'éleva ; un air empoisonné de factions & de révoltes gagna le cœur de l'Etat, & se répandit dans les parties les plus éloignées ; * les passions que nos péchés avoient allumées, rompirent les digues de la justice & de la raison ; & les plus sages mêmes, entraînés par le malheur des engagements & des conjonctures contre leur propre inclination, se trouvèrent, sans y penser, hors des bornes de leur devoir. L'inquiétude naturelle de l'esprit humain ; l'ignorance où l'on est des véritables intérêts de l'Etat ; la confiance qu'inspire la naissance, la capacité, les services, les mouvements de l'ambition, & plus encore la main du Seigneur qui s'appesantit quand il veut, & se sert pour la punition des hommes de leurs propres déréglements, furent les causes des partis formés, & de l'autorité souveraine blessée enfin en la personne du premier Ministre.

(*FLÉCHIER ; Oraison Funèbre du Chancelier le Tellier.*)



FACTION. *FIGURE II.*

UN HOMME s'eſt rencontré d'une profondeur d'eſprit incroyable ; hypocrite rafiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre & de tout cacher ; également actif & infatigable dans la paix & dans la guerre ; qui ne laiſſoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conſeil & par prévoyance ; mais au reſte ſi vigilant & ſi prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occaſions qu'elle lui a préſentées ; enfin un de ces eſprits remuants & audacieux qui ſemblent être nés pour changer le monde. Que le ſort de tels eſprits eſt haſardeux ! & qu'il en paroît dans l'hiſtoire, à qui leur audace a été funeſte ! Mais auſſi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en ſervir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les Peuples, & de prévaloir ſur les Rois. Car, comme il eut apperçu que dans ce mêlange infini de ſectes qui n'avoient plus de règles certaines, le plaiſir de dogmatiſer ſans être repris, ni contraint par aucune autorité eccléſiaſtique ni ſéculière, étoit le charme qui poſſédoit les eſprits ; il ſçut ſi bien les concilier par-là, qu'il fit un corps redoutable de cet aſſemblage monſtrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle ſuit en aveugle,

FACTION. pourvu qu'elle en entende ſeulement le nom : ceux-ci occupés du premier objet qui les avoit tranſportés, alloient toujours, ſans regarder qu'ils alloient à la ſervitude ; & leur ſubtil conducteur qui, en combattant, en dogmatiſant, en mêlant mille perſonnages divers, en faiſant le docteur & le prophéte, auſſi-bien que le ſoldat & le capitaine, vit qu'il avoit tellement enchanté le monde, qu'il étoit regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'appercevoir qu'il pouvoit encore les pouſſer plus loin. Je ne vous raconterai pas la ſuite trop fortunée de ſes entrepriſes, ni ſes fameuſes victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue tranquilité qui a étonné l'Univers. * C'étoit le conſeil de Dieu d'inſtruire les Rois à ne point quitter ſon Egliſe ; il vouloit découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'Héréſie ; combien elle eſt naturellement indocile & indépendante ; combien fatale à la Royauté & à toute autorité légitime.

(*Bossuet; Oraiſon Funèbre de la Reine d'Angleterre.*)



FACTION. FIGURE VII.

Les Chefs & les Soldats n'attendent à l'Armée
Que d'ouïr de nos faits parler la Renommée ;
Et, dès le même inſtant, de nos exploits jaloux,
Impatients, heureux, & hardis comme nous,
Vous les verrez, pouſſés d'une ardeur magnanime,
Se diſputer l'honneur d'abattre une victime ;
Et ſur huit ennemis confondant leurs efforts,
A chacun des Tyrans aſſurer mille morts.
Le Peuple fatigué d'un pouvoir tyrannique,
Eſt tout prêt de finir la misère publique :
Déja, pour l'animer, j'ai ſçu peindre à ſes yeux
Les funeſtes horreurs qui déſolent ces lieux ;
Les ſacrés Tribunaux ouverts à l'Avarice ;
Le commerce honteux qu'on fait de la Juſtice ;
Le Sénat dépeuplé des anciens Sénateurs ;
Leur puiſſance donnée à d'indignes flatteurs ;
Le crime triomphant ; l'innocence tremblante ;
Du ſang de ſes Héros Rome toujours fumante ;
Les tragiques effets du fer & du poiſon ;
La violence jointe avec la trahiſon ;
La pudeur expoſée à de coupables flammes ;
Les Veſtales en proie à des monſtres infâmes ;
Tous nos Temples détruits, déſerts ou profanés ;
Les Augures confus ; les Prêtres conſternés ;
Enfin de maux plus grands, un joug moins ſupportable,
Que ne fut de Tarquin le règne abominable.

FACTION. * Le Ciel me favoriſe, & je puis en ce jour
Servir la République en ſervant mon amour.

(*De Campistron*; Tragéd. de *Virginie*, Act. III, Sc. 5.)



Figure VII. Je ne condamne point un diſcours magnanime
Qu'un intérêt ſacré doit rendre légitime;
Mais je le blâmerois, Sunnon, ſi ma vertu
Ne vous inſpiroit pas un reſpect qui m'eſt du.
Je ne ſuis point ſurpris qu'un Miniſtre ſoupçonne
De trop d'ambition un projet qui l'étonne;
Et que, loin de vouloir ſoulager l'Univers,
Je prétende au contraire appeſantir ſes fers.
Revenez cependant d'une erreur qui m'offenſe,
Et qui peut vous ſéduire à force de prudence.
Je ſuis Chef, il eſt vrai, d'un parti dangereux;
Mais vous ne devez pas me confondre avec eux:
Souvent pour s'aſſurer de leur obéiſſance,
Il faut laiſſer régner le crime & la licence.
Le choix des Conjurés eſt un choix haſardeux
Qui ne veut pas toujours des hommes généreux:
Le projet le plus grand, l'action la plus belle,
A quelquefois beſoin d'une main criminelle;
Si vous me regardez comme un ambitieux
Que la ſoif de régner a rendu furieux,
Et qui ne veut uſer du flambeau de la guerre
Que pour ſubjuguer Rome & déſoler la terre,

Vous

Vous vous trompez, Sunnon. Confidérez l'état
Du Sénat & des Loix, du Peuple & du Soldat;
Trouvez enfin dans Rome un feul trait qui réponde
A fon titre pompeux de maîtreffe du monde.
Les Pirates divers que Pompée a défaits,
Cachoient dans leurs rochers cent fois moins de forfaits;
Mais je fuis las de voir triompher l'injuftice;
Il eft temps que mon bras s'arme pour leur fupplice;
Que j'immole à nos Loix ce Sénat orgueilleux,
* Pour rendre l'Univers & les Romains heureux:
Voilà, mon cher Sunnon, le feul but où j'afpire,
Non au funefte honneur de conquérir l'Empire;
Et, comme j'ai toujours eftimé les Gaulois,
Je mourrai, s'il le faut, pour défendre leurs droits;
Mais ne préfumez pas que de votre courage,
Dans ces murs malheureux je veuille faire ufage.
Les Conjurés & moi, quel que foit le danger,
Nous n'avons pas befoin d'un fecours étranger;
Au contraire, je veux que, fuyant de la ville,
Au camp de Mallius vous cherchiez un afyle;
Mais, avant que la nuit vous éloigne de nous,
Je vais vous expliquer ce que j'attends de vous.
Tout femble me livrer une ville alarmée;
Mais, loin de fes remparts Rome a plus d'une armée:
Que le Sénat ici tombe fous mes efforts,
Ce n'eft point accabler ce redoutable corps
Qui renaît de lui-même, & qui fe multiplie
Dans l'Univers entier comme dans l'Italie;

Que je vaincrai ſouvent ſans le rendre ſoumis,
FACTION. Et qui me cherchera toujours des ennemis.
Je veux, ſi les Deſtins me ſont peu favorables,
Trouver dans les Gaulois des amis ſecourables;
Quelque retraite enfin, dans un jour malheureux;
De vous, de vos amis, c'eſt tout ce que je veux.

(*M. De Crébillon*; Trag. de *Catilina*, Act. III, Sc. 2.)

Figure VII. * * * * Je brave un péril qui vous glace;
Le ſuccès fut toujours un enfant de l'audace;
L'homme prudent voit trop; l'illuſion le ſuit;
L'intrépide voit mieux, & le fantôme fuit;
L'inſtant le plus terrible éclaire ſon courage,
Et le plus téméraire eſt alors le plus ſage.
L'imprudence n'eſt pas dans la témérité;
Elle eſt dans un projet faux & mal concerté;
Mais, s'il eſt bien ſuivi, c'eſt un trait de prudence,
Que d'aller quelquefois juſques à l'inſolence;
Et je ſçais, pour dompter les plus impérieux,
* Qu'il faut ſouvent moins d'art que de mépris pour eux:
Adieu; dans un moment ils me verront paroître
En criminel qui vient leur annoncer un maître.

(*Le même; au même endroit*, Sc. 4.)



FACTIEUX.

C'EST un grand art dans la Peinture de faire connoître les paſſions de l'ame de celui dont on fait le tableau ; c'eſt ce qu'on appelle l'*expreſſion*, règle pittoreſque ſi recommandée & ſi bien obſervée par les grands maîtres. Dans les portraits que l'Eloquence & la Poéſie préſentent à l'eſprit ; il n'eſt pas moins important de peindre l'eſprit, le cœur, le caractère d'une perſonne, que d'en retracer les actions & la conduite ; on peut s'en convaincre en liſant les portraits ſuivants. Les perſonnages y ſont encore plus déſignés par leurs caractères ſinguliers & remarquables, que par leurs démarches hardies & artificieuſes ; le dernier qu'on y fait de Céſar, ne le montre plus grand homme, que pour faire comprendre que par cela même il étoit un *Factieux* plus dangereux.



FACTIEUX. *FIGURE XXXV.*

CET HOMME si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'Etat; * d'un caractère si haut, qu'on ne pouvoit ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi; ferme génie que nous avons vu, en ébranlant l'Univers, s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, ainsi qu'il eut le courage de le reconnoître dans le lieu le plus éminent de la chrétienté, & enfin comme peu capable de contenter ses desirs; tant il reconnut son erreur, & le vuide des grandeurs humaines! Mais, pendant qu'il vouloit acquérir ce qu'il devoit un jour mépriser, il remua tout par de secrets & puissants ressorts; & après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, & seul encore menacer le Favori victorieux de ses tristes & intrépides regards. La Religion s'intéresse dans ses infortunes; la ville Royale s'émeut, & Rome même menace.

(*BOSSUET; Oraison Funèbre du Chancelier le Tellier.*)



FACTIEUX. *FIGUR.* XXXV.

CÉSAR eſt l'homme du monde qui jamais ait mieux réuni toutes ces qualités ; ſon génie immenſe embraſſe toutes ſortes d'objets ; ſes vues ſublimes atteignent les plus élevés ; ſa pénétration découvre tous les rapports ; ſa fineſſe démêle toutes les nuances ; ſon imagination rapproche tous les moyens ; ſa prévoyance calcule toutes les reſſources ; ſon diſcernement choiſit toujours le meilleur parti ; & ſon activité exécute tout avec une célérité qui tient du prodige. Citoyen prodigue ; Cabaleur adroit ; Candidat ſouple ; Tribun factieux ; Sénateur redouté ; Conſulaire adoré ; le Soldat le plus intrépide de ſon armée ; le plus grand Capitaine du monde ; dans la ville, dans le camp, il remue tout, il anime tout ; il projete tout ; il tente tout, & exécute tout. Sa fortune, inconcevable quand on enviſage le degré où il l'a portée, & les obſtacles qu'il a vaincus, ceſſe d'étonner quand on la compare à ſon génie. On voit qu'un revers étoit preſque impoſſible avec tant de lumières, * & qu'une telle tête avoit été faite naturellement pour commander aux autres. Céſar fut l'oppreſſeur de la liberté de ſa Patrie ; il fut donc un Tyran, & le Tyran le plus odieux, puiſqu'il rendit l'uſurpation reſpectable aux hommes, en la montrant unie à la plus noble clé-

FACTIEUX. mence, & aux plus douces vertus. Céſar chériſſoit tous les Arts, & faiſoit ſes délices des Lettres; il ne dédaignoit pas de faire ſuccéder la plume de l'Ecrivain à l'épée du Conquérant, & de tracer quelqu'ouvrage aimable avec cette main terrible qui venoit de ſoumettre le monde connu. Qui, après cela, auroit pu rougir de cultiver les Arts ? Qui auroit oſé les dédaigner, quand on voyoit un Dictateur, aux pieds duquel les Rois abaiſſoient leurs diadêmes, paſſer du Sénat où il avoit réglé les deſtins de l'Univers, dans le Licée des Philoſophes, oudans l'attelier d'un Sculpteur ? En vain après ſa mort les fureurs de la diſcorde ſemblèrent conjurer contre tous les Arts; ils avoient jeté de profondes racines. On voit ſans ceſſe devant les yeux l'exemple de Cicéron qu'ils avoient fait Conſul, & celui de Céſar qui les avoit reſpectés; ils ſe ſoutinrent au milieu des orages; & le premier calme que le vainqueur procura à l'Univers, fit épanouïr ce nombre étonnant de fleurs qui rendirent l'âge d'Auguſte le rival de l'âge d'Alexandre.

(* * * *Progrès & Décadence des Arts.*)



FACTIEUX. *FIGURE XXXV.*

TANDIS QUE, ſous le joug de ſes maîtres avides,
Valois preſſoit l'Etat du fardeau des ſubſides,
On vit paroître Guiſe, & le Peuple inconſtant
Tourna bientôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant.
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon père;
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu, ſçait régner ſur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne ſçut mieux que lui le grand art de ſéduire;
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,.
* Et ne ſçut mieux cacher, ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs:
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Des peuples en public il plaignoit la misère,
Déteſtoit des impôts le fardeau rigoureux;
Le Pauvre alloit le voir, & revenoit heureux;
Il ſçavoit prévenir la timide indigence,
* Ses bienfaits dans Paris annonçoient ſa préſence;
Il ſe faiſoit aimer des Grands qu'il haïſſoit;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſoit;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus & même par ſes vices;
Connoiſſant les périls & ne redoutant rien;
Heureux Guerrier, grand Prince & mauvais Citoyen.
Quand il eut quelque temps eſſayé ſa puiſſance,
Et du Peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de ſon Roi briſer le fondement;

FACTIEUX. Il forma dans Paris cette ligue funeste
Qui bientôt de la France infecta tout le reste.

(*M. de Voltaire* ; Poëme de *la Henriade*, Ch. III.)



Figure II. César étoit au temple, & cette fière idole
* Sembloit être le Dieu qui tonne au Capitole ;
C'est-là qu'il annonçoit son superbe dessein,
D'aller joindre la Perse à l'Empire Romain.
On lui donnoit les noms de *Foudre de la Guerre*,
De *Vengeur des Romains*, de *Vainqueur de la Terre* ;
Mais, parmi tant d'éclat, son orgueuil imprudent
Vouloit un autre titre, & n'étoit pas content.
Enfin parmi ces cris & ces chants d'allégresse,
Du Peuple qui l'entoure Antoine fend la presse ;
Il entre ; ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !
Il entre, la Couronne & le Sceptre à la main ;
On se tait ; on frémit ; lui sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la Couronne ;
Et soudain devant lui se mettant à genoux :
« César, règne, dit-il, sur la Terre & sur nous ».
Des Romains à ces mots les visages pâlissent ;
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent ;
J'ai vu des Citoyens s'enfuir avec horreur ;
D'autres rougir de honte & pleurer de douleur ;
César, qui cependant lisoit sur leur visage
De l'indignation l'éclatant témoignage,

FACTIEUX.

Feignant des ſentiments long-temps étudiés,
Jete & Sceptre & Couronne, & les foule à ſes pieds.
Alors tout ſe croit libre; alors tout eſt en proie
Au fol enivrement d'une indiſcrète joie.
Antoine eſt alarmé; Céſar feint & rougit;
Plus il cèle ſon trouble, & plus on l'applaudit;
La modération ſert de voile à ſon crime;
Il affecte à regret un refus magnanime;
Mais, malgré ſes efforts, il frémiſſoit tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas;
Enfin, ne pouvant plus retenir ſa colère,
Il ſort du Capitole avec un front ſévère;
Il veut que dans une heure on s'aſſemble au Sénat......

(*M. DE VOLTAIRE*; Tragédie de *Céſar*, Act. II, Sc. 4.)

FIGURE II.

VENEZ, noble Piſon, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius,
Vous tous, braves Guerriers, de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des Humains redoutable aſſemblage;
Venez, vainqueurs des Rois, vengeurs des Citoyens,
Vous tous, mes vrais amis, mes égaux, mes ſoutiens.
Encor quelques moments, un Dieu qui vous ſeconde
Va mettre entre vos mains la maîtreſſe du monde.
De trente Nations malheureux Conquérants,
* La peine étoit pour vous, le fruit pour vos Tyrans;
Vos mains n'ont ſubjugué Tigrane & Mithridate,
Votre ſang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,

FACTIEUX.

Que pour enorgueillir d'indignes Sénateurs,
De leurs propres appuis lâches perſécuteurs,
Grands par vos travaux ſeuls, & qui, pour récompenſe,
Vous permettoient de loin d'adorer leur puiſſance.
Le jour de la vengeance eſt arrivé pour vous;
Je ne propoſe point à votre fier courroux
Des travaux ſans péril, & des meurtres ſans gloire;
Vous pouriez dédaigner une telle victoire;
A vos cœurs généreux je promets des combats.
Que tous vos ennemis ſoient livrés au trépas;
Entrez dans leurs Palais; frappez; mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de ſe défendre;
Mais ſur-tout qu'un concert unanime & parfait,
De nos vaſtes deſſeins aſſure en tout l'effet;
A l'heure où je vous parle on doit ſaiſir Préneſte;
Des Soldats de Sylla le redoutable reſte,
Par des chemins divers & des ſentiers obſcurs,
Du fond de la Toſcane avancent vers ces murs;
Ils arrivent; je ſors, & je marche à leur tête;
Au-dehors, au-dedans, Rome eſt votre conquête.

(*M. DE VOLTAIRE*; Trag. de *Rome ſauvée*, Act. II, Sc. 6.)

FACTIONS CAUSÉES PAR L'HÉRÉSIE FANATISME.

ou

PAR LE FANATISME.

TOUTES les peintures ſuivantes ſont grandes, fières & de bonne touche. Il n'eſt pas ſurprenant que la première porte ces caractères, étant du célèbre Boſſuet : celle qui la ſuit peut ſe ſoutenir à côté de la précédente, quoiqu'elle ſoit d'un Auteur vivant ; elle eſt ornée d'une très-heureuſe application de l'Ecriture-Sainte, & dont la Paraphraſe eſt très-bien conduite. Ce n'eſt ni la vivacité des figures ni la diverſité des tours qui font une belle image ; c'eſt la vivacité & la vérité des penſées. Combien doit-on donc eſtimer les deux morceaux de Maboul, ſi vifs, ſi nobles & ſi naïfs ? Celui de M. de Voltaire, quoiqu'abrégé, vaut bien au-moins celui de M. de la Motte.



FANATISME. *FIGURE II.*

Les Décrets des Conciles, la Doctrine des Pères, & leur sainte unanimité, l'ancienne Tradition du saint Siège & de l'Eglise Catholique, n'ont plus été comme autrefois des Loix sacrées & inviolables ; chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa Croyance ; & encore qu'il semble que les Novateurs aient voulu retenir les esprits, en les renfermant dans les limites de l'Ecriture-Sainte ; comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendroit l'interprète, & croiroit que le Saint-Esprit lui en dicte l'application ; il n'y a point de Particulier qui ne se voie autorisé par cette Doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeller *Dieu* tout ce qu'il pense. Dès-lors on a bien prévu que la licence n'ayant plus de frein, les Sectes se multiplieroient jusqu'à l'infini ; que l'opiniâtreté seroit invincible ; & que, tandis que les uns ne cesseroient de disputer, ou donneroient leurs rêveries pour inspiration, les autres, * fatigués de tant de folles visions, & ne pouvant plus reconnoître la majesté de la Religion déchirée par tant de Sectes, iroient enfin chercher un repos funeste & une entière indépendance, dans l'indifférence des Religions ou dans l'Athéisme.

(*BOSSUET; Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre.*)

FANATISME. *FIGURE XXVIII.*

De même qu'une eau débordée ne fait pas par-tout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas par-tout les mêmes penchants & les mêmes ouvertures ; ainsi, quoique cet esprit d'indocilité & d'indépendance soit également répandu dans toutes les Hérésies de ces derniers siècles ; il n'a pas produit universellement les mêmes effets ; il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des Particuliers & des Nations, ou enfin la Puissance divine qui donne quand il lui plaît des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportés, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, & si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les Rois en ont souffert; mais aussi les Rois en ont été cause ; ils ont trop fait sentir aux Peuples que l'ancienne Religion pouvoit se changer ; les Sujets ont cessé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vu céder aux passions & aux intérêts de leurs Princes ; * ces terres, trop remuées & devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, & n'ont fait voir que d'effroyables précipices ; j'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires & extravagantes qu'on voyoit paroître tous les jours.

(*Le même* ; *au même endroit.*)



FANATISME. FIGURE XIV.

TEL EST en effet,......... tel fut toujours le caractère de toutes les Héréfies; le Difciple bien-aimé dans fon *Apocalypfe* nous en a tracé un portrait allégorique que l'expérience de tous les fiècles, & fur-tout du feizième, a bien prouvé n'être que trop fidèle. Dans les commencements, tout eft myftérieux dans fon langage, ainfi qu'en fes démarches : *In fronte myfterium*; fi myftérieux, qu'à peine peut-on démêler l'erreur de la vérité qu'elle combat. Elle affecte un air d'auftérité propre à féduire les fimples; elle n'a que le mot de *Réforme* à la bouche ; fi les Docteurs éclairés viennent à découvrir le faux de fa Doctrine, elle trouve auffi-tôt des bouches toutes prêtes à cacher fes blafphêmes, à les envelopper fous des termes pompeux & magnifiques : *Datum eft ei os loquens magna & blafphemias.* Viennent à fon fecours toutes fortes de preftiges. Hélas ! elle féduit prefque tous les habitants de la terre : *Seduxit habitantes in terra* : par mille efpèces de fignes miraculeux par lefquels le Dieu terrible lui permet quelquefois de contrefaire les œuvres de fa toute-puiffance : *Propter figna quæ data funt ei facere.* C'eft ainfi que, dès le règne de François I, le Calvinifme avoit commencé d'abord à fe gliffer, & s'étoit accrédité peu à peu dans la France. Cependant

FANATISME.

l'erreur, tant qu'elle eſt encore foible, ne parle que de docilité & de patience. Attendez qu'elle ſe ſoit agrandie, (la France l'éprouva ſous les règnes ſuivants) alors elle élève le mur de la diviſion; ce fantôme prétendu devient un monſtre énorme qui fait trembler toutes les Puiſſances: *Babylon magna.* Après avoir renverſé les Autels, elle porte la main ſur le trône même: *Habet regnum ſuper Reges terræ*; elle prend le glaive; elle fait des Martyrs: *Ebria de ſanguine Martyrum Chriſti.* Quiconque oſe la contredire eſt menacé ou d'exil, ou de mort: *In captivitatem vadet, aut gladio occidetur.* C'étoit à ce comble...... que les maux de la France étoient enfin venus; long-temps auparavant on en étoit averti: mais, quand il s'agit de la Religion, les Peuples s'obſtinent toujours à ne vouloir connoître le danger que quand il eſt devenu preſque irrémédiable. En vain donc l'Egliſe alarmée avoit tâché d'étouffer l'Héréſie dans ſes commencements; ce monſtre, qui ne s'étoit d'abord maintenu que par ſon obſcurité même, étoit devenu ſi redoutable, qu'il crut pouvoir braver les Edits & les armes de nos Princes. En vain Charles IX & Henri III lui portèrent ſucceſſivement mille coups mortels; il ſembloit reprendre de nouvelles forces par ſes défaites, & ſe faiſoit plus que ja-

FANATISME.

mais admirer & ſuivre preſque de toute la terre : *Admirata eſt univerſa terra poſt Beſtiam.* Les Princes & le Peuple s'empreſſoient à l'envi de s'enivrer du vin de proſtitution, qu'il tenoit à la main : *Reges terræ inebriati ſunt vino proſtitutionis ejus.* Ajoutez à ces malheurs de Religion les troubles de l'Etat qui en ſont ordinairement inſéparables ; ceux-mêmes qui étoient demeurés fidèles à la Foi, ſembloient n'avoir entrepris de la conſerver qu'en anéantiſſant la Monarchie. Même fureur animoit l'un & l'autre Parti ; &, comme s'il n'eût point ſuffi de la main des François pour ravager la France, c'étoit des deux côtés à qui ſe hâteroit le plus de la livrer en proie aux étrangers. Mon Dieu, nous adorons votre main vengereſſe qui ſe ſervoit des fureurs d'un Parti pour punir les crimes de l'autre ; & nous ne nous rappellons aujourd'hui le ſouvenir des fléaux dont vous frappâtes notre Patrie, que pour remercier votre miſéricorde qui nous en délivra. Nos malheurs avoient donc enchéri en quelque ſorte ſur ceux que l'illuſtre Machabée déploroit en termes ſi tendres. D'une part on voyoit les ennemis de l'Etat maîtres, non plus ſeulement de nos frontières, mais du centre même de cet Empire ; d'autre part les François ſembloient acharnés les uns contre

contre les autres avec plus de fureur que les ennemis mêmes ; chaque particulier s'érigeoit en Docteur ; presque chaque Seigneur s'érigeoit en Tyran ; & parmi tant de voix qui vouloient commander, la moins écoutée étoit celle du Prince ; l'Autorité royale n'étoit plus qu'un fantôme, que chacun cependant avoit soin de faire marcher devant soi, pour séduire les simples ; & qu'on n'affectoit de paroître respecter, que pour l'anéantir plus sûrement. Dans cette effroyable anarchie, que de crimes ! que de meurtres ! Déplorerai-je les Ministres du Seigneur égorgés sur les débris des Temples réduits en poudre ? Hélas ! l'onction sainte de nos Monarques mêmes ne put les garantir de l'aveugle fureur des révoltés ; la terre même, selon la belle expression de l'Ecriture, parut s'émouvoir alors sur la désolation de ses habitants : *Commota est terra super habitantes* ; * & la France, ainsi qu'autrefois la maison de Jacob, ne parut plus qu'un affreux tombeau, séjour de larmes & de confusion : *Et universa domus Jacob induit confusionem.*

(*M. l'Abbé* CLÉMENT ; Sermon sur *la Dédicace de l'Eglise de Notre-Dame des Victoires.*)



FANATISME. *FIGURE XIV.*

L'HÉRÉSIE, vous le ſçavez, commença il y a plus d'un ſiècle à ſe répandre dans ce Royaume; obſcure & foible dans ſon origine, elle marche d'abord à petit bruit; maſquée ſous l'apparence de réforme, humble, modeſte, elle s'inſinue inſenſiblement dans les cœurs; charmant les eſprits inquiets par la nouveauté de ſes dogmes; trompant les foibles par le faux éclat de ſes raiſons; flattant le chagrin des mécontents; applaudiſſant aux deſſeins des ambitieux, elle groſſit chaque jour le nombre de ſes partiſans; &, devenue enfin plus hardie par ſes premiers progrès, elle fait ſuccéder la force à l'artifice, & ſe déclare publiquement l'ennemie de la Religion & de l'Etat. Foudroyée par les anathêmes d'un Concile, proſcrite par les édits de nos Rois, vaincue dans les batailles de Jarnac & de Moncontour, elle renaît de ſa défaite toujours plus forte; &, ſemblable à cette Hydre fabuleuſe qui reprenoit autant de têtes qu'on lui en abattoit, elle trouve de nouveaux défenſeurs à meſure qu'on lui en ôte. Vous décrirai-je ici toutes ſes fureurs? Vous la ferai-je voir armant la France contre la France; arracher les brebis à leurs Paſteurs, les ſujets à leur Prince, les enfants à leur Père? Vous ferai-je voir par ſes violences les Autels profanés, les Temples abattus,

les Cloîtres violés, les Loix ſans vigueur, les liens de la Société civile rompus, * le frère trempant les mains dans le ſang de ſon frère, d'autant plus animé à ce barbare & cruel emploi, qu'il s'en fait un point de Religion, & qu'il croit par-là rendre ſervice à Dieu ? FANATISME.

(*MABOUL; Oraiſon Funèbre du Chancelier le Tellier.*)



TEL EST le caractère des Hérétiques; injuſtes poſſeſſeurs de l'Ecriture-Sainte, ils s'en rendent eux-mêmes les arbitres & les interprétes; ils oſent d'une main hardie rompre les ſceaux de ce livre fermé, que l'Agneau ſeul peut nous ouvrir; &, comme s'il en avoit trop coûté à leur orgueuil d'aſſujétir leur raiſon à la parole de Dieu, ils veulent l'en dédommager en aſſujétiſſant à leur tour la parole de Dieu à leur raiſon; ils la liſent, non pour en découvrir le vrai ſens, mais pour la détourner dans le leur; non pour diſſiper leurs erreurs par ſa vérité, mais pour corrompre ſa vérité par leurs erreurs; &, par un juſte châtiment de leur téméraire préſomption, * ils trouvent une nouvelle ſource d'aveuglement dans la ſource même des lumières. *FIGURE XV.*

(*Le même; Oraiſon Funèbre de la Palatine de Bavière.*)



FANATISME. *FIGURE XVI.*

JAMAIS temps ne fut plus fatal au monde Chrétien que le dernier ſiècle ; & le Royaume de Jéſus-Chriſt ne fut jamais plus diviſé. Vous le ſçavez,...... & vous en gémiſſez encore aujourd'hui. Il s'éleva des eſprits vains & factieux qui, ſemant de nouvelles erreurs & renouvellant les anciennes ; voulant détruire l'Egliſe ſous prétexte de la réformer ; ſe diviſant dans leurs opinions, & ſe réuniſſant dans leurs intérêts ; rompant tous les liens de la charité, & ſecouant le joug de l'obéiſſance, firent voir de quoi les hommes ſont capables quand Dieu les frappe d'aveuglement, & quand ils joignent la malice à l'erreur, & la rebellion à l'apoſtaſie. La tradition de l'Egliſe, la ſainteté des Sacrements, l'autorité des ſouverains Pontifes, furent les ſujets de leur diviſion. Il n'y eut point de vérité ſi ſainte qui ne fût attaquée par quelque Secte ; point de Secte ſi impie qui ne trouvât des Sectateurs ; les Royaumes entiers furent entraînés ; les ténèbres ſe répandirent preſque par-tout en peu de temps, * & l'expérience ne fit que trop voir combien il eſt facile de corrompre dans l'eſprit, ceux qui ſont déja corrompus dans le cœur, & de faire paſſer de la dépravation des mœurs à celle de la Croyance & de la Doctrine. Vous l'avez dit, Seigneur, & vos paro-

les ſont infaillibles, que votre Egliſe eſt établie ſur des fondements inébranlables, & que *les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle.*

FANATISME.

(*FLÉCHIER* ; Panégyrique *de S. Ignace de Loyola.*)

LES TROUBLES de l'Egliſe ne ſont jamais loin de ceux de l'Etat; on ne reſpecte guère le joug des Puiſſances, quand on eſt parvenu à ſecouer le joug de la Foi ; & l'Héréſie a beau ſe laver de cet opprobre, elle a par-tout allumé le feu de la ſédition ; elle eſt née dans la révolte ; * en ébranlant les fondements de la Foi, elle a ébranlé les trônes & les Empires ; & par-tout, en formant des ſectateurs, elle a formé des rebelles : elle a beau dire que les perſécutions des Princes lui mirent en main les armes d'une juſte défenſe ; l'Egliſe n'oppoſa jamais aux perſécutions que la patience & la fermeté ; ſa Foi fut le ſeul glaive avec lequel elle vainquit les Tyrans ; ce ne fut pas en répandant le ſang de ſes ennemis qu'elle multiplia ſes diſciples ; le ſang de ſes Martyrs tout ſeul fut la ſemence de ſes Fidèles ; ſes premiers Docteurs ne furent pas envoyés dans l'Univers comme des lions pour porter par-tout le meurtre & le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes

FIGURE XXV.

FANATISME. égorgés ; ils prouvèrent, non en combattant, mais en mourant pour la Foi, la vérité de leur miſſion ; on devoit les traîner devant les Rois pour y être jugés comme des criminels, & non pour y paroître les armes à la main, & les forcer de leur être favorables ; ils reſpectoient le ſceptre dans des mains même profanes & idolâtres ; & ils auroient cru déshonorer & détruire l'œuvre de Dieu, en recourant, pour l'établir, à des reſſources humaines.

(*MASSILLON* ; Sermon *ſur le reſpect que les Grands doivent à la Religion.*)



FIGURE III. J'AI VU naître autrefois le Calviniſme en France,
Foible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance;
Je l'ai vu, ſans ſupport, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs.
Enfin mes yeux ont vu du ſein de la pouſſière
Ce fantôme effrayant lever ſa tête altière;
* Se placer ſur le trône; inſulter aux Mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverſer nos autels.

(*M. DE VOLTAIRE ;* Poëme de *la Henriade*, Ch. I,)



FANATISME. FIGURE XVIII.

QUE VOIS-JE! Quel monſtre farouche,
Les cheveux d'horreur hériſſés,
L'œuil en feu, l'écume à la bouche,
Fixe vos regards empreſſés?
Vous l'écoutez; &, dans ſa rage,
Il exige un ſanglant hommage
Pour le Dieu qu'il croit l'agiter.
Eſt-ce l'ordre du Dieu ſuprême?
Non, l'idée en eſt un blaſphême;
Quel crime de l'exécuter!



* Ici par des mères mourantes,
En vain vous êtes implorés;
A leurs yeux, de vos mains ſanglantes
Leurs enfants meurent déchirés.
Dans les bras d'un fils qu'il embraſſe,
Ce vieillard fuyoit ſa diſgrace;
Un ſeul coup les perce à la fois!
Là, dans les débris & la flamme,
Les frères, l'époux & la femme
Brûlent écraſés ſous leurs toits.



Ah! du-moins, troupe impitoyable,
Que le Temple ſoit reſpecté;
C'eſt la demeure redoutable
D'un Dieu déja trop irrité;

FANATISME.

Mais Ciel ! à vous-mêmes contraires,
Vous oſez troubler des myſtères
Que l'on y célèbre pour vous ;
J'y vois le Miniſtre fidèle,
Plein du Dieu que ſon ſein recèle,
Tranquile, s'offrir à vos coups.



Je le vois ſous le glaive impie,
Se courber, Martyr glorieux ;
Mais c'eſt peu que ſa mort expie
Sa Foi ſacrilège à vos yeux ;
Sans le ſpectacle déteſtable
D'une douleur vive & durable,
Votre rage ne s'éteint pas ;
Vous cherchez, affamés de crimes,
L'art de fixer pour vos victimes,
Le moment affreux du trépas.



Ceſſez ; ſous ſes traits véritables
Honorez la Divinité ;
Laiſſez conſacrer dans les fables
La fureur & la cruauté ;
De votre parricide audace
Eſpérez encore la grace ;

FANATISME.

Le remords peut tout effacer ;
* Louis, armé malgré lui-même,
Pleure en secret un sang qu'il aime,
Et qu'il est contraint de verser.

(*Houdard de la Motte* ; Ode intitulée *Les Fanatiques.*)



Figure XVIII.

Conduite par l'Hypocrisie,
Féconde fille des Enfers,
La fière & subtile Hérésie,
Sous les fleurs nous cachoit ses fers ;
Par elle la Licence énorme,
Du nom fastueux de *Réforme*,
Honore la sédition ;
* Et compte que sa main rebelle
Va sapper la base éternelle
De l'inébranlable Sion.



Déja s'étendoit sa victoire ;
Que de cœurs percés de ses traits !
Grand Dieu ! moins jaloux de ta gloire,
Tu semblois souffrir ses progrès.
Des nouveautés ami fantasque,
Le Peuple abusé par le masque,

FANATISME.

Sert l'héréſiarque fureur ;
Déja ſon zèle fanatique,
Force la crainte politique
A compoſer avec l'erreur.

(*Le même ;* Ode intitulée *le Zèle de la Religion.*)



FIGURE I.

DANS l'ombre de la nuit ſous une voûte obſcure,
Le Silence a conduit leur aſſemblée impure,
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dreſſé ſur un tombeau;
C'eſt-là que des deux Rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages;
Leurs ſacrilèges mains ont mêlé, ſur l'Autel,
A des noms infernaux le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances ſont rangées;
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées:
Appareil menaçant de leur myſtère affreux.
Le Prêtre de ce Temple eſt un de ces Hébreux
Qui, proſcrit ſur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès long-temps toutes les Nations:
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce ſacrifice impie;

FANATISME.

Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc;
Avec plus de terreur & plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image,
Et pensent que la Mort, fidèle à leur courroux,
Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreu joint cependant la prière au blasphême;
Il invoque l'abyme & les Cieux & Dieu même;
Tous ces impurs esprits qui troublent l'Univers,
Et le feu de la foudre, & celui des Enfers.
Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel,
Le simulacre affreux du Prêtre Samuël.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophètes menteurs tonnoit la bouche impie;
Où tel, chez les Romains, l'inflexible Atéyus,
Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus.
Aux magiques accents que sa bouche prononce,
Les Seize osent du Ciel attendre la réponse;
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer;
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer;
Il interrompt pour eux les loix de la Nature;
De ces antres muets sort un triste murmure;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit;
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparoît à leurs yeux sur un char de victoire;

FANATISME.

Des lauriers couronnoient ſon front noble & ſerein ,
Et le ſceptre des Rois éclatoit dans ſa main ;
* L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre ;
L'autel couvert de feux tombe, & fuit ſous la terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur ,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

(*M.* DE *VOLTAIRE* ; Poëme de *la Henriade*, Ch. V.)



Persécutions.

Persécutions.

Une chose souvent répétée, connue de tout le monde, dont tout le monde a une haute idée, qu'il croit encore au-dessus de la réalité; une telle chose ne peut être proposée d'une manière ordinaire. Pour ne pas échouer, on a besoin non-seulement de tours neufs, de figures hardies, de pensées vives & d'expressions énergiques; mais encore d'une espèce d'exagération qui consiste, ou dans les paroles, ou dans les faits, ou dans la manière de les présenter. Gaspard Terrasson & Molinier ayant à parler des persécutions faites aux premiers Chrétiens, dont tout le monde est instruit, & dont tout le monde a une grande idée, ont trouvé le secret de rendre leurs portraits intéressants par cette espèce d'hyperboles. Gaspard Terrasson dit que *les cachots étoient le séjour ordinaire des Chrétiens*; que *tous les éléments étoient employés à les tourmenter*; que *l'on exerçoit sur*

Persécutions.

leurs corps des tourments qu'on n'eût jamais connus, si les Chrétiens n'eussent jamais existé; tout cela est vrai ; mais on voit que ces expressions ont un air d'exagération, ou plutôt de hardiesse qui étonne, & qui, jointe à la vivacité d'une apostrophe grande & magnifique, fait écouter comme quelque chose de nouveau ce qu'on a déja entendu plusieurs fois. L'apostrophe que Molinier fait aux Empereurs produit à l'esprit la même surprise, par la manière vive & serrée de raconter les faits. Dans le second portrait de Molinier, l'hyperbole consiste encore dans les faits. Il n'est pas vrai que chaque Père païen ait dénoncé sa Fille chrétienne; que chaque Epouse ait livré son Epoux aux Bourreaux ; que chaque Frère ait fait mourir sa Sœur ; que chaque Ami ait trahi son Ami ; mais, comme il est vrai que chacune de ces choses est arrivée, l'Orateur les donne en général comme des faits ordinaires & journaliers ; ce qui, sans nuire à la vérité, produit un plus grand effet ; sur-

tout l'expofition étant accompagnée des traits les plus hardis, comme celui-ci : *Non, elle ne fera pas détruite, &c.* PERSÉCUTIONS.



ASSEMBLEZ-VOUS ici, Peuples d'adorateurs de la Croix; vous tous qui, fous la Loi & fous la Grace, avez préféré à tous les tréfors les opprobres de Jéfus-Chrift; rendez-nous témoignage de la vérité que j'annonce. On vous a vu paffer par les plus rudes épreuves; votre vie étoit une mort continuelle; elle s'eft écoulée dans les amertumes, dans la pauvreté & dans les douleurs; vous étiez un objet de rifée & de mépris. On vous traitoit comme les derniers des hommes, vous dont le monde n'étoit pas digne; les antres ou les cachots étoient votre féjour le plus ordinaire; vous ne paroiffiez en public que pour être en butte à la contradiction; on vous conduifoit de tribunal en tribunal; on vous traînoit fur les échafauds; * tous les éléments étoient employés à vous tourmenter; toutes les loix de l'humanité étoient oubliées, dès qu'il s'agiffoit de vous faire fouffrir; & l'on exerçoit fur vos corps des tourments qu'on n'eût jamais connus, fi vous n'euffiez jamais exifté. FIGURE X.

(*G.* TERRASSON ; Sermon *fur les Afflictions.*)

❧

Persécutions. *Figure X.*

Vous avez, ô Césars, assemblé des conseils; vous avez donné des édits; vous avez tiré l'épée; vous avez dépouillé; vous avez proscrit; vous avez banni; vous avez enfermé dans les prisons; vous avez eu recours aux artifices les plus séduisants; vous avez employé les supplices les plus effrayants; vous avez multiplié les morts; vous avez renouvellé les persécutions; vous avez remué toute la nature contre Jésus-Christ qui vouloit établir son règne; & tout cela a été inutile; vous avez donné toute la force de Rome à la Bête, (l'Idolâtrie); & la Bête a été vaincue avec Rome; vous avez donné toute votre puissance au Démon pour lui conserver son empire; & le Démon soutenu de toutes vos armes, a été chassé dehors; & Jésus-Christ a triomphé, & Jésus-Christ règne, & Jésus-Christ gouverne, & Jésus-Christ donne maintenant des loix à toute la terre, & vous vous y êtes enfin rangés vous-mêmes. * O Césars! où étoit donc cette force qui a rompu tant d'efforts; qui a surmonté tant de résistances; qui a dompté jusqu'aux Empereurs mêmes, & enfin détruit l'Empire persécuteur? Elle étoit dans la prédication de la Croix: *Prædicamus Christum crucifixum, Dei virtutem.*

(*Molinier*: Panégyrique *de la Croix.*)

La

PERSÉCUTIONS. *FIGURE XVIII.*

La Religion Chrétienne commence à faire du bruit, & tout frémit autour d'elle d'une même colère; chacun court aux armes: le Philosophe prend la plume; le Prince tire l'épée; le Sénat donne des arrêts; l'Orateur déploie toute son éloquence contre cette nouveauté qui s'introduit; le Prêtre va de tous côtés, semant la haine & l'alarme; le Juif qui survient, allume le feu de toutes parts; la populace s'émeut, entre en fureur; le sexe le plus humain, oubliant sa douceur naturelle, ne sçait plus comment exprimer sa rage. Tout s'excite à la vengeance des Dieux; & cette vengeance c'est le meurtre & le carnage; c'est les morts les plus affreuses, après les supplices les plus cruels. On se fait une gloire d'obéir à cette haine furieuse qu'on a conçue pour cette espèce de gens qu'on méprise, & que peut-être on craint; on se fait une Religion de détruire le Christianisme, & le nom de *Chrétien* devient un crime. Chose nouvelle sur la terre! inouïe fureur! l'ami trahit son ami; l'homme passionné immole l'objet de son amour; la nature elle-même se tait; que dis-je? le sang s'arme contre le sang, & en ceci se vérifie l'Evangile; le frère a horreur du frère; la sœur maudit sa sœur; la femme livre son mari; le mari traîne sa femme devant les Juges; la mère sacrifie

PERSÉCUTIONS.

ſon fils unique ; le père conduit ſa plus chère fille au ſupplice, & ſe refuſe à peine à lui-même d'en être le bourreau. * Enfin il n'y a qu'un cri dans toute la terre, & il ſemble n'y avoir plus qu'un même intérêt pour tous les hommes ; la mort des Chrétiens & la deſtruction du Chriſtianiſme. * Non, non, elle ne ſera pas détruite cette prétendue Impiété ; celui qui dans le Ciel tient cette Religion dans ſa main forte, ne craint pas qu'aucune Puiſſance la lui arrache, qu'aucune force la lui raviſſe. Vains efforts qui ne font qu'exciter la riſée du Seigneur qui habite ces lieux hauts ! Vains complots qu'un ſouffle de ſa bouche détruira ! Que l'Enfer donne ſa force à la terre, & que la terre ſeconde l'Enfer ! Puiſſance de l'Abyme, réunis-toi à l'Empire, & prête-lui tes profondes machinations ! Empire, ramaſſe toutes tes forces avec celles de l'Enfer contre cette foible Secte ! & ce ſera ta honte, & ce ſera le triomphe de cette Religion qui a le Ciel pour elle ! *Congregamini & vincimini ; conſortamini & vincimini ; accingite & vincimini ; quia nobiſcum Deus.*

(*Le même* ; Sermon *ſur la Vérité de la Religion Chrétienne.*)



RÉVOLUTIONS.

Révolutions.

Les Révolutions ſont plus l'objet de l'Hiſtorien que de l'Orateur & du Poëte ; on en trouve néanmoins des images dans ces derniers. Les plus belles & les plus ſublimes que j'aie trouvées ſont celles de Molinier qui ſeroit un des plus parfaits modèles s'il étoit par-tout égal ; mais on peut dire que dans ſes beaux endroits perſonne ne le ſurpaſſe. Pour la hardieſſe des expreſſions, la vivacité de l'imagination, la diverſité des figures & la chaleur du diſcours, il égale Boſſuet ; il eſt Poëte, Hiſtorien, ſans ceſſer d'être Orateur ; on en voit la preuve convaincante dans les exemples ſuivants dont le ſujet eſt la conduite de Dieu par rapport aux Juifs & par rapport à la Religion en général. Dans le premier portrait, ſous la figure d'une apoſtrophe grande & magnifique, il trouve le ſecret de peindre l'inſpiration des Prophètes, les *Révolutions*

RÉVOLUTIONS.

de plufieurs Empires, & de remettre fous les yeux prefque toutes les cataftrophes de l'Univers, & cela dans l'efpace d'une page & demie. Auffi voit-on qu'il écrit avec une telle impétuofité, que fa plume peut à peine fuffire à fon efprit, & que quelquefois fes paroles ne font qu'une ébauche de fa penfée: il ne lie point les faits; il paffe fans avertir d'un événement à l'autre; il néglige ces nœuds qui paroiffent fi néceffaires à l'économie; je n'en dis pas affez; il les omet volontairement, & il doit les omettre. C'eft un torrent que rien n'arrête, & qui franchit toutes les bornes; il obferve à peu près la même conduite dans le portrait fuivant qui regarde les Juifs en particulier; il fait une narration vive & précife, qui n'eft interrompue que par des traits plus précis & plus vifs encore; il s'interdit toute réflexion lente, toute tranfition peinée; la vivacité de l'image n'auroit pu qu'en fouffrir. C'eft cette précifion & cette liberté affranchie de toute fervitude grammaticale qui contribue

à rendre un trait merveilleux; un mot de trop, une pensée surabondante, le refroidit & le dégrade.

RÉVOLUTIONS.

FIGURE X.

PEUPLES, qui avez affligé le Peuple de Dieu, vous avez été affligés vous-mêmes, comme ses Prophètes le lui avoient promis ! Perpétuels ennemis du Peuple de Dieu, Moab, Ammon, Samarie, Idumée, les Prophètes ont vu votre orgueuil humilié, votre férocité domptée ! Damas ! ils ont vu ta ruine ; Tyr ! ils t'ont vu disparoître & comme t'abîmer dans la mer dont tu étois la maîtresse ; Egypte ! avec ta gloire, avec tes richesses, ils t'ont vu passer sous une domination étrangère ; Babylone ! ils t'ont vu tomber, & d'une chûte qui a effrayé la terre ; ils ont vu le détail de tes maux, les circonstances uniques de ta prise ; ils ont nommé les Peuples vengeurs des autres Peuples, & Ministres contre toi de la Justice divine. * Marteau, qui as brisé toute la terre ! ils t'ont vu brisé toi-même. Funeste tyran ! précurseur de l'Ante-Christ, implacable ennemi de Juda & de sa Religion, Antiochus ! ils ont vu tes fureurs, le temps qui t'étoit donné contre le sanctuaire ; & au bout de ce temps ta mort déplo-

Révolutions.

rable. Nabuchodonofor, défigné par tous tes caractères ! tu as été montré de loin aux peuples & aux Rois, comme la verge deftinée à les punir; mais la punition fans exemple de ton orgueuil infenfé, eft attachée dans ces divins oracles à celle de ta gloire. Cyrus ! heureux Cyrus ! reftaurateur du Temple de Dieu, & fingulier bienfaiteur de fon Peuple, tu as été appellé pour cette œuvre; tu as été nommé de ton nom par Ifaïe, deux cents ans avant ta venue. Affyriens, Perfes & Médes, Grecs, Romains, grands Empires ! vous avez paffé devant les yeux de Daniel; il vous a vu tomber les uns fur les autres, le dernier domptant & engloutiffant tout. Après cela devoit paroître l'Empire du Chrift, & il a paru. Ton aveuglement, ô Ifraël ! ton incrédulité, ton ingratitude, tes infidélités, tes malheurs; tout cela a été prédit en termes bien exprès. Et quand nous voyons tout cela accompli, que pouvons-nous dire, finon que les Prophéties font fidèles & véritables ? Et quand nous voyons le Juif fi obftiné à rejeter celui que nous allons voir fi clairement prédit, que pouvons-nous penfer, finon que cette obftination d'Ifraël, marquée en caractères fi forts dans fes Prophètes, eft elle-même une preuve de la vérité des Prophéties ? Leur tranfport chez les Nations,

avec la cauſe & la durée de leur captivité ; le temps, avec mille circonſtances de ce bienheureux retour ; tout cela long-temps auparavant leur a été tourné ou en menaces ou en promeſſes par la bouche de ſes Prophètes. L'état de ce Peuple, depuis la Captivité juſqu'au jour de ce béni Meſſie, lui eſt tracé dans un même Prophète, comme ſur une toile ; une grande Prophétie étoit connue de tous ; c'eſt que Juda ſubſiſteroit en corps de Nation, juſqu'au jour où toute autorité ſur lui-même lui ſeroit ôtée, & qu'alors viendroit celui que Dieu devoit envoyer.

RÉVOLUTIONS.

(*MOLINIER* ; autre Sermon *ſur la Vérité de la Religion Chrétienne.*)

❦

FIGURE II.

UN PEUPLE choiſi dès les temps anciens entre tous les enfants d'Adam, ſéparé avec ſoin des autres Peuples ; un ſeul Peuple de Dieu, *ſa Sanctification*, *ſa Puiſſance*, *ſon Héritage*, *ſon Iſraël*, qui ſeul dans toute la terre connoiſſoit & ſervoit le Seigneur ; ſe conſervoit pur de la Religion des Idoles ; faiſant ſa gloire de la ſienne, y ayant attaché ſon bonheur ; ce Peuple (& tous les Prophètes l'avoient auſſi prédit) ce Peuple eſt tout d'un

RÉVOLUTIONS.

coup rejeté & chaſſé ſans retour de la terre de ſes pères ; * ſon Temple, le ſeul lieu où il pouvoit offrir des victimes, eſt renverſé, ſans qu'il y demeure pierre ſur pierre ; ſes Prêtres ſont maſſacrés ou menés en captivité ; un triſte reſte de ce Peuple infini en nombre eſt diſperſé dans les Nations, ſans autorité ſur lui-même, ſans Princes, ſans Chef, n'ayant plus de forme de Peuple ; ſans Autel, ſans Sacrifices, ſans Fêtes, ayant perdu la forme de ſa Religion, haïe dans toute la terre des Nations au milieu deſquelles il habite, & les haïſſant de ſon côté d'une haine encore plus forte ; maltraité & mépriſé des Peuples par-tout, & ſe vengeant par-tout de leur mépris & de leurs mauvais traitements par mille malédictions ſecrètes, par un mépris réciproque, mais qu'il eſt obligé de renfermer dans ſon cœur ; attendant toujours ſa délivrance ; & ne voyant rien venir qui ſeulement la lui annonce ; au milieu de ces maux, qui durent depuis dix-ſept cents ans, conſervant ſa Religion qui eſt l'adoration du vrai Dieu, avec une conſtance & une fidélité qui étonne, mais qui ſignifie quelque choſe d'heureux pour ce Peuple, de la part de celui qui tout à la fois eſt le Dieu de ce Peuple & ne l'eſt pas ; voilà l'état préſent des Juifs ; c'eſt ſur cet état des Juifs qui dure depuis tant

de ſiècles, & qui a commencé peu d'années après leur crime ſur la perſonne de Jéſus-Chriſt, que je viens vous ouvrir les yeux.......... pour vous y faire voir comme dans un clair miroir la vérité de la Religion Chrétienne. RÉVOLUTIONS.

(*Le même* ; autre Sermon *ſur la Vérité de la Religion Chrétienne.*)



VOYEZ maintenant les reſtes de ce Peuple miſérable aller en captivité pour n'en plus ſortir ; voyez-le diſperſé dans toute la terre, ces mêmes marques de la Vengeance divine le ſuivant, & ce Peuple miſérable les portant juſque ſur ſon viſage ; ce reſte d'Iſraël inutile à tout, excepté à la Religion Chrétienne à laquelle il rend témoignage, & par ſon état, & par les Prophéties dont il eſt le porteur ; ce reſte d'Iſraël à charge à la terre, voyez-le ſubſiſter par une providence bien marquée, tandis que le Peuple qui l'a détruit, tandis que tous ces anciens Peuples de la terre ont péri juſqu'aux traces ; voyez ce malheureux reſte d'Iſraël conſervé dans ſes ruines, afin que ces ruines d'Iſraël montrent à toute la terre Dieu vengeur du ſang de ſon fils, vengeur du ſang de ſes Prophètes, vengeur du ſang de ſes Saints que cette Na- *FIGURE XVI.*

REVOLUTIONS.

tion perfide a mêlé au ſang de ſon Meſſie ; afin que la vérité de la Religion Chrétienne ne ſouffre plus de contradiction que de la part de ceux qui ne veulent pas voir pour ne pas croire. Ne croyez pas que ce reſte d'Iſraël laiſſé ſans force & abattu ſous ſes maux, n'ait rien tenté en divers lieux & en différents temps pour ſe relever de ſa chûte : la rage de ce Peuple contre le Chriſtianiſme l'agitant & le pouſſant, l'a fait remuer par-tout & d'une manière étonnante, ſur-tout dans ſes commencements : devenus furieux par leur malheur, ils ne travaillent qu'à ſoulever les Gentils contre les Chrétiens ; &, pourvu qu'ils en entraînent beaucoup dans leur ruine, ils ſemblent ne pas ſe ſoucier de périr eux-mêmes tout-à-fait ; leurs efforts pour ſe relever redoublent avec leur rage aveugle ; mais le bras vengeur, le même bras des Romains tombe ſur eux. Trajan en fait périr un nombre infini ; ces déſeſpérés reprennent les armes ſous Adrien, avec une fureur dont on ne voit guères d'exemple ; & alors toutes les forces de l'Empire tombant ſur eux, tout ce qu'ils avoient redonné de gloire à Jéruſalem fut anéanti ; elle perdit juſqu'à ſon nom ; & pour eux, il en périt plus de ſix cents mille. Dernier coup de la main de Dieu pour abattre ce Peuple encore tout rouge du ſang de ſon fils. Ce Peuple en effet demeure

abattu, & le coup leur paroît plus grand que celui même qui les a terraſſés ſous Tite. Depuis ce temps leur douleur n'eut plus de bornes; ils ſe crurent entièrement exterminés de leur terre; à peine leur fut-il permis de la regarder de loin; * & la liberté de venir ſeulement un jour de l'année arroſer de leurs larmes le lieu où étoit le Temple, leur étoit vendue bien cher.

REVOLUTIONS.

(*Le même; au même endroit.*)



Massacres.

MASSACRES.

Une image eſt pathétique à proportion des ſentiments qu'elle renferme : pour inſpirer de la terreur & de la pitié, il ne ſuffit donc pas d'expoſer aux yeux du Lecteur ou du Spectateur la flamme & le fer, le ſang & le carnage ; tout cela n'eſt, pour ainſi dire, qu'un corps deſtitué de vie & de mouvement. Il faut donner à ce corps une ame & un eſprit ; & cette ame & cet eſprit, ce ſont les différentes paſſions dont on anime les perſonnes qui aſſiſtent ou qui préſident à une action tragique ; la fureur des uns, la compaſſion des autres ; le courage héroïque, ou les plaintes inutiles de ceux qu'on ſacrifie à la cruauté. Les exemples en ſont répandus dans les portraits ſuivants; on diſtingue celui de Molinier ſur tous les autres. L'Orateur ſemble mettre en mouvement toute la Nature ; il arme également & les hommes & les éléments,

contre les Martyrs de J. C. Les deſſeins qu'il fait prendre à leurs perſécuteurs, les paroles qu'il leur fait prononcer, les fureurs dont il les anime, les armes qu'il leur met en main; tout cela eſt plein de vie; on y trouve le Poëte & l'Orateur tout enſemble. L'enthouſiaſme de la Poéſie qu'on y apperçoit aiſément, n'ôte rien à la gravité, & même à la majeſté d'un diſcours chrétien; le plus grand effet de ce morceau eſt produit par ces paroles ſubites: *Où ſont-ils ces ennemis des Dieux? Qu'on les arrache de tous les aſyles; qu'il n'en reſte pas un ſeul.* MASSACRES.

VOUS VIVEZ, triſtes témoins de la déſolation de vos Paroiſſes; vous voyez de loin fumer les pitoyables reſtes de vos Egliſes; ces chaires d'où vous aviez tant de fois annoncé les Vérités évangéliques; ces autels où vous offriez tous les jours le ſacrifice de l'Agneau ſans tache; ces tabernacles d'où vous tiriez ce Pain de vie qui deſcend du Ciel pour la nourriture des ames; ces ornements & ces habits ſacrés qui ſervoient à parer la ſainte Sion dans ſes jours de ſolennité, *FIGURE IV.*

MASSACRES. ou à rendre le Sacerdoce plus vénérable dans la célébration des ſaints Myſtères ; ces tribunaux où vous avez peut être réconcilié les pécheurs mêmes qui vous affligent ; ces images des Saints, la plupart Martyrs, dont la vue eſt aujourd'hui ſi néceſſaire ou pour implorer leurs interceſſions, ou pour imiter leurs exemples ; tous ces ouvrages, faits de main d'homme à la vérité, mais conſacrés au Dieu éternel, * compoſent ce bucher fatal, & ſervent de matière à ces incendies ſacrilèges. Ce qui vous a ſans doute le plus touché, c'eſt la ceſſation du Service divin. Toute la Religion ſemble être ſortie avec vous de vos Paroiſſes; les louanges de Dieu ne s'y chantent plus ; le Sacrifice perpétuel y eſt interrompu ; l'eſprit de prière y eſt éteint ; il n'y a point de Foi dans ces contrées d'Iſraël ; la parole de Dieu en eſt bannie ; perſonne ne rompt ce pain ; perſonne même ne le demande ; les Aſſyriens ont coupé tous les canaux qui portoient les eaux de la Grace dans Béthulie ; ni pluie, ni roſée ne tombent plus ſur les montagnes de Gelboé, & l'abomination de la déſolation règne par-tout dans le Sanctuaire.

(*FLÉCHIER ; Lettre Paſtorale à tous les Prieurs, Curés, Prêtres & autres Eccléſiaſtiques de ſon Diocèſe, touchant la Perſécution des Fanatiques.*)

MASSACRES. FIGURE III.

LA LOI de Dieu n'eſt plus connue ; les meurtres ne finiſſent point ; chaque jour renouvelle ſes horreurs, & découvre celles de la nuit paſſée : on oublie qu'on eſt Chrétien ; on ne ſent preſque plus qu'on eſt homme ; les eſprits s'aigriſſent d'eux-mêmes ; la raiſon ne les conduit plus ; la crainte ne les retient plus ; * la punition ne fait qu'irriter leur malice ; le pardon même qu'on leur offre, ne ſert qu'à les encourager à mal faire. Ce qui doit être plus ſenſible, c'eſt qu'ils ſe ſont fait une religion d'abolir, s'ils pouvoient, la nôtre ; ils détruiſent les Lieux-Saints ; ils profanent les Sacrements ; ils foulent aux pieds les ſacrés Myſtères ; ils ont exhalé leurs blaſphêmes juſqu'au milieu des ſaintes ſolennités ; ils jetent leurs armes ſanglantes ſur les corps des Martyrs qu'ils ont égorgés ; ils vont en troupe briſer les portes de nos Egliſes, & les abattre à coups de haches & de coignées, comme s'ils étoient dans une forêt ; ils brûlent le Sanctuaire du Seigneur, & profanent ſur la terre le Tabernacle où l'on révère ſon ſaint Nom ; & dans l'excès de leur aveugle fureur, ils menacent de faire ceſſer les jours de fêtes de deſſus la terre ; * d'éteindre dans le ſang des Prêtres le Sacerdoce de Jéſus-Chriſt,

MASSACRES.

& d'enſevelir la mémoire de ſon adorable Sacrifice ſous la ruine de ſes Autels.

(*Le même ; Lettre Paſtorale aux Religieuſes de ſon Diocèſe, au ſujet des Fanatiques.*)



FIGURE II.

ON NE PEUT ſe repréſenter ſans horreur les cruautés que ces hommes de ſang exercent impunément contre les Catholiques : l'on voit preſque par-tout des Prêtres, Miniſtres du Seigneur, maſſacrés entre le Veſtibule & l'Autel ; des pères égorgés entre les bras de leurs enfants ; des enfants arrachés du ſein de leurs mères ; des familles entières ſacrifiées à une Religion barbare ; des hommes percés de mille coups, devant & après leur mort ; pluſieurs hachés en pièces & par morceaux ; quelques-uns meurtris, écraſés, brûlés tout enſemble, * comme s'il falloit plus d'un genre de ſupplice & plus d'une mort pour un Catholique.

(*Le même ; Lettre Paſtorale aux Fidèles de ſon Diocèſe, au ſujet des Fanatiques.*)



DIEU

DIEU le permet ainſi ; vous voyez preſque..... le trouble univerſel que cauſe dans cette contrée cette Secte homicide, conçue dans l'erreur, née dans le ſang, nourrie d'illuſions, élevée dans l'ignorance & dans la révolte ; l'orage a quelquefois grondé de vos côtés ; il a éclaté dans le voiſinage ; quelques-unes de vous l'ont vu tomber elles-mêmes, dans cette ténébreuſe & cruelle irruption qui porta le fer & le feu juſqu'aux murailles de votre ville, & preſque de votre monaſtère. Quelle fut pour vous l'horreur de cette nuit fatale ! Vous comprites par les voix confuſes d'une populace effrayée qui demandoit d'être ſecourue, que vous aviez beſoin du ſecours du Ciel ; une troupe nombreuſe de meurtriers & d'incendiaires ſe jetoient tumultuairement dans le fauxbourg ; le chant des Pſaumes étoit pour eux un commencement de fureur & comme un ſignal de maſſacre ; vous voyiez allumer les feux dont la ſombre & triſte lueur perçoit juſqu'à l'obſcurité de vos cellules, & dont les flammes dévorantes conſumoient les maiſons & les Egliſes ; vous entendiez les cris des victimes inhumaines égorgées, * & l'affreuſe image de tant de morts vous fit preſque mourir de pitié, de douleur, de crainte.

MASSACRES. FIGURE IV.

(*Le même ; Lettre Paſtorale aux Religieuſes de ſon Diocèſe, au ſujet des Fanatiques.*)

MASSACRES. *FIGURE I.*

LA RELIGION Chrétienne a résisté à tout ce qui peut gagner, à tout ce qui peut lasser, à tout ce qui peut intimider, à tout ce qui peut tromper; honneurs, plaisirs, richesses, proscriptions, perte de biens, exils fâcheux, prisons dures, supplices longs, tourments cruels, haine du Peuple, caresses des Grands, conjuration des amis, larmes des proches; tout fut mis en usage pour pervertir les Chrétiens. Que voyoit-on par-tout? Des Chrétiens persécutés, des Chrétiens maltraités, des Chrétiens qui n'étoient que le reste des tortures; par-tout le fer; par-tout le feu; par-tout les croix. Rome, Alexandrie, Nicomédie nagent dans le sang chrétien; les ruisseaux en sont grossis; la couleur des rivières en est changée; la terre en est abreuvée, & l'Univers presque inondé; ni l'âge, ni le sexe, ni la dignité, ni les richesses, ni le mérite, ni les services, rien ne met à couvert de ces loix barbares. Tînt-on aux Empereurs par les liens les plus sacrés, le Christianisme rompt tout; l'Etat dût-il être ébranlé par la perte de ses plus fermes soutiens, ces têtes précieuses seront abattues; il faut d'illustres victimes; on les va chercher jusque dans le palais, jusque dans le lit, jusque dans le cœur des Princes. * Où sont-ils, encore une fois, ces ennemis des Dieux? Qu'on les

MASSACRES.

arrache de tous les asyles ; qu'il n'en échappe pas un seul au glaive tiré de Dioclétien ; que ce Prince, si glorieux dans l'Empire, remplisse sa destinée en remplissant l'inscription qui lui est déja préparée, comme au *Destructeur du Christianisme*, qui a purgé la terre de ces hommes odieux ; que quatre Empereurs & deux Césars, plus furieux qu'eux, chacun dans une contrée de l'Empire, travaillent de concert à cette destruction. Et quel ouvrage d'homme auroit tenu contre tant de violences ? Quelle Religion auroit résisté à tant d'artifices, & subsisteroit encore ? Et notre Religion, ô prodige ! subsiste parmi ses débris ; se ranime dans le feu ; renaît de ses cendres ; croît sous le fer. D'un Chrétien retranché naissent mille rejetons de Christianisme : *Quoties demetimur, plures simus* ; du sang des Chrétiens dont la terre est trempée, il naît des Chrétiens sans nombre : *Sanguis Martyrum semen Christianorum.*

(MOLINIER ; Sermon *sur la Vérité de la Religion Chrétienne.*)



MASSACRES. FIGURE VIII.

HÉLAS! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon eſprit.
De Princes égorgés la chambre étoit remplie;
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ſes barbares ſoldats,
Et pourſuivoit le cours de ſes aſſaſſinats.
Joas, laiſſé pour mort, frappa ſoudain ma vue;
Je me figure encor ſa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jetée en vain,
Et foible le tenoit renverſé ſur ſon ſein;
Je le pris tout ſanglant. En baignant ſon viſage,
Mes pleurs du ſentiment lui rendirent l'uſage;
* Et, ſoit frayeur encore, ou pour me careſſer,
De ſes bras innocents je me ſentis preſſer.

(*RACINE*, Tragédie d'*Athalie*, Act. I, Sc. 2.)



FIGURE IV.

L'INDIGNE mort d'un père excitant mon courroux,
Je pars; je viens à Troie; elle cède à mes coups.
Alors, il t'en ſouvient, pour venger ma Patrie,
Dans le Palais forcé, quelle fut ma furie!
Tu vis à quel excès j'en pouſſai les tranſports;
Je courois à travers & la flamme & les morts;
J'arrive tout ſanglant aux lieux où Polixène
Attendoit le moment de ſa perte certaine;
Là des femmes en foule, & ſa mère & ſes sœurs
* Embraſſoient un autel arroſé de leurs pleurs;

MASSACRES.

Soudain à mon abord cette troupe tremblante,
D'un effroyable cri marque ſon épouvante.
Toutes au même inſtant tombent à mes genoux;
Polixène en rougit, &, s'offrant à mes coups:
« D'une fille de Roi, que la Fortune brave,
» Tiens, fais une victime, & non pas une eſclave,
» Me dit-elle ». A ces mots, à l'éclat de ſes yeux,
Qui ſembloit redoubler par l'horreur de ces lieux,
Tout mon courroux s'éteint; & voyant mon épée
Qui fumoit dans ma main du ſang des ſiens trempée,
Je parus, dans le trouble où flottoient mes eſprits,
Un criminel confus, dans ſon crime ſurpris;
Plein d'une émotion inconnue à moi-même,
Je cherchois une excuſe à mon déſordre extrême,
Quand Télephe enflammé d'amour & de courroux,
Accourt à ſa défenſe & vient fondre ſur nous:
Si j'avois ignoré ce qui cauſoit mon trouble,
Ma fureur que ce Prince, & réveille & redouble,
M'en fit appercevoir le principe fatal;
Je ſentis que mon bras combattoit un rival;
Je ſentis dans ſa mort tout ce que ſent une ame
Qui ſe voit délivrer d'un obſtacle à ſa flamme.

(*La Fosse;* Tragédie de *Polixène*, Act. I, Sc. 1.)



MASSACRES. *FIGURE V.*

ENFIN retracez-vous l'épouvantable image
De tant de cruautés où votre bras s'engage ;
Figurez-vous, Seigneur, qu'en ces affreux débris,
Des enfants ſous le fer vous entendez les cris ;
* Que, les cheveux épars, & de larmes trempée,
Une mère ſanglante, aux bourreaux échappée,
Vient, vous montrant ſon fils qu'elle emporte en ſes bras,
Se jeter à genoux au-devant de vos pas.
Votre fureur alors eſt-elle ſuſpendue ?
Un ſoldat inhumain l'immole à votre vue ;
Et du fils auſſi-tôt, dont il perce le flanc,
Fait rejaillir ſur vous le lait avec le ſang.

(*Le même ;* Tragédie de *Manlius*, Act. IV, Sc. 2.)



FIGURE XIII.

QUI pouroit cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images ?
La mort de Coligni, prémices des horreurs,
N'étoit qu'un foible eſſai de toutes leurs fureurs ;
D'un Peuple d'aſſaſſins les troupes effrénées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchoient, le fer en main, les yeux étincelants,
Sur les corps étendus de nos frères ſanglants,
Guiſe étoit à leur tête, &, bouillant de colère,
Vengeoit ſur tous les miens les mânes de ſon père ;

MASSACRES.

Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
Echauffoient les tranſports de leur zèle inhumain;
Et portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſoient au meurtre, & marquoient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris;
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon père,
Le frère avec la ſœur, la fille avec la mère;
Les époux expirants ſous leurs toits embraſés,
Les enfants au berceau ſur la pierre écraſés;
Des fureurs des Humains c'eſt ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monſtres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres ſanguinaires,
* Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs frères;
Et, le bras tout ſouillé du ſang des innocents,
Oſoient offrir à Dieu cet exécrable encens.

(*M. de Voltaire*; Poëme de la *Henriade*, Ch. II.)



FIGURE VI.

UNE juſte fureur s'empare de mon ame;
Vous allez à l'autel, & moi j'y cours, Madame;
Si de ſang & de morts le Ciel eſt affamé,
Jamais de plus de ſang ſes autels n'ont fumé;
A mon aveugle amour tout ſera légitime;
* Le Prêtre deviendra la première victime;

MASSACRES. Le bûcher par mes mains détruit & renverſé,
Dans le ſang des bourreaux nagera diſperſé ;
Et ſi, dans les horreurs de ce déſordre extrême,
Votre père frappé tombe & périt lui-même,
Alors de vos reſpects voyant les triſtes fruits,
Reconnoiſſez les coups que vous aurez conduits.

(*RACINE ;* Tragédie d'*Iphigénie*, Act. V, Sc. 2.)



FIGURE II. * * * PAR un long récit de toutes les misères
Que, durant notre enfance, ont enduré nos pères,
Renouvellant leur haine avec leur ſouvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir ;
Je leur fais des tableaux de ces triſtes batailles
Où Rome par ſes mains déchiroit ſes entrailles ;
Où l'Aigle abattoit l'Aigle, & de chaque côté
Nos Légions s'armoient contre leur liberté ;
Où les meilleurs ſoldats & les chefs les plus braves
Mettoient toute leur gloire à devenir eſclaves ;
Où, pour mieux aſſurer la honte de leurs fers,
Tous vouloient à leur chaîne attacher l'Univers :
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faiſant aimer à tous l'infâme nom de *Traître*,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattoient ſeulement pour le choix des Tyrans.

MASSACRES.

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuſe, inexorable,
Funeſte aux gens de bien, aux riches, au Sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur Triumvirat;
Mais je ne trouve point de couleurs aſſez noires
Pour en repréſenter les tragiques hiſtoires;
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants;
* Rome entière noyée au ſang de ſes enfants;
Les uns aſſaſſinés dans les places publiques,
Les autres dans le ſein de leurs Dieux domeſtiques;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par ſa femme en ſon lit égorgé;
Le fils tout dégouttant du meurtre de ſon père,
Et, ſa tête à la main, demandant ſon ſalaire:
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,
Qu'un crayon imparfait de leur ſanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands perſonnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proſcrits, ces demi-Dieux mortels
Qu'on a ſacrifiés juſque ſur les autels?
Mais pourois-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémiſſements, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les eſprits de tous nos Conjurés?
Je n'ai point perdu temps, &, voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,

MASSACRES.

J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
» La perte de nos biens & de nos libertés,
» Le ravage des champs, le pillage des villes,
» Et les proscriptions & les guerres civiles
» Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
» Pour monter dans le trône & nous donner des loix.

(*P. Corneille* ; Tragédie de *Cinna*, Act. I, Sc. 3.)



MEURTRES.

MEURTRES.

ON DOIT apprendre dans les portraits ſuivants comment on peut interrompre une narration par des réflexions courtes & vives, qui, loin de ralentir le diſcours, le rendent plus intéreſſant : on tranſporte par-là l'Auditeur ou le Lecteur ſur les lieux où s'eſt paſſée l'action ; on lui fait lire en quelque ſorte tous les ſentiments dont les Spectateurs furent animés ; on lui fait partager la triſte ſituation du malheureux ; mais on l'intéreſſe encore davantage, lorſqu'on fait valoir la force, le courage, la nobleſſe, les vertus de la perſonne infortunée, comme le fait M. de Voltaire en parlant de la mort de Coligni. Le courage du Héros rend la cruauté des meurtriers plus odieuſe, le Héros plus vénérable, & par conſéquent ſa mort plus touchante.



MEURTRES. *FIGURE III.*

Je voyois ce Roi qui animoit les ſiens par ſon exemple ; il paroiſſoit comme le Dieu Mars ; des ruiſſeaux de ſang couloient autour de lui ; les roues de ſon char étoient teintes d'un ſang noir, épais & écumant ; à peine pouvoient-elles paſſer ſous des tas de corps morts écraſés. Ce jeune Roi bien-fait, vigoureux, d'une mine haute & fière, avoit dans ſes yeux la fureur & le déſeſpoir ; il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche ; ſon courage le pouſſoit au haſard, & la ſageſſe ne modéroit pas ſa valeur ; il ne ſçavoit ni réparer ſes fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand beſoin : ce n'étoit pas qu'il manquât de génie ; ſes lumières égaloient ſon courage ; mais il n'avoit jamais été inſtruit par la mauvaiſe fortune ; ſes maîtres avoient empoiſonné par la flatterie ſon beau naturel ; il étoit enivré de ſa puiſſance & de ſon bonheur ; il croyoit que tout devoit céder à ſes deſirs fougueux ; la moindre réſiſtance enflammoit ſa colère. Alors il ne raiſonnoit plus ; il étoit comme hors de lui-même ; ſon orgueuil furieux en faiſoit une bête farouche ; ſa bonté naturelle & ſa droite raiſon l'abandonnoient en un inſtant ; ſes plus fidèles ſerviteurs étoient réduits à s'enfuir ; il n'aimoit plus que ceux qui flattoient

MEURTRES.

ſes paſſions. Ainſi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ſes véritables intérêts ; & il forçoit tous les gens de bien à déteſter ſa folle conduite. Long-temps ſa valeur le ſoutint dans le combat contre la multitude de ſes ennemis ; mais enfin il fut accablé ; je le vis périr ; le dard d'un Phénicien perça ſa poitrine ; les rênes lui échappèrent des mains ; il tomba de ſon char ſous les pieds des chevaux. Un ſoldat de l'Iſle de Chypre lui coupa la tête, & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuſe. * Je me ſouviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le ſang ; ces yeux fermés & éteints ; ce viſage pâle & défiguré ; cette bouche entr'ouverte qui ſembloit vouloir encore achever des paroles commencées ; cet air ſuperbe & menaçant, que la mort même n'avoit pu effacer ; toute ma vie il ſera peint devant mes yeux : & ſi jamais les Dieux me faiſoient régner, je n'oublierois point un ſi funeſte exemple, qu'un Roi n'eſt digne de commander, & n'eſt heureux dans ſa puiſſance qu'autant qu'il la ſoumet à la raiſon. Eh ! quel malheur pour un homme deſtiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux ! (*De Fénelon ; Télémaque*, Liv.II.)

MEURTRES.
Figure III.

En ce moment Idoménée tout hors de lui, & comme déchiré par les Furies infernales, surprend tous ceux qui l'observoient de près; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant; il la tire toute fumante & toute pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent; l'enfant tombe dans son sang, ses yeux se couvrent des ombres de la mort; il les entr'ouvre à la lumière; mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lis au milieu des champs coupé dans la racine par le tranchant de la charrue, languit & ne se soutient plus; il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux; mais la terre ne le nourrit plus, & sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune & tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge; le père, dans l'excès de sa douleur, devient insensible; il ne sçait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire; * il marche chancelant vers la ville & demande son fils. Cependant le Peuple touché de compassion pour l'enfant, & d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux Furies; la fureur leur fournit des armes; ils prennent des bâtons & des pierres;

la Diſcorde ſouffle dans tous les cœurs un venin mortel ; les Crétois, les ſages Crétois oublient la ſageſſe qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoiſſent plus le petit-fils du ſage Minos.

MEURTRES.

(*Le même* ; *au même endroit*, Livre V.)

❦

FIGURE VIII.

CE MONSTRE déteſté, ſouillé de tant d'horreurs,
Immola votre père à ſes noires fureurs :
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son épouſe ſur lui porta ſes mains perfides :
C'eſt ici que ſans force, & baigné dans ſon ſang,
Il fut long-temps traîné, le couteau dans le flanc ;
Mais c'eſt-là que du ſort laſſant la barbarie,
Il finit dans mes bras ſes malheurs & ſa vie ;
C'eſt-là que je reçus, impitoyables Dieux !
Et ſes derniers ſoupirs, & ſes derniers adieux.
A mon triſte deſtin puiſqu'il faut que je cède,
Adieu, prends ſoin de toi ; fuis, mon cher Palamède ;
Ceſſe de m'immoler d'odieux ennemis ;
* Je ſuis aſſez vengé ſi tu ſauves mon fils.
Vas ; de ces inhumains ſauve mon cher Oreſte ;
C'eſt à lui de venger une mort ſi funeſte ;
Vos amis ſont tous prêts ; il ne tient plus qu'à vous ;
Une indigne terreur ne ſuſpend plus leurs coups ;
Chacun à votre nom & s'excite, & s'anime ;
On n'attend pour frapper que vous & la victime.

(*M. DE CRÉBILLON* ; Tragédie d'*Electre*, Act. IV, Sc. 3.)

❦

MEURTRES. *FIGURE III.*

HIER, ſans me fixer une route certaine,
En attendant la nuit dans la forêt prochaine,
* Je vis un corps ſanglant étendu ſous mes pas,
Qu'un reſte de chaleur déroboit au trépas.
J'en approche auſſi-tôt ; jugez de ma ſurpriſe,
Lorſque dans ce mourant je trouvai Mégabize
Il méconnut long-temps ma ſecourable main;
Mais ſes regards ſur moi s'arrêtant à la fin :
« Que vois-je, me dit-il, eſt-ce vous Mermécide,
» Qui, le cœur indigné des fureurs d'un perfide,
» Venez pour conſerver les reſtes de ce ſang
» Que le cruel Madate a tiré de mon flanc?
» C'eſt ainſi que Bélus traite un ami fidèle ».
A ces mots, peu content du ſuccès de mon zèle,
Peut-être que la main qui prolongeoit ſes jours,
Plus prudente bientôt en eût tranché le cours,
Si de quelques ſoldats la troupe ſurvenue
Ne m'eût forcé de fuir leur importune vue.

(*Le même;* Tragédie de *Sémiramis*, Act. I, Sc. 3.)



GÉLAS.

FIGURE III.

SANS ſe plaindre un moment de ſon ſort inhumain,
Il nous ſuit ; ſans frémir il entre dans le bain ;
Offre ſes bras lui-même ; en fait couper les veines;
Montre un cœur inſenſible au milieu de ſes peines,

Et

Meurtres.

Et des flots de ſon ſang qui coule à gros ruiſſeaux,
Bientôt du bain fatal il voit rougir les eaux.
* Cependant il pâlit, & ſes yeux s'obſcurciſſent;
De moment en moment ſes eſprits s'affoibliſſent;
Son ame avec ſon ſang trop prompt à s'écouler,
Court au terme fatal.......

IRENE.

Je me ſens accabler;
Donnez un peu de temps à mon ame abattue;
C'eſt aſſez; achevez un diſcours qui me tue.

GÉLAS.

Il lève au Ciel les yeux pour la dernière fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix:
« O mort! des malheureux unique & ſûr aſyle,
» Je verrois ton approche avec un œuil tranquile,
» Si du courroux vengeur dont je ſubis la loi,
» La rigueur aujourd'hui ne tomboit que ſur moi.
» Je crains..... (En cet inſtant ſon ame s'eſt émue;
Il promène par-tout une inquiète vue)
» Père cruel, dit-il, d'un fils infortuné,
» Je te rends tout le ſang que tu m'avois donné;
» N'en cherche point ailleurs pour aſſouvir ta rage ».
Alors de la parole il perd preſque l'uſage;
Il ne garde plus d'ordre en ſes diſcours confus;
Ce ne ſont que des mots toujours interrompus;
Son eſprit ſe confond; le trouble s'en empare;
En de vagues projets il s'emporte, il s'égare;

MEURTRES. Il adreſſe ſa voix à vous, à l'Empereur;
Paroît tantôt tranquile, & tantôt en fureur.
Enfin ſon ſang s'épuiſe, & ſa force ſuccombe,
* Sa tête ſur ſon ſein penche, chancèle, tombe :
Il meurt; & tout ſon corps ſanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portrait effacé.
Pour moi, le cœur percé de cette affreuſe image;
De ſes perſécuteurs je déteſte la rage;
Et, craignant qu'on me faſſe un crime de mes pleurs,
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.

(*De Campistron;* Trag. d'*Andronic*, Act. V, Sc. 10.)



FIGURE I. CEPENDANT tout s'apprête, & l'heure eſt arrivée,
Qu'au fatal dénoument la Reine a réſervée.
Le ſignal eſt donné ſans tumulte & ſans bruit,
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière,
Sembloit cacher d'effroi ſa tremblante lumière;
Coligni languiſſoit dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſoit ſes pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable,
Vient arracher ſes ſens à ce calme agréable;
Il ſe lève; il regarde; il voit de tous côtés
Courir des aſſaſſins à pas précipités;
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes
Son palais embraſé, tout un Peuple en alarmes,

MEURTRES.

Ses ſerviteurs ſanglants dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne perſonne;
» C'eſt Dieu ; c'eſt Médicis; c'eſt le Roi qui l'ordonne ».
Il entend retentir le nom de *Coligni ;*
Il apperçoit de loin le jeune Téligny;
Téligny dont l'amour a mérité ſa fille,
L'eſpoir de ſon parti, l'honneur de ſa famille ;
Qui, ſanglant, déchiré, traîné par des ſoldats,
Lui demandoit vengeance & lui tendoit les bras :
Le Héros malheureux, ſans armes, ſans défenſe,
Voyant qu'il faut périr, & périr ſans vengeance,
* Voulut mourir du-moins comme il avoit vécu,
Avec toute ſa gloire & toute ſa vertu.
Déja des aſſaſſins la nombreuſe cohorte,
Du ſalon qui l'enferme alloit briſer la porte ;
Il leur ouvre lui-même, & ſe montre à leurs yeux,
Avec cet œuil ſerein, ce front majeſtueux;
Tel que, dans les combats, maître de ſon courage,
Tranquile il arrêtoit ou preſſoit le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguſte aſpect,
Les meurtriers ſurpris ſont ſaiſis de reſpect ;
Une force inconnue a ſuſpendu leur rage :
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage;
» Et de mon ſang glacé ſouillez ces cheveux blancs
» Que le ſort des combats reſpecta quarante ans ;
» Frappez; ne craignez rien; Coligni vous pardonne ;
» Ma vie eſt peu de choſe, & je vous l'abandonne....

» J'euſſe aimé mieux la perdre en combattant pour vous.
MEURTRES. Ces tigres à ces mots tombent à ſes genoux.
L'un ſaiſi d'épouvante abandonne ſes armes ;
L'autre embraſſe ſes pieds qu'il trempe de ſes larmes ;
* Et de ſes aſſaſſins ce grand homme entouré,
Sembloit un Roi puiſſant par ſon peuple adoré.
Beſme qui dans la cour attendoit ſa victime,
Monte, accourt indigné qu'on diffère ſon crime ;
Des aſſaſſins trop lents il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce Héros il les voit trembler tous :
A cet objet touchant lui ſeul eſt infléxible ;
Lui ſeul à la pitié toujours inacceſſible,
Auroit cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il ſe ſentoit ſurpris.
A travers les ſoldats, il court d'un pas rapide ;
Coligni l'attendoit d'un viſage intrépide ;
Et bientôt dans le flanc ce monſtre furieux
Lui plonge ſon épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œuil cet auguſte viſage
Ne fît trembler ſon bras, & glaçât ſon courage.
Du plus grand des François, tel fut le triſte ſort ;
On l'inſulte ; on l'outrage encor après ſa mort ;
Son corps percé de coups, privé de ſépulture,
Des oiſeaux dévorants fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta ſa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, & digne de ſon fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paroître jouïr du fruit de ſa vengeance ;

Sans remords, ſans plaiſir, maîtreſſe de ſes ſens,
Et comme accoutumée à de pareils préſents.

MEURTRES.

(*M. DE VOLTAIRE*; Poëme de *la Henriade*, Ch. II.)



SIRE, mon père eſt mort; mes yeux ont vu ſon ſang
Couler à gros bouillons de ſon généreux flanc;
Ce ſang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce ſang qui tant de fois vous gagna des batailles,
* Ce ſang qui, tout ſorti, fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous;
Qu'au milieu des haſards n'oſoit verſer la guerre,
Rodrigue, en votre cour, vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru ſur le lieu, ſans force & ſans couleur,
Je l'ai trouvé ſans vie. Excuſez ma douleur;
SIRE, la voix me manque à ce récit funeſte;
Mes pleurs & mes ſoupirs vous diront mieux le reſte.

FIGURE VIII.

(*P. CORNEILLE*; Tragédie du *Cid*, Act. II, Sc. 9.)



VENEZ, Prince; il eſt temps de vous marquer la place
Où vous devez venger le ſang de votre race,
Et du grand Apriès vous montrer digne fils.
Vous voyez d'un côté la célèbre Memphis;
De l'autre ces tombeaux & ces plaines fécondes
Que le Nil enrichit du tribut de ſes ondes.

FIGURE II.

Voici de vos Aïeux le ſuperbe palais,
MEURTRES. Ce palais qu'Amaſis a rempli de forfaits;
Ces veſtiges ſacrés où tout vous repréſente
D'Apriès, votre père, une image ſanglante;
Ces colonnes, ces arcs, ces monuments pompeux,
Inſenſibles témoins de ſon ſort rigoureux.
C'eſt-là que, ſans pâlir, ce Monarque intrépide
Se vit enveloppé d'une foule homicide;
C'eſt-là qu'abandonné des Dieux & des mortels,
Il tomba ſous l'effort de mille bras cruels;
C'eſt ici qu'attiré par les plaintes funèbres
Des eſclaves fuyant au travers des ténèbres,
Le tumulte & la nuit ſecondant mes deſſeins,
J'arrachai votre enfance au fer des aſſaſſins.
Tandis que dans les maux votre mère abîmée,
* Sur ſon époux ſanglant, mourante, inanimée,
Ne recouvra ſes ſens que pour enviſager
Cinq fils que ſur ce marbre on venoit d'égorger.

(*De la Grange*; Tragédie d'*Amaſis*, Act. I, *Sc.* 1.)



Figure VIII. VOUS me voyez couvert du ſang du parricide.
Au fond de ce tombeau mon père étoit mon guide,
J'errois dans les détours de ce grand monument,
Plein de reſpect, d'horreur & de ſaiſiſſement;
Il marchoit devant moi; * j'ai reconnu la place
Que ſon Ombre en courroux marquoit à mon audace.

MEURTRES.

Auprès d'une colonne, & loin de la clarté
Qui ſuffiſoit à peine à ce lieu redouté,
J'ai vu briller le fer dans la main du perfide;
J'ai cru le voir trembler; tout coupable eſt timide:
J'ai deux fois dans ſon flanc plongé ce fer vengeur;
Et d'un bras tout ſanglant qu'animoit ma fureur,
Déja je le traînois, roulant ſur la pouſſière,
Vers les lieux d'où partoit cette foible lumière;
Mais je vous l'avoûrai, ſes ſanglots redoublés,
Ses cris plaintifs & ſourds & mal articulés,
Les Dieux qu'il invoquoit, & le repentir même
Qui ſembloit le ſaiſir à ſon heure ſuprême;
La ſainteté du lieu; la pitié dont la voix,
Alors qu'on eſt vengé, fait entendre ſes loix;
Un ſentiment confus qui même m'épouvante,
M'ont fait abandonner la victime ſanglante.

(*M.* DE *VOLTAIRE;* Trag. de *Sémiramis*, Act. V, Sc. 6.)



FIGURE VIII.

SEIGNEUR, apprenez tout; c'eſt moi qui, cette nuit,
L'ai dans ces lieux ſacrés en ſecret introduit:
Comme il ne demandoit qu'à revoir la Princeſſe,
Touché de ſes malheurs, j'ai cru qu'à ſa tendreſſe
Je pouvois accorder ce généreux ſecours;
Mais, tandis qu'à ſervir ſes funeſtes amours,
Loin de ces triſtes lieux m'occupoit le perfide,
Sa main les a ſouillés du plus noir parricide.
De mes ſoins pour l'ingrat j'allois voir le ſuccès,
Quand, paſſant près des lieux, retraite de Xercès,

MEURTRES. Dont une lueur foible éclairoit les ténèbres ;
Votre nom, prononcé parmi des cris funèbres,
M'a rempli tout à coup & d'horreur & d'effroi;
J'entre ; * jugez, Seigneur, quel ſpectacle pour moi,
Quand ce Prince autrefois ſi grand, ſi redoutable,
Des pères malheureux exemple déplorable,
S'eſt offert à mes yeux ſur ſon lit étendu,
Tout baigné dans ſon ſang lâchement répandu ;
Qui, de ce même ſang, mais d'une main tremblante,
Nous traçoit de ſa mort une hiſtoire ſanglante ;
Puiſant, dans les ruiſſeaux qui couloient de ſon flanc,
Le ſang accuſateur des crimes de ſon ſang :
Monument effroyable à la race future !
Caractères affreux dont frémit la nature !
Ce Prince, à mon aſpect, rappellant ſes eſprits,
S'eſt fait voir dans l'état où ce traître l'a mis.
« Tu frémis, m'a-t-il dit, à cet objet funeſte ;
» Tu frémiras bien plus quand tu ſçauras le reſte
» Quelle barbare main a commis tant d'horreurs !
» Cher Artaban, approche & lis par qui je meurs ;
» Le fils cruel que j'ai dépouillé de l'Empire,
» Dans le ſein paternel ».... A ces mots il expire.
Traître, d'aucuns remords ſi ton cœur n'eſt preſſé,
Viens voir ces traits de ſang où ton crime eſt tracé.

(*M. De Crébillon ;* Trag. de *Xercès*, Act. IV, Sc. 7.)



MORTS TRAGIQUES.

MORTS TRAGIQUES.

LES IMAGES ſuivantes ont un pathétique & une pompe qui répondent à l'importance & à la triſteſſe des objets qu'elles préſentent ; elles contiennent preſque toutes de ces traits frappants & lumineux, qui impriment vivement la choſe dans l'imagination. Tels ſont ces mots de Fléchier : *Ce corps pâle & ſanglant auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé.*

Tels ces autres de Racine :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Tels ceux de M. de Voltaire :

Tout pâle & tout ſanglant ſemble braver ſon maître.

Il faut ſe ſouvenir, comme d'une règle générale, qu'on ne rend une deſcription intéreſſante, qu'autant qu'on la remplit de traits viſibles qui fixent l'imagination, qui la remuent puiſſamment, & qui lui rendent les objets ſenſibles & palpables. Ces ſortes de

MORTS TRAGIQUES.

traits excitent dans notre ame des ſentiments par l'analogie qu'ils ont avec nos différentes affections ; auſſi eſt-ce ce qui caractériſe les ouvrages des grands maîtres.

❧

FIGURE XIII.

N'ATTENDEZ PAS.......... que j'ouvre ici une ſcène tragique ; que je repréſente ce grand-homme étendu ſur ſes propres trophées ; * que je découvre ce corps pâle & ſanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé ; que je faſſe crier ſon ſang comme celui d'Abel, & que j'expoſe à vos yeux les triſtes images de la Religion & de la Patrie éplorée. Dans les pertes médiocres on ſurprend ainſi la pitié des Auditeurs ; &, par des mouvements étudiés, on tire au-moins de leurs yeux quelques larmes vaines & forcées : mais on écrit ſans art une mort qu'on pleure ſans feinte ; chacun trouve en ſoi la ſource de ſa douleur, & rouvre lui-même ſa plaie ; & le cœur, pour être touché, n'a pas beſoin que l'imagination ſoit émue.

(*FLÉCHIER ; Oraiſon Funèbre de M. de Turenne.*)



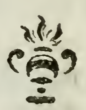
MORTS TRAGIQUES, FIGURE III.

Qu'est-ce qui ſera capable de ſoulager notre douleur ? * La triſteſſe que la mort de M. de Turenne a cauſée, n'eſt pas de la nature de celles qui s'évaporent avec les prémières larmes & les premiers ſoupirs ; elle a fait une impreſſion trop durable ſur tous les cœurs : la Cour, les Armées, la Ville, les Provinces, les Peuples s'en ſont fait une douleur qui ne paſſera jamais. Vous ne l'avez point encore oublié ; .... * cette funeſte nouvelle ſe répandit par toute la France, comme un brouillard épais qui couvrit la lumière du Ciel, & remplit tous les eſprits des ténèbres de la mort ; la terreur & la conſternation la ſuivoient. Perſonne n'apprit la mort de M. de Turenne, qu'il ne crût d'abord l'Armée du Roi taillée en pièces, nos frontières découvertes, & les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de l'Etat ; enſuite, oubliant l'intérêt général, on n'étoit ſenſible qu'à la perte de ce grand-homme. Le récit de ce funeſte accident tira des plaintes de toutes les bouches, & des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi faiſoit gloire de ſçavoir & de dire quelque particularité de ſa vie & de ſes vertus : l'un diſoit qu'il étoit aimé de tout le monde ſans intérêt ; l'autre, qu'il étoit parvenu à être admiré ſans envie ; un troiſième, qu'il étoit redouté de ſes ennemis ſans

MORTS TRAGIQUES.

en être haï ; mais enfin ce que le Roi ſentit ſur cette perte, & ce qu'il dit à la gloire de cet illuſtre mort, eſt le plus grand & le plus glorieux éloge de ſa vertu. Les Peuples répondirent à la douleur de leur Prince ; * on vit, dans les villes par où ſon corps a paſſé, les mêmes ſentiments que l'on avoit vus autrefois dans l'Empire des Romains, lorſque les cendres de Germanicus furent portées de la Syrie au tombeau des Céſars. Les maiſons étoient fermées ; le triſte & morne ſilence, qui régnoit dans les places publiques, n'étoit interrompu que par les gémiſſements des habitants ; les Magiſtrats en deuil euſſent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville ; les Prêtres & les Religieux à l'envi l'accompagnoient de leurs larmes & de leurs prières ; les villes pour leſquelles ce triſte ſpectacle étoit tout nouveau, faiſoient paroître une douleur encore plus véhémente que ceux qui l'accompagnoient ; &, comme ſi, en voyant ſon cercœuil, on l'eût perdu une ſeconde fois, les cris & les larmes recommençoient.

(*MASCARON ; Oraiſon Funèbre de M. de Turenne.*)



MAIS HÉLAS ! ce que tant de milliers d'hommes ne peuvent faire, un accident inopiné, & qui n'eſt pas de ceux que la prudence peut ou prévoir ou réparer, le fait ; la Victoire eſt arrêtée au milieu de ſa courſe ; le feu ſe met dans un magaſin à poudre. * Le bruit, l'éclat, les coups, les feux entre-coupés, frappent les yeux des ſoldats & troublent leur imagination. Ils croient que l'Enfer & le Ciel tonnent également contre eux ; que la chûte du Ciel va les écraſer ; que l'ouverture de la terre va les engloutir ; qu'on n'a pas à combattre contre les hommes, mais contre les démons. Quelques-uns ſont enlevés ; tous ſont épouvantés : la terreur, qui, du côté de Dieu, eſt un effet de ſa puiſſance, & du nôtre, un effet de notre foibleſſe, chaſſe toute la diſcipline ; il n'y a plus d'ordre, plus d'obéiſſance ; la préſence d'eſprit & le cœur des Chefs ne peut pas même changer la confuſion de la fuite en l'ordre d'une retraite ; & le ſoldat, n'ayant plus la valeur qu'il faut pour combattre, n'a plus la docilité qu'il faut pour obéir.

MORTS TRAGIQUES. *FIGURE XXV.*

(*Le même ; Oraiſon Funèbre de M. le Duc de Beaufort.*)



* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

MORTS TRAGIQUES. FIGURE II.

A PEINE nous ſortions des portes de Trézène;
Il étoit ſur ſon char; ſes gardes affligés
Imitoient ſon ſilence autour de lui rangés;
Il ſuivoit tout penſif le chemin de Mycènes;
Sa main ſur ſes chevaux laiſſoit flotter les rênes.
Ces ſuperbes courſiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur ſi noble obéir à ſa voix,
L'œuil morne maintenant & la tête baiſſée,
Sembloient ſe conformer à ſa triſte penſée.
Un effroyable cri, ſorti du fond des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos;
Et du ſein de la terre une voix formidable
Répond, en gémiſſant, à ce cri redoutable.
Juſqu'au fond de nos cœurs notre ſang s'eſt glacé;
Des courſiers attentifs le crin s'eſt hériſſé:
Cependant ſur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide;
L'onde approche, ſe briſe, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume un monſtre furieux.
Son front large eſt armé de cornes menaçantes;
Tout ſon corps eſt couvert d'écailles jauniſſantes.
Indomptable Taureau, Dragon impétueux;
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugiſſements font trembler le rivage;
Le Ciel avec horreur voit ce monſtre ſauvage;
La terre s'en émeut, l'air en eſt infecté;
* Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Tout fuit ; &, ſans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voiſin chacun cherche un aſyle :
Hyppolite lui ſeul, digne fils d'un Héros,
Arrête ſes courſiers, ſaiſit ſes javelots,
Pouſſe au monſtre ; &, d'un dard lancé d'une main ſûre,
Il lui fait dans le flanc une large bleſſure.
De rage & de douleur le monſtre bondiſſant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugiſſant ;
Se roule, & leur préſente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de ſang & de fumée :
La frayeur les emporte ; &, ſourds à cette fois,
Ils ne connoiſſent plus ni le frein, ni la voix.
En efforts impuiſſants leur maître ſe conſume ;
Ils rougiſſent le mords d'une ſanglante écume :
On dit qu'on a vu même, en ce déſordre affreux,
Un Dieu qui d'aiguillons preſſoit leur flanc poudreux :
A travers les rochers la peur les précipite ;
L'eſſieu crie, & ſe rompt ; l'intrépide Hyppolite
Voit voler en éclats tout ſon char fracaſſé ;
Dans les rênes lui-même il tombe embarraſſé.
Excuſez ma douleur ; cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une ſource éternelle :
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que ſa main a nourris ;
Il veut les rappeller, & ſa voix les effraie ;
Ils courent ; tout ſon corps n'eſt bientôt qu'une plaie ;
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuſe enfin ſe ralentit ;

MORTS TRAGIQUES.

MORTS TRAGIQUES.

Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des Rois ſes aïeux ſont les froides reliques;
J'y cours en ſoupirant, & ſa Garde me ſuit;
* De ſon généreux ſang la trace nous conduit;
Les rochers en ſont teints; les ronces dégoutantes
Portent de ſes cheveux les dépouilles ſanglantes.
J'arrive; je l'appelle, &, me tendant la main,
Il ouvre un œuil mourant qu'il referme ſoudain:
« Le Ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie;
» Prends ſoin après ma mort de la triſte Aricie:
» Cher ami, ſi mon père un jour déſabuſé,
» Plaint le malheur d'un fils fauſſement accuſé;
» Pour appaiſer mon ſang & mon Ombre plaintive,
» Dis-lui qu'avec douceur il traite ſa captive;
» Qu'il lui rende »...... A ces mots ce Héros expiré
N'a laiſſé dans mes bras qu'un corps défiguré;
Triſte objet où des Dieux triomphe la colère,
Et que méconnoîtroit l'œuil même de ſon père.

(*Racine*; Tragédie de *Phèdre*, Act. V, Sc. 6.)

Figure III.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future;
Son vieux père accablé ſous le fardeau des ans,
Se livroit au ſommeil entre ſes deux enfants;
Un lit ſeul enfermoit & les fils & le père;
Les meurtriers ardents qu'aveugloit la colère,
Sur eux à coups preſſés enfoncent le poignard;
Sur ce lit malheureux la Mort vole au haſard.

L'Eternel

L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées ;
Il ſçait, quand il lui plaît, veiller ſur nos années : MORTS TRAGIQUES.
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé,
D'aucun coup, d'aucun trait, Caumont ne fut frappé ;
* Un invincible bras armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers déroboit ſon enfance ;
Son père à ſon côté ſous mille coups mourant,
Le couvroit tout entier de ſon corps expirant ;
Et du Peuple & du Roi trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.

(*M. de Voltaire* ; Poëme de la *Henriade*, Ch. II.)



Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuſe, *Figure*
J'ordonnois, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuſe ; *XXVIII.*
Je l'apperçus bientôt porté par des ſoldats,
Pâle & déja couvert des ombres du trépas :
* Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baiſers du Zéphyr & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le temps
Sous le tranchant du fer, ou ſous l'effort des vents.

(*Le même ; au même endroit*, Ch. III.)



Au milieu des Etats, Guiſe avec arrogance, *Figure III.*
De ſon Prince offenſé vint braver la préſence ;
S'aſſit auprès du trône ; &, ſûr de ſes projets,
Crut dans ces Députés voir autant de Sujets.

MORTS TRAGIQUES.

Déja leur troupe indigne, à ſon Tyran vendue,
Alloit mettre en ſes mains la puiſſance abſolue,
Lorſque, las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin ſe venger & régner.
Son rival, chaque jour, ſoigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſoit ſa colère;
Ne ſoupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un aſſaſſinat aſſez de fermeté;
Son deſtin l'aveugloit; ſon heure étoit venue;
Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vue;
De cent coups de poignard indignement percé,
Son orgueil en mourant ne fut point abaiſſé;
* Et ce front, que Valois craignoit encor peut-être,
Tout pâle & tout ſanglant ſembloit braver ſon Maître.
C'eſt ainſi que mourut ce Sujet tout-puiſſant,
De vices, de vertus aſſemblage éclatant.
Le Roi, dont il ravit l'autorité ſuprême,
Le ſouffrit lâchement, & s'en vengea de même.

(*Le même; au même endroit.*)



FIGURE III.

VALOIS reçoit la lettre avec empreſſement;
Il béniſſoit les Cieux d'un ſi prompt changement:
« Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
» Récompenſer ton zèle & payer ton ſervice »?
En lui diſant ces mots, il lui tendoit les bras;
Le monſtre au même inſtant tire ſon coutelas,

MORTS TRAGIQUES.

L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie ;
Le ſang coule ; on s'étonne ; on s'avance ; on s'écrie ;
Mille bras ſont levés pour punir l'aſſaſſin ;
Lui, ſans baiſſer les yeux, les voit avec dédain ;
* Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenſe :
De la France & de Rome il croit être l'appui ;
Il penſe voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui ;
Et, demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.

(*Le même; au même endroit*, Ch. V.)



FIGURE I.

UNE FEMME, (grand Dieu ! faut-il à la mémoire
Conſerver le récit de cette horrible hiſtoire ?)
Une femme avoit vu, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'aliments arraché de ſes mains ;
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui reſtoit, prêt à périr comme elle ;
* Furieuſe, elle approche avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendoit les bras ;
Son enfance, ſa voix, ſa misère & ſes charmes,
A ſa mère en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié.
* Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante ;
La rage enfin l'emporte ; &, d'une voix tremblante,

MORTS TRAGIQUES.

Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité :
« Cher & malheureux fils que mes flancs ont porté,
» Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie ;
» Les tyrans ou la faim l'auroient bientôt ravie ;
» Eh ! pourquoi vivras-tu ? pour aller dans Paris
» Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris ?
» Meurs avant de ſentir mes maux & ta misère ;
» Rends-moi le jour, le ſang que t'a donné ta mère ;
» Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
» Et que Paris du-moins voie un crime nouveau ».
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main déſeſpérée
Enfonce en frémiſſant le parricide acier,
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer ;
Et d'un bras que pouſſoit ſa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim les farouches ſoldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas ;
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours & des lions qui fondent ſur leur proie ;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur ;
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe ! ô terreur !
Près d'un corps tout ſanglant, à leurs yeux ſe préſente
Une femme égarée, & de ſang dégouttante :
« Oui, c'eſt mon propre fils ; oui, monſtres inhumains,
» C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains :
» Que la mère & le fils vous ſervent de pâture ;
» Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?

MORTS TRAGIQUES.

» Quelle horreur, à mes yeux, ſemble vous glacer tous?
» Tigres, de tels feſtins ſont préparés pour vous ».
Ce diſcours inſenſé que ſa rage prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard qu'en ſon cœur elle enfonce:
De crainte, à ce ſpectacle, & d'horreur agités,
Ces monſtres confondus courent épouvantés;
Ils n'oſent regarder cette maiſon funeſte;
Ils penſent voir ſur eux tomber le feu céleſte;
Et le Peuple effrayé de l'horreur de ſon ſort,
Levoit les mains au Ciel, & demandoit la mort.

(*Le même; au même endroit*, Ch. X.)



FIGURE II.

LA VICTIME étoit prête, & de fleurs couronnée;
L'autel étinceloit des flambeaux d'Hyménée;
Poliſonte, l'œuil fixe, & d'un front inhumain,
Préſentoit à Mérope une odieuſe main;
Le Prêtre prononçoit les paroles ſacrées;
Et la Reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant triſtement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'Hyménée, invoquoit le trépas.
Le Peuple obſervoit tout dans un profond ſilence;
Dans l'enceinte ſacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un Héros, ſemblable aux Immortels:
Il court, c'étoit Egiſte; il s'élance aux autels;
Il monte; il y ſaiſit d'une main aſſurée,
Pour les fêtes des Dieux la hache préparée.

MORTS TRAGIQUES.

* Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux ;
Je l'ai vu qui frappoit ce monstre audacieux :
Meurs, Tyran, disoit-il ; *Dieux, prenez vos victimes.*
Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, & pense à le venger ;
Egiste se retourne enflammé de furie ;
A côté de son maître il le jete sans vie.
Le Tyran se relève ; il blesse le Héros ;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déja la garde accourt avec des cris de rage ;
Sa mère..... (Ah ! que l'Amour inspire de courage !
Quel transport animoit ses efforts & ses pas !)
Sa mère...... Elle s'élance au milieu des soldats :
« C'est mon fils ; arrêtez ; cessez, troupe inhumaine ;
» C'est mon fils ; déchirez sa mère & votre Reine,
» Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté ».
A ces cris douloureux le peuple est agité ;
Un gros de nos amis que son danger excite,
Entre elle & ses soldats vole & se précipite ;
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères,
Les frères méconnus, immolés par leurs frères ;
Soldats, Prêtres, amis l'un sur l'autre expirants ;
On marche, on est porté sur les corps des mourants ;
On veut fuir ; on revient ; & la foule pressée
D'un bout du Temple à l'autre est vingt fois repoussée.

MORTS TRAGIQUES.

De ces flots confondus le flux impétueux
Roule & dérobe Egiste & la Reine à mes yeux.
Parmi les combattants je vole ensanglantée;
J'interroge, à grands cris, la foule épouvantée;
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur;
On s'écrie: *Il est mort; il tombe; il est vainqueur.*
Je cours, je me consume, & le peuple m'entraîne,
Me jete en ce Palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourants, des morts & des débris.
Venez; suivez mes pas; joignez-vous à mes cris;
Venez; j'ignore encor si la Reine est sauvée;
Si de son digne fils la vie est conservée;
Si le Tyran n'est plus: le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

(*Le même*; Tragédie de *Mérope*, Act. V, Sc. 6.)



FIGURE XVIII.

Si je n'ai plus de fils, que m'importe un Empire?
Que m'importe ce Ciel, ce jour que je respire?
Je dus y renoncer, alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des Mortels & des Dieux.
O perfidie! ô crime! ô jour fatal au monde!
O mort toujours présente à ma douleur profonde!
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris, *Sauvez le Roi, son épouse & ses fils.*
Je vois ces murs sanglants, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumants ces femmes écrasées,

MORTS TRAGIQUES.

Ces efclaves fuyants, le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi:
Là, nageant dans fon fang, & fouillé de pouffière,
Tournant encor vers moi fa mourante paupière,
Cresfonte, en expirant, me ferra dans fes bras:
Là, deux fils malheureux condamnés au trépas,
* Tendres & premiers fruits d'une union fi chère,
Sanglants & renverfés fur le fein de leur père,
A peine foulevoient leurs innocentes mains;
Hélas! ils m'imploroient contre leurs affaffins.
Egifte échappa feul; un Dieu prit fa défenfe.
Veille fur lui, grand Dieu, qui fauvas fon enfance;
Qu'il vienne; que Narbas le ramène à mes yeux
Du fond de ces déferts au rang de fes aïeux.
J'ai fupporté quinze ans mes fers & fon abfence;
Qu'il règne au lieu de moi; voilà ma récompenfe.

(*Le même; au même endroit*, Act. I, Sc. 1.)



FIGURE III.

* * J'AI COURU par votre ordre au rivage;
J'ai vu la trahifon; j'ai vu toute fa rage;
Du plus grand des Mortels j'ai vu trancher le fort;
J'ai vu dans fon malheur la gloire de fa mort;
Et, puifque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte;
Ecoutez, admirez & plaignez fon trépas.
Ses trois vaiffeaux en rade avoient mis voiles bas;

MORTS TRAGIQUES.

Et, voyant dans le port préparer nos galères,
Il croyoit que le Roi touché de ses misères,
Par un beau sentiment d'honneur & de devoir,
Avec toute sa Cour le venoit recevoir;
Mais voyant que ce Prince, ingrat à ses mérites,
N'envoyoit qu'un esquif rempli de satellites,
Il soupçonne aussi-tôt son manquement de foi,
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi.
Enfin, voyant nos bords & notre flotte en armes,
Il condamne en son cœur ces indignes alarmes;
Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui
A ne hasarder pas Cornélie avec lui:
« N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête
» A la réception que l'Egypte m'apprête;
» Et, tandis que moi seul j'en courrai le danger,
» Songe à prendre la fuite afin de me venger:
» Le Roi Juba nous garde une foi plus sincère;
» Chez lui tu trouveras & mes fils & ton père;
» Mais, quand tu les verrois descendre chez Pluton;
» Ne désespère point, du vivant de Caton ».
Tandis que leur amour en cet adieu conteste,
Achillas à son bord joint son esquif funeste;
Septime se présente, &, lui tendant la main,
Le salue *Empereur* en langage Romain;
Et, comme député de ce jeune Monarque:
« Passez, Seigneur, dit-il; passez dans cette barque;
» Les sables & les bancs cachés dessous les eaux
» Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux ».

MORTS TRAGIQUES.

Ce Héros voit la fourbe, & s'en moque dans l'ame;
Il reçoit les adieux des ſiens & de ſa femme;
Leur défend de le ſuivre, & s'avance au trépas,
Avec le même front qu'il donnoit les Etats.
La même majeſté ſur ſon viſage empreinte,
Entre ſes aſſaſſins montre un eſprit ſans crainte;
Sa vertu toute entière à la mort le conduit;
Son affranchi Philippe eſt le ſeul qui le ſuit;
C'eſt de lui que j'ai ſçu ce que je viens de dire,
Mes yeux ont vu le reſte, & mon cœur en ſoupire,
Et crois que Céſar même à de ſi grands malheurs
Ne pourra refuſer des ſoupirs & des pleurs.

* *

On l'amène, & du port nous le voyons venir,
Sans que pas un d'entr'eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Si-tôt qu'on a pris terre, on l'invite à deſcendre;
Il ſe lève; & ſoudain, pour ſignal, Achillas
Derrière ce Héros tirant ſon coutelas,
Septime & trois des ſiens, lâches enfants de Rome,
Percent à coups preſſés les flancs de ce grand-homme;
Tandis qu'Achillas même épouvanté d'horreur,
De ces quatre enragés admire la fureur.

* * * * * * * * * * * * * *

D'un des pans de ſa robe il couvre ſon viſage,
A ſon mauvais deſtin en aveugle obéit,
Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit,

De peur que d'un coup d'œuil contre une telle offenſe,
Il ne ſemble implorer ſon aide ou ſa vengeance.
Aucun gémiſſement à ſon cœur échappé
Ne le montre en mourant digne d'être frappé;
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
Ce qu'eut de beau ſa vie, & ce qu'on dira d'elle,
Et tient la trahiſon que le Roi leur preſcrit
Trop au-deſſous de lui pour y prêter l'eſprit:
* Sa vertu dans leur crime augmente ainſi ſon luſtre,
Et ſon dernier ſoupir eſt un ſoupir illuſtre,
Qui de cette grande ame achevant les deſtins,
Etale tout Pompée aux yeux des aſſaſſins.
Sur les bords de l'eſquif ſa tête enfin penchée,
Par le traître Septime indignement tranchée,
Paſſe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainſi qu'un grand trophée après de grands combats.
On deſcend; &, pour comble à ſa noire aventure,
On donne à ce Héros la mer pour ſépulture;
Et le tronc ſous les flots roule dorénavant,
Au gré de la fortune & de l'onde & du vent.
La triſte Cornélie, à cet affreux ſpectacle,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obſtacle,
Défend ce cher époux de la voix & des yeux;
Puis, n'eſpérant plus rien, lève les mains aux Cieux;
Et, cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans ſa galère évanouïe ou morte.
Les ſiens, en ce déſaſtre, à force de ramer,
L'éloignent de la rive, & regagnent la mer;

MORTS TRAGIQUES.

Mais ſa fuite eſt mal sûre, & l'infâme Septime
Qui ſe voit dérober la moitié de ſon crime,
Afin de l'achever prend ſix vaiſſeaux au port,
Et pourſuit ſur les eaux Pompée après ſa mort.
Cependant Achillas porte au Roi ſa conquête;
Tout le Peuple tremblant en détourne la tête;
Un effroi général offre à l'un ſous ſes pas
Des abymes ouverts pour venger ce trépas;
L'autre entend le tonnerre, & chacun ſe figure
Un déſordre ſoudain de toute la nature:
Tant l'excès du forfait troublant leurs jugements,
Préſente à leur terreur l'excès des châtiments!
Philippe d'autre part montrant, ſur le rivage,
Dans une ame ſervile un généreux courage,
Examine d'un œuil & d'un ſoin curieux
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque urne chétive en ramaſſer la cendre,
Et d'un peu de pouſſière élever un tombeau
A celui qui du monde eut le ſort le plus beau.

(*P. Corneille*; Tragédie de *Pompée*, Act. II, Sc. 2.)



MORTS TRAGIQUES. FIGURE III.

LA TÊTE de Pompée a produit des effets
Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.
Je ne sçais si César prendroit plaisir à feindre;
Mais pour eux, jusqu'ici je trouve lieu de craindre:
S'ils aimoient Ptolomée, ils l'ont fort mal servi;
Vous l'avez vu partir, & moi je l'ai suivi;
Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la Ville,
Et, pour joindre César, n'ont avancé qu'un mille.
Il venoit à plein voile; &, si dans les hasards
Il éprouva toujours pleine faveur de Mars,
Sa flotte qu'à l'envi favorisoit Neptune,
Avoit le vent en poupe ainsi que sa fortune.
Dès le premier abord notre Prince étonné,
Ne s'est plus souvenu de son front couronné;
Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse,
Toutes ses actions ont senti la bassesse;
J'en ai rougi moi-même, & me suis plaint à moi,
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de Roi;
Et César qui lisoit sa peur sur son visage,
Le flattoit par pitié pour lui donner courage:
Lui, d'une voix tremblante, offrant ce don fatal:
« Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, de rival;
» Ce que n'ont pu les Dieux dans votre Thessalie,
» Je vais mettre en vos mains Pompée & Cornélie;
» En voici déja l'un; & pour l'autre, elle fuit;
» Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit».
* A ces mots Achillas découvre cette tête;
Il semble qu'à parler encore elle s'apprête,

MORTS TRAGIQUES.

Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur,
En sanglots mal formés exhale sa douleur;
Sa bouche encore ouverte, & sa vue égarée,
Rappellent sa grande ame à peine séparée;
Et son courroux mourant fait un dernier effort,
Pour reprocher aux Dieux sa défaite & sa mort.
César, à cet aspect comme frappé du foudre,
Et comme ne sachant que croire ou que résoudre,
Immobile, & les yeux sur l'objet attachés,
Nous tient assez long-temps ses sentiments cachés;
Et je dirai, si j'ose en faire conjecture,
Que par un mouvement commun à la nature,
Quelque maligne joie en son cœur s'élevoit,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvoit.
* L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise,
Chatouilloit, malgré lui, son ame avec surprise;
Et, de cette douceur son esprit combattu,
Avec un peu d'effort rassuroit sa vertu.
S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie;
Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie;
Examine en secret sa joie & ses douleurs,
Les balance, choisit, laisse couler des pleurs;
Et forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,
Se montre généreux par un trait de foiblesse;
Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux,
Lève les mains ensemble & les regards aux Cieux;
Lâche deux ou trois mots contre cette insolence,
Puis, tout triste & pensif, il s'obstine au silence;

Morts tragiques.

Et même à ſes Romains ne daigne repartir,
Que d'un regard farouche, & d'un profond ſoupir.
Enfin, ayant pris terre avec trente cohortes,
Il ſe ſaiſit du port; il ſe ſaiſit des portes;
Met des gardes par-tout & des ordres ſecrets,
Fait voir ſa défiance ainſi que ſes regrets;
Parle d'Egypte en maître, & de ſon adverſaire,
Non plus comme ennemi, mais comme ſon beau-père.

(*Le même; au même endroit*, Act. III, Sc. I.)



Figure II.

Mon père Pélias (je frémis d'y penſer)
A mes ſens, cette nuit, s'eſt venu retracer;
Tel qu'autrefois chargé de vieilleſſe & de gloire,
Je le vis des fureurs éprouver la plus noire;
J'ai cru le voir encor dans les bras du ſommeil,
Attendant ſans effroi le retour du Soleil;
Mes ſœurs entre la crainte & l'eſpoir balancées,
Autour du bain fatal paroiſſoient empreſſées:
L'une du feu trop lent ranimoit les ardeurs;
L'autre exprimoit le ſuc des herbes & des fleurs;
Une lampe, éclairant leur démarche timide,
Conduit juſqu'au vieillard la troupe parricide;
Trois fois à cet objet leur courage a frémi;
Trois fois leur bras levé ne deſcend qu'à demi;
Il ſemble que d'un Dieu le regard les arrête,
Ou que de la Gorgone il leur montre la tête;
Chacune à ſon forfait voulant ſe dérober,
* Le coup demeure en l'air & n'oſe retomber;

MORTS TRAGIQUES.

Alors comme autrefois, je n'ai rien vu de suite ;
Là, mon frère est entré, mes sœurs ont pris la fuite ;
* Il les suit ; il les joint ; il leur perce le flanc ;
Et le cruel, encore avide de mon sang,
Levoit le bras sur moi pour en couvrir la terre,
Lorsqu'Admète attiré par le bruit du tonnerre,
Aussi prompt que l'éclair a couru se jeter
Au-devant de la mort qu'on vouloit me porter.
Soudain du haut des Cieux, sur l'une & l'autre tête,
J'ai vu crever la nue où grondoit la tempête ;
J'ai vu ces murs sanglants par la foudre embrasés,
Et leur brûlant débris nous a tous écrasés.

(*De la Grange ;* Tragédie d'*Alceste*, Act. I, Sc. 2.)



AVIS

PEINTURE ELOQUENCE.

AVIS

SUR LE MORCEAU SUIVANT.

QUOIQUE cet ouvrage ſemble n'avoir d'autre objet que de former l'Orateur & le Poëte à *l'Art de peindre à l'Eſprit*, l'on oſe dire qu'il peut fournir ce même avantage au Peintre; il ſuffit de lire les modèles que nous avons raſſemblés ici, pour ſe perſuader que cet Artiſte y trouvera les deſſins des plus grands tableaux.

L'Eloquence, la Poéſie & la Peinture, tendent donc toutes trois au même but, quoique par un *faire* particulier. Elles opèrent ſur l'ame toutes les ſenſations analogues aux objets qu'elles lui préſentent; c'eſt-à-dire que tantôt elles lui plaiſent, tantôt elles l'émeuvent; en un mot elles font naître en elle tous les mouvements qu'elle doit reſſentir naturellement à la vue de tel & tel objet.

La Peinture paroît être la première deſtinée à opérer ces merveilles; elle a du-moins

[illegible] ELOQUENCE.

ſur les deux autres l'avantage de parler aux yeux en ſe faiſant ſentir à l'ame.

Après elle doit marcher la Poéſie qui a toujours été regardée comme la Peinture (*ut Pictura Poëſis ;*) en effet tout chez elle eſt image.

L'Eloquence plus grave n'en eſt ni moins énergique ni moins vive pour peindre tous les objets qu'il lui eſt permis de peindre, ſans ſortir des bornes de ſon empire : auſſi la repréſente-t-on comme un homme fort & robuſte, de la langue duquel part une chaîne qui captive les Rois & les Peuples ; toutes ſes *figures* ſont pour elle autant de crayons pour varier ſon expreſſion pittoreſque.

Il appartenoit à un homme d'eſprit, à un des premiers Artiſtes dans l'Art pittoreſque, de trouver un parallèle auſſi ingénieux que vrai entre l'Eloquence & la Peinture.

Quelques Connoiſſeurs nous ont aſſuré que nous ne pouvions terminer plus agréablement & plus utilement cet Ouvrage que par ce morceau ; nous nous rendons à leurs avis, perſuadés nous-mêmes qu'il ſera du goût du plus grand nombre.

PEINTURE
ELOQUENCE.

PARALLÈLE DE L'ELOQUENCE ET DE LA PEINTURE;

Par feu M. CHARLES COYPEL, Premier Peintre du Roi & de M. le Duc d'Orléans.

S'IL SE TROUVE, Messieurs, comme cela pouroit être, des Orateurs qui n'aient qu'une idée médiocre de la Peinture, ils ne manqueront pas de s'écrier: « Quelle au-» dace d'oser comparer l'Art de peindre au » Prince des Arts; à cet Art qui sçait à son » gré remuer les cœurs, exciter & guérir » les passions, triompher des volontés; à » cet Art, par lequel on parvient à soutenir » la vérité, à défendre l'innocence, à de-» masquer le vice, à gouverner les Répu-» bliques & les Etats, à confondre les Incré-» dules, à faire rentrer dans le devoir les » Séditieux les plus emportés, à consoler

PEINTURE ELOQUENCE.

» les Malheureux, & à remplir de terreur » ceux qui mésusent de la prospérité » !

Combien les Orateurs auroient-ils encore de choses à dire en faveur de l'Eloquence? Mais je crois devoir supprimer ce détail, pour me hâter de vous annoncer que mon dessein n'est point, en comparant l'Art de peindre à l'Art de bien dire, de soutenir que l'un soit aussi nécessaire que l'autre à la Société ; ce que j'entreprends seulement de prouver aujourd'hui, c'est le rapport qu'ils ont dans presque toutes leurs parties. Je vais tâcher de les citer par ordre, en les comparant toujours les unes aux autres.

Si je n'avois écrit ce petit ouvrage que pour vous, Messieurs, je me serois contenté de nommer simplement les parties de la Rhétorique, sans me mettre en peine de les définir, puisque je ne dois pas douter que vous n'en connoissiez l'usage. Mais, vous le sçavez, l'instruction de nos Elèves doit être un des principaux objets de nos Conférences Académiques, &, parmi les

PEINTURE ELOQUENCE.

jeunes-gens qui s'adonnent à la Peinture, il s'en trouvera nombre à qui de courtes explications ne feront pas inutiles, & qui, peut-être fans elles, ne pouroient concevoir ce rapport infini que je crois trouver entre la Peinture & l'Eloquence.

C'eft donc pour la jeuneffe que je donne à mefure ces définitions abrégées des parties de l'Art de bien dire, & c'eft à vous, Meffieurs, que je m'adreffe pour fçavoir fi elles font juftes & claires, & fi je ne m'abufe point, lorfqu'à ces diverfes parties je crois trouver des équivalents dans celles de l'Art de peindre. En vous parlant des trois genres de la Rhétorique, je vais terminer cet avant-propos par un effai de ce que j'ofe entreprendre.

Si nombreux que puiffent être les fujets de parler, les Anciens ont cru devoir les réduire à trois genres qu'ils ont nommés *judiciaire*, *démonftratif* & *délibératif*.

Le genre judiciaire eft des trois genres

PEINTURE ELOQUENCE.

d'oraiſon, celui par lequel on accuſe ou l'on défend.

Le genre démonſtratif eſt ainſi nommé, parce qu'il démontre & met au jour les vertus & les vices; il a pour objet la louange & le blâme.

L'uſage du genre délibératif, c'eſt d'employer la force des raiſons pour perſuader ou pour diſſuader.

Il me ſemble, Meſſieurs, que l'Hiſtoire & la Fable n'offrent preſque point de ſujets à la Peinture qui ne ſoient de l'un de ces trois genres. Par exemple, Suſanne accuſée eſt un ſujet du genre judiciaire; & le Peintre qui auroit entrepris de traiter cette grande ſcène, l'auroit mal rendue, ſi l'impudicité & la noirceur n'étoient pas aſſez ſenſiblement écrites ſur le front des vieillards, pour exciter contre eux notre juſte indignation. Ce même Peintre ne ſeroit pas excuſable non plus, s'il n'avoit pris ſoin de rendre plus touchante la beauté de ſon héroïne par cette noble pudeur qui prouve l'innocence.

Scipion, qui rend cette belle & jeune captive à ſon époux, & Tullie qui fait paſſer ſon char ſur le corps de ſon père, nous préſentent deux ſujets qui appartiennent au genre démonſtratif. Poura-t-on les voir bien rendus ſans admirer Scipion, & ſans prendre Tullie en horreur?

PEINTURE ELOQUENCE.

Le ſujet d'Alexandre qui, avalant la médecine que vient de lui préſenter Philippe, lui donne à lire la lettre où ce Médecin eſt accuſé d'avoir voulu l'empoiſonner, convient au genre délibératif. L'expreſſion de Philippe doit nous perſuader qu'il eſt coupable du crime qu'on lui impute, ou nous en diſſuader.

De l'Invention.

Comment dans l'Art de peindre, ainſi que dans l'Art de bien dire, ne regarderoit-on pas l'invention comme la première des parties qui le compoſent, puiſque tous les Arts la reconnoiſſent pour ce don du Ciel que l'on conſerve par la pratique & par

PEINTURE ELOQUENCE.

l'étude, mais que la pratique & l'étude ne font point obtenir?

L'invention oratoire consiste à trouver la matière, à imaginer les raisons pour prouver les choses dont il s'agit, & à chercher les pensées, avant que de songer à l'expression. Dans la Peinture, il s'agit d'abord de faire choix d'un sujet proportionné à nos forces, d'envisager par quels moyens nous pourons parvenir à le traiter d'une façon sensible, nouvelle & piquante, & de ne point penser aux beautés de détail, que nous n'ayons conçu le plan qui doit les renfermer, & où elles viennent presque toujours se placer d'elles-mêmes, lorsqu'il est heureusement tracé.

Le rapport me paroît si juste à l'égard de ette première partie, que je ne doute point, Messieurs, qu'il ne vous frappe; & vous conviendrez avec moi qu'on pouroit dire à nombre de nos jeunes Elèves: *Avant donc que de peindre, apprenez à penser.*

DE LA DISPOSITION.

L'ORATEUR, après avoir préparé les matières d'un discours, doit les disposer avec ordre, & leur donner le rang que chacune d'elles demande en particulier, pour composer un tout qui frappe, entraîne & persuade l'Auditeur. Cicéron disoit que Gorgias étoit un fanfaron d'Eloquence, parce que Gorgias osoit se vanter de discourir avec succès sur quelque matière qu'on lui donnât, sans avoir disposé son sujet, ni fait aucune préparation.

Qu'est-ce, Messieurs, dans la Peinture que la disposition? N'est-ce pas de mettre en règle, avec réflexion, ce qu'une imagination échauffée nous a présenté dans une sorte de désordre? N'est-ce pas de placer les Acteurs de la scène, que notre tableau doit représenter, dans le rang qui convient à chacun? N'est-ce pas de sçavoir rejeter les choses accessoires, peu convenables au sujet que l'on traite, fussent-elles même avanta-

Peinture
Eloquence.

geuſes pour l'effet général, & de trouver le moyen d'y ſuppléer par d'autres? N'eſt-ce pas de diſpoſer la lumière de façon qu'elle attire l'œuil ſur l'objet principal? Que pourois-je dire ſur cette partie qui n'ait pas été dit, & qui ne prouve pas qu'elle eſt auſſi néceſſaire au grand Peintre qu'au grand Orateur?

Du Langage.

Cette troiſième partie de la Rhétorique regarde la juſteſſe du langage, la propriété, le choix & l'arrangement des paroles dont on ſe ſert pour exprimer les choſes que l'on a déja inventées & diſpoſées. Sans les penſées les plus beaux termes ne ſignifieroient rien; ſans les termes propres les penſées les plus heureuſes perdroient de leur force ou de leur grace.

Le deſſin, la couleur, le pinceau, voilà, Meſſieurs, quel eſt, je crois, notre *langage*. Nous aurions beau avoir heureuſement diſpoſé une figure de Vénus, nous ne parvien-

drions point à la repréſenter telle qu'on doit ſe la figurer, ſans l'élégance & la nobleſſe du deſſin, ſans la fraîcheur & la délicateſſe de la couleur, ſans la fineſſe & les graces du pinceau. Si un Peintre au-contraire nous offroit cette Déeſſe peinte groſſièrement, d'une forme ignoble, avec le teint hâlé d'une baſſe villageoiſe, quand même cette figure ſeroit dans ſa mauſſaderie, correcte, bien coloriée & bien peinte, ne pourions-nous pas dire que celui qui en ſeroit l'Auteur auroit fait un mauvais uſage du *langage* de la Peinture?

PEINTURE ELOQUENCE.

DES QUATRE PARTIES DE L'ORAISON.

LES QUATRE parties de l'Oraiſon ſont, l'Exorde, la Narration, la Confirmation & la Concluſion.

L'Exorde eſt une entrée au diſcours oratoire, qui prépare les Auditeurs aux choſes dont on doit les entretenir. L'Orateur, dans un Exorde, doit avoir pour objet d'attirer

PEINTURE
ÉLOQUENCE.

l'attention de ceux qui l'écoutent, de mériter leur confiance, & de gagner leur affection en leur annonçant à la fois la nouveauté, la vérité & le plaisir.

Ce tout-ensemble du tableau, qui, à l'aide du clair-obscur & de l'harmonie des couleurs, doit attirer les yeux, même de l'homme peu versé dans les mystères de la Peinture, en lui faisant espérer de voir un spectacle extraordinaire, vrai & satisfaisant; ce tout-ensemble, dis-je, n'est-ce pas, Messieurs, ce que, dans l'Art de peindre, nous pouvons regarder comme cet Exorde si puissant dans l'Art de bien dire?

La Narration, c'est le récit du fait dont il s'agit, qui doit avoir la vraisemblance, la clarté & la briéveté. Ne pouvons-nous pas comparer à cette seconde partie de l'Oraison la composition du tableau, où tout doit être aussi vraisemblable que parfaitement clair, & dont les choses superflues doivent être absolument bannies?

La Confirmation, c'est la preuve du fait,

expofée par des raifons claires, fortes & convaincantes.

PEINTURE ELOQUENCE.

Les objets divers qui compofent un tableau, imités d'une manière fenfible, vraie & piquante, voilà pour le grand Peintre un équivalent des raifons que, pour convaincre ceux qui l'écoutent, l'Orateur doit employer dans un difcours.

La Conclufion, c'eft le dernier effort de l'Eloquence par lequel elle fçait, à l'aide des figures vives & brillantes, des riches expreffions dont elle fait ufage, & des fleurs qu'elle répand à pleines mains, obtenir la victoire, & mériter les honneurs du triomphe.

Vous me prévenez fans doute, Meffieurs, & vous dites : « Voilà ce que doivent être, » pour un tableau, ces derniers traits vifs, » brillants, expreffifs, où le pinceau, com- » parable au flambeau de Prométhée, ani- » me, en les touchant, tous les objets qu'on » a dû former de fang froid & avec une pro- » fonde méditation. Oui, nous reconnoif- » fons-là cet enthoufiafme heureux, où l'exé-

PEINTURE
ELOQUENCE.

» cution la plus vive peut à peine ſuivre la » rapide penſée. Voilà ce dernier effort » enfin, d'où dépend le ſort de nos ou» vrages ».

Nous avons donc, dans l'Art de peindre, l'Exorde, la Narration, la Confirmation & la Concluſion. La ſeule objection qu'on pouroit faire, & qui eſt avantageuſe à la Peinture, c'eſt que dans un diſcours ces quatre parties n'offrent que ſucceſſivement les effets heureux qu'elles produiſent à la fois dans un tableau qui les réunit.

DU STYLE.

TOUT le monde ſçait qu'en parlant des Ecrits divers on ſe ſert du mot de *Style*, qui ſignifie alors, au figuré, la manière de compoſer & d'écrire. Comme les Peintres ont chacun leur manière de *compoſer* & d'*écrire* avec leur pinceau, ils pouroient, ainſi que les Orateurs, faire uſage de ce mot; mais, cette grande partie de leur Art, ils l'appellent ſimplement *Manière*. Ainſi lorſque je

dis : *Ce tableau eſt dans la manière de Raphaël*, je fais concevoir à l'amateur de la Peinture l'équivalent de ce que je donnerois à penſer à l'homme de Lettres, en diſant : *Ce plaidoyer eſt dans le ſtyle de Cicéron.*

Si, dans l'Art de bien dire, chaque Orateur a ſon ſtyle particulier; dans l'Art de peindre, je l'ai déja dit, chaque Peintre a ſa manière favorite ; & cette diverſité eſt preſque comparable à celle des phyſionomies.

Mais, parce que, dans l'Art de bien dire, ces différentes manières de compoſer & d'écrire n'ont que trois ſortes de matières, l'une ſimple, l'autre plus élevée, la troiſième héroïque & ſublime, on a cru devoir dire qu'il n'y a que trois ſortes de ſtyle; ſçavoir le ſtyle ſimple, le ſtyle tempéré, le ſtyle héroïque & ſublime. Cette règle, fondée ſur l'expérience, peut ſans doute s'appliquer à l'Art de peindre.

Ainſi que l'Orateur, le Peintre non-ſeulement ne peut preſque exercer ſon art que dans l'un de ces trois ſtyles; mais dans ces

Peinture Eloquence.

trois ſtyles, le Peintre comme l'Orateur doit éviter d'être obſcur, affecté, entortillé, enflé ou rampant.

J'oſe comparer, par exemple, le trop fréquent uſage des raccourcis au ſtyle obſcur. Déſirez-vous d'autres équivalents? Les minauderies & les tours forcés, voilà pour le ſtyle affecté; ces expreſſions du viſage que l'on rend inintelligibles en voulant les rendre trop fines, voilà pour le ſtyle entortillé; les grimaces, les geſtes outrés, les muſcles trop ſenſiblement prononcés, le trop d'ampleur & d'agitation dans les draperies, le coloris exagéré, voilà pour le ſtyle enflé. Cette facilité, d'autant plus dangereuſe qu'elle s'acquiert promptement; cette facilité, dis-je, avec laquelle les mauvais Peintres ſçavent multiplier à l'infini des idées déja trop rebattues, voilà pour le ſtyle rampant.

Le ſtyle ne ſçauroit être trop clair, & doit ſaiſir ſur-le-champ. Une jeune & belle perſonne nous éblouït à la première vue; ſon éclat lui attire notre hommage avant

que

que nous ayons eu le temps d'obſerver ſes traits ; de même, pour nous charmer, un ſtyle vraiment beau ne dépend point d'un long examen. Non, l'examen le plus ſévère ne doit ſervir qu'à juſtifier l'admiration que le ſtyle a ſçu nous cauſer d'abord. La manière de traiter les choſes en les peignant, doit produire un effet ſemblable ; & dans un tableau ce feroit louer d'une façon cruelle, la figure d'un Apollon, que de dire qu'on l'a trouvée majeſtueuſe, après en avoir meſuré bien exactement toutes les proportions.

Dans l'Eloquence, le ſtyle doit être proportionné aux choſes dont on parle ; dans la Peinture, il faut auſſi qu'il ſoit convenable aux objets qu'on veut repréſenter ; & ce ſeroit déplacer ridiculement un beau ſtyle, que de deſſiner & de peindre Adonis de la forme, de la proportion & de la couleur qui doivent caractériſer Hercule.

A l'égard du choix qu'il faut faire de l'un des trois ſtyles généraux, c'eſt moins encore

Peinture
Eloquence.

la dignité des perſonnages dont on parle ou que l'on peint, que le genre des faits qu'on raconte ou qu'on retrace aux yeux, qui détermine les Orateurs & les Peintres à préférer un ſtyle aux autres.

Par exemple, on pouroit, dans notre Art, faire un noble uſage du ſtyle ſimple pour peindre *Louis*, tel qu'en particulier il ſe fait voir à ſon auguſte famille. Le ſtyle tempéré conviendroit pour repréſenter ce Monarque avec cet air majeſtueux & plein de bonté dont il regarde ſon peuple. Le Peintre qui voudroit nous montrer ce Héros tel qu'on le vit à Fontenoy, ne pouroit nous offrir le vrai ſans faire éclater le ſublime.

Le ſublime peut ſe rencontrer dans tous les différents ſtyles. Molière & la Fontaine nous ont ſur-tout donné des preuves que les grands Ecrivains le trouvent dans le ſtyle ſimple & dans le ſtyle tempéré. Rembrant, Téniers & pluſieurs autres Peintres Flamands y ſont parvenus quelquefois par

l'extrême vérité des expressions, dans des sujets qu'on ne peut mettre au rang des sujets nobles & héroïques. Mais, comme les sujets héroïques exigent plus que tous les autres beaucoup d'élévation dans le style ; le style héroïque dont je vais parler est regardé comme celui dans lequel le sublime doit se trouver le plus communément.

DU STYLE HÉROIQUE ET SUBLIME.

SÇAVOIR écrire dans le style héroïque & sublime, c'est sçavoir exprimer en termes purs, énergiques & nobles, ce qu'on a dû penser noblement & avec enthousiasme.

L'effet que doit produire ce style, c'est de nous élever avec force au-dessus de nous-mêmes, c'est de nous remplir à la fois de respect, d'admiration, de plaisir.

En employant ce style, l'Orateur ne doit pas prétendre se soutenir toujours également dans ce haut degré d'élévation. Pour reprendre haleine & donner à ses Auditeurs

Peinture Eloquence.

le temps de respirer, on lui permet, & même on lui conseille de descendre quelquefois ; mais on ne lui pardonne jamais de tomber.

Pierre Corneille & Michel-Ange, dans leurs ouvrages divers, nous paroissent souvent des Divinités & sur-le-champ de foibles humains.

Racine & Raphaël ne cessent point d'être héroïques quand ils cessent d'être sublimes.

Le sublime ne se rencontre point dans un style chargé d'une parure superflue. S'il impose par sa noblesse, lorsqu'il paroît dans un ouvrage, il ne nous étonne pas moins par sa simplicité. Il ne se montre jamais sans l'exacte vérité ; toujours l'exagération le fait fuir.

Racine, dans Athalie, fait dire à Joad :

Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Nous reconnoissons dans ces vers subli-

mes la ſimplicité, la nobleſſe & le vrai. Peut-être un Auteur médiocre eût-il cru devoir étendre cette magnifique penſée ; combien eût-elle perdu de ſon éclat, s'il eût dit par exemple ?

Peinture Eloquence.

Soumis au Souverain du Ciel & de la Terre,
Je crains le bras vengeur qui lance le tonnerre ;
Lui ſeul peut me remplir de terreur & d'effroi ;
Toute autre crainte, Abner, eſt au-deſſous de moi.

Raphaël s'eſt élevé juſqu'au ſublime, en peignant la figure de S. Paul qui prêche à Corinthe. Voyons-nous autre choſe dans cette figure que le noble, le ſimple & le vrai réunis ? Cette figure nous impoſeroit-elle par le grand & le pathétique, ſi nous voyions dans ſes bras & ſur ſon viſage une agitation forcée ? Ne ſeroit-elle pas appauvrie par l'abondance des plis d'une draperie volante ? Un Peintre froid eût imaginé faire trembler, en nous offant dans S. Paul un Prédicateur outré, & ſans doute il n'eût pas réuſſi. Raphaël nous inſpire le reſpect

Peinture Eloquence.

& l'admiration, en faiſant voir dans cet Apôtre un homme rempli de la ſageſſe divine.

« Mais, dira-t-on, s'il s'agiſſoit de peindre » le Démon de la Guerre ſortant du Temple » de Janus, conviendroit-il d'avoir recours » au ſimple pour tâcher de s'élever juſqu'au » ſublime » ? Oui ſans doute. Si dans cette figure le contraſte étoit affecté, elle perdroit du feu qu'elle doit avoir; ſi le viſage de ce redoutable Démon étoit d'une laideur baſſe & exagérée; s'il n'offroit à nos regards qu'une affreuſe grimace, il nous paroîtroit plus hideux que terrible. Jamais un Peintre, s'il eſt froid, ne peut être ſublime; oui, j'oſe avancer que jamais on n'a recours à la bizarrerie & à l'exagération, que faute de génie & de feu.

On poura m'objecter encore que certaines gens, prenant à la lettre ce que je viens de dire, tomberont dans le cas d'être froids & non pas ſublimes en affectant trop de ſimplicité. A cela je répondrai que l'affecta-

tion de paroître ſimple eſt une ſorte d'exagération, & je finirai cet article en diſant que tout le monde eſt frappé du ſublime ; mais qu'en travaillant, peu de gens le rencontrent & l'ont rencontré.

DU STYLE SIMPLE.

LES ÉCRIVAINS font uſage de ce ſtyle pour parler des choſes ordinaires, & les Peintres s'en ſervent pour repréſenter les actions communes. L'épithète de *ſimple* qu'on lui donne, ne doit pas faire imaginer qu'il ſoit des trois ſtyles généraux celui dans lequel on parvient le plus aiſément à ſe diſtinguer. Au contraire, je croirois qu'en débutant il eſt encore moins difficile d'avoir quelque réuſſite dans le ſtyle héroïque que dans le ſtyle ſimple, & je penſe qu'un jeune homme, en ſortant du Collège, poura plutôt écrire paſſablement une Tragédie qu'une Comédie. Ce n'eſt jamais que par un grand uſage du monde qu'on acquiert cette préciſion, cette pureté, ce naturel noble, cette

PEINTURE ELOQUENCE.

grace naïve, cette fine plaiſanterie qu'exige le ſtyle ſimple.

Ce ſtyle, pour qu'il ſoit piquant, demande qu'on emploie un art d'autant plus *fin*, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, que cet art ne doit jamais paroître à découvert; il faut le cacher aſſez parfaitement, pour que l'on croie en général ne devoir attribuer qu'à la nature ce que la nature n'eût pu faire ſans lui, & qu'il n'appartienne qu'aux gens d'un goût exquis de reconnoître le travail d'un grand Auteur dans des ouvrages où les autres croient ne devoir admirer que ſon heureuſe facilité ; enfin, dans le ſtyle ſimple, les graces & la beauté doivent ſe préſenter ſans la moindre affectation, & ne point tirer leur éclat des ornements ſuperbes & des parures recherchées.

Combien de ſujets ordinaires ont été traités par Raphaël, le Carrache, Rubens & pluſieurs autres grands maîtres, de manière à prouver le grand uſage qu'on peut faire du ſtyle ſimple dans la Peinture? Quel

parti n'en a point tiré Raphaël dans ses tableaux des Loges, où il a peint les Patriarches dans leur noble simplicité ? Avec quel succès le Carrache & Rubens l'ont-ils employé dans des tableaux qui ne représentent que des gens en conversation, des noces de villages, des danses de Bergers, des plaisirs champêtres, tels que ceux de la pêche & de la chasse ? A quel point me seroit-il facile de prouver encore ce que j'avance par nombre de productions nouvelles, si je ne craignois de blesser la modestie d'une partie de ceux qui me font la grace de m'écouter ? Je dois me contenter de renvoyer aux tableaux peints par deux de nos Professeurs, qui ont été exécutés en tapisserie dans la manufacture de Beauvais. Les uns nous mettent sous les yeux le haut comique; les autres nous font voir ce que l'églogue nous donneroit à penser; le plaisant & le naïf s'y montrent noblement. Car enfin, si l'on doit éviter dans le style simple la pompe & la magnificence, on doit encore

Peinture Eloquence.

plus ſe garder d'y laiſſer rien entrer qui puiſſe l'avilir ; loin de paroître jamais bas, il faut au contraire que ce ſtyle annobliſſe les choſes les plus communes.

Le Style le moins noble a pourtant ſa nobleſſe.

Gardons-nous d'imaginer que dans notre Art la bonne plaiſanterie puiſſe tirer ſa ſource des objets vils & dégoûtants. Je ſoupire lorſqu'un Peintre, par exemple, croyant m'offrir un badinage ingénieux ſur le peu de fortune que procurent les Arts, me repréſente les Artiſtes couverts de haillons ſâles & dégoûtants. Heureux encore ſi, pour pouſſer plus loin cette baſſe plaiſanterie, il ne les environne pas des attributs de la plus indigne crapule !

Du Style tempéré.

Il suffit de nommer ce ſtyle, pour faire concevoir qu'il doit tenir un juſte milieu entre le ſtyle héroïque & le ſtyle ſimple dont je viens de vous entretenir ; s'il ne faut

pas qu'il ſoit auſſi paré que l'un, il ne doit pas être auſſi dépouillé d'ornements que l'autre.

PEINTURE ELOQUENCE.

Il me paroît que c'eſt du ſtyle tempéré que le Peintre doit faire choix, pour rendre les ſujets galants tirés de la Fable ou des bons Romans, & nombre de ceux que nous fournit l'Hiſtoire, qui ſont nobles, ſans être héroïques.

Ne pouvons-nous pas dire, par exemple, que l'Albane n'a point cherché d'autre ſtyle dans la plupart de ſes tableaux? N'y reconnoît-on pas ces penſées fines & nobles, ces expreſſions délicates, ces ornements, ces fleurs qu'offre ſans prodigalité le ſtyle tempéré?

Annibal, qui ne pouvoit perdre de vue le ſublime, eût été moins propre que ſon élève à nous repréſenter Vénus à ſa toilette, environnée des Graces; les Amours aux forges de Lemmos; Diane & ſes chaſtes Nymphes déſarmant le Dieu de Cythère

PEINTURE ELOQUENCE.

endormi, & portant leurs mains timides, armées de ciſeaux, ſur les aîles de ce redoutable enfant.

Le ſtyle tempéré paroît encore avoir été le favori de Carle-Marat, lorſqu'il a traité nombre de ſujets de dévotion. Le Titien n'en a point employé d'autre, ſi l'on excepte quelques morceaux, tels que S. Pierre Martyr, qui ſans doute eſt du ſtyle ſublime; mais cependant, comme la manière qui diſtingue le Titien, & que je compare au ſtyle, conſiſte plus dans ſon coloris que dans ſon deſſein & dans ſes expreſſions, nous pouvons dire qu'en cette partie il a ſçu ſe montrer, ſelon l'occaſion, ſimple, tempéré & ſublime.

Bien des gens ſe croiront en droit de me dire qu'ils ſentent bien que la manière de deſſiner, d'exprimer & de colorier, peut avoir un grand rapport avec le ſtyle; mais qu'ils ne comprennent pas que la ſeule manière de colorier puiſſe lui être comparée: à cela je répondrai qu'on a vu nombre

Peinture Eloquence.

d'Écrivains renommés, dont le ſtyle n'avoit d'autre mérite éclatant que cette harmonie enchantereſſe, qui fait valoir des penſées ordinaires, & que dans leurs écrits c'eſt elle que je regarde comme l'équivalent de la couleur du Titien.

Du Style sublime et de la raillerie.

Ainsi que les Écrivains, les Peintres peuvent s'égayer dans le ſtyle burleſque, & ſe permettre la raillerie ; mais ce n'eſt qu'avec beaucoup de goût, de fineſſe & de prudence qu'ils doivent faire uſage de l'un & de l'autre, s'ils veulent les rendre agréables à la bonne compagnie.

Parmi les vrais connoiſſeurs les plus graves aiment à rire quelquefois, & la raillerie délicate ne leur déplaît pas toujours ; mais la baſſe bouffonnerie leur répugne, & la ſatire mordante les révolte.

Dans le ſtyle burleſque même, on veut reconnoître que celui qui s'en eſt ſervi eſt bien né ; &, dans la raillerie, on ſe plaît

Peinture
Eloquence.

à voir que la ſageſſe & le ſentiment retiennent dans de juſtes bornes un Auteur dont l'intention eſt de corriger & non pas de déchirer les hommes.

La Peinture ne pouroit que trop aiſément lancer les traits de la ſatire. Aſſez ſouvent même ſans pouvoir s'en diſpenſer en faiſant de ſimples portraits, elle fait de fortes Epigrammes. Nombre de gens rempliſſent des places qu'ils ne devroient pas occuper, ou embraſſent des états qui ne leur conviennent point; ils veulent cependant être peints avec les ornements qui annoncent leurs dignités ou leurs profeſſions. La Peinture alors ſe trouve dans la cruelle néceſſité de repréſenter quelquefois l'iniquité ſous le noble vêtement de la juſtice; la lâcheté ſous les armes de la valeur; le ſcandale ſous l'habit ſacré de la piété; que ſçais-je enfin? Ce détail ſeroit infini.

Des Figures.

Après avoir eſſayé de démontrer le rapport qui ſe trouve entre les parties de

PEINTURE ELOQUENCE.

l'Eloquence & celles de la Peinture, il ſemble que je devrois tenter d'étendre cette comparaiſon ſur les *figures* dont l'Orateur fait un ſi grand uſage; mais je craindrois, Meſſieurs, d'entrer dans un détail qui pouroit fatiguer ; & je crois devoir me borner à dire un mot de celles qui me paroiſſent les plus importantes.

Cette ſçavante exagération dans la couleur, dans la touche, dans les contours & dans les proportions, lorſque nous faiſons des ouvrages qui, toujours éloignés de la vue, doivent produire un grand effet; cette exagération, dis-je, me paroît être pour le Peintre ce que l'hyperbole eſt pour l'Orateur. Le Carrache & Rubens nous en ont, ce me ſemble, donné des preuves dans le deſſin & dans le coloris.

Pour rendre avec un air de vraiſemblance les prodiges inventés par la Poéſie, ou conſacrés par l'Hiſtoire, je crois que l'exagération nous devient encore abſolument néceſſaire. Par exemple, l'imitation la plus

PEINTURE ELOQUENCE.

parfaite de la nature ordinaire, ne feroit pas fuffifante pour peindre avec l'apparence de la vérité, Roland furieux, déracinant les arbres les plus hauts, ou Samfon portant fur fes épaules les portes de Gaza.

Quiconque traiteroit en peinture le fujet d'Hercule au berceau, étouffant les ferpents, ne feroit-il pas une faute, s'il fe contentoit de le repréfenter avec la molle foupleffe d'un enfant nouvellement né ? Et celui qui entreprendroit de nous offrir dans un tableau l'Amour triomphant, n'auroit-il pas raifon de joindre aux graces du vifage de ce petit Dieu, cette fierté mâle & cette audace impofante, capables de faire reconnoître en lui le vainqueur du Maître du tonnerre ?

Gardez-vous cependant, Jeunes-gens qui m'écoutez, de vous familiarifer avec l'exagération, & de la pouffer trop loin ; elle rebute & perd fa force fi-tôt qu'elle eft outrée & prodiguée : l'Auteur d'un ouvrage

où tout paroît exagéré, eſt un homme bizarre, & non pas un homme d'eſprit.

PEINTURE ELOQUENCE.

DE LA MÉTAPHORE.

CETTE figure renferme toujours une eſpèce de comparaiſon, & par elle on tranſporte un mot de ſon ſens propre & naturel dans un autre ſens. J'emploie la Métaphore, quand je dis que les vices ſe cachent ſous le manteau de l'hypocriſie ; par le mot de *manteau*, qui devient alors métaphorique, on n'entend pas à la lettre ce vêtement qui ſe met par-deſſus l'habit ; mais on conçoit que je veux parler de toutes les actions vertueuſes en apparence, par leſquelles l'hypocrite ſçait couvrir les vices qui règnent dans ſon cœur, & parvient à nous éloigner de penſer qu'il ſoit capable des crimes qu'en ſecret il oſe commettre.

Il n'eſt pas douteux, Meſſieurs, que le pinceau, comme la plume, rendroit vivement cette idée que je viens de vous propoſer pour exemple ; & de-là nous devons

PEINTURE ÉLOQUENCE.

conclure que les beaux tableaux allégoriques ne ſont qu'un aſſemblage d'heureuſes métaphores.

Je dirois volontiers, à propos des allégories, que Rubens a peut-être abuſé de la facilité avec laquelle il les traitoit, & que la fécondité de ſon imagination a jeté de l'obſcurité dans quelques-uns de ſes tableaux de la Galerie du Luxembourg. Notre objet, quand nous travaillons dans ce genre, c'eſt de rendre nos penſées plus nettes & plus lumineuſes, & non pas de les voiler, de manière qu'elles deviennent des énigmes pour le Public.

DE L'APOSTROPHE, ET DU COMBAT *des ſentiments.*

JE N'AI, Meſſieurs, que quelques mots à dire ſur ces deux figures ; il eſt nombre de cas où le Peintre ne peut ſe diſpenſer de les mettre ſous les yeux, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. Celui qui voudra peindre Ariane ſeule, abandonnée dans l'Iſle de Naxe, ne

rendra point ce ſujet, de manière à n'y laiſſer aucun doute, ſi les yeux & les bras de cette Princeſſe, tournés du côté du vaiſſeau de Théſée, ne donnent à connoître qu'elle apoſtrophe l'amant volage qui s'éloigne d'elle. Quant au combat des ſentiments, on ne ſçauroit nier qu'il ne fallût abſolument l'exprimer, ſi l'on entreprenoit de peindre Pyrrhus dans l'inſtant qu'Andromaque à ſes pieds lui demande la vie d'Aſtyanax, ou bien Achille, au moment ou Priam le ſupplie de lui rendre le corps d'Hector; ces grandes ſcènes ſeroient-elles parfaitement traitées en peinture, ſi le viſage de Pyrrhus & celui d'Achille ne nous faiſoient voir ſenſiblement le combat qui ſe fait en eux du reſſentiment & de la compaſſion?

PEINTURE ELOQUENCE.

Je crois pouvoir dire hardiment que l'uſage de cette figure eſt plus difficile pour le Peintre que pour le grand Écrivain; les Acteurs que nous mettons ſur la ſcène n'ont d'autre langage que le geſte & les mouve-

Peinture Eloquence.

ments du viſage. En parlant, il n'eſt point d'homme qui ne puiſſe aiſément faire comprendre à quel point il eſt combattu par deux ſentiments contraires ; mais ce ſeroit le chef-d'œuvre d'un muet, que de pouvoir en pareil cas nous mettre au fait des mouvements oppoſés qui l'agitent.

Si quelqu'un doutoit, Meſſieurs, qu'il fût poſſible à la Peinture de porter l'expreſſion à ce haut degré, il me ſuffiroit, pour l'en convaincre, de le renvoyer au fameux tableau de Rubens, où ce grand maître a peint Marie de Médicis, regardant Louis XIII qu'elle vient de mettre au monde. On voit clairement ſur le viſage de cette Princeſſe que la ſatisfaction du cœur & de l'eſprit triomphe des ſouffrances dont elle reſſent encore la vive impreſſion.

De la Comparaison.

Il me semble que le Peintre peut en faire un grand uſage ; par exemple, ſi l'on peignoit les quatre âges, & que le fond de

chaque tableau repréſentât un payſage, il conviendroit de mettre l'enfance dans un ſéjour agréable & riant, orné de gazons naiſſants; la jeuneſſe, dans un jardin paré des fleurs les plus éclatantes; l'âge viril, dans un lieu champêtre, plein d'arbres portant des fruits; la vieilleſſe enfin, dans une campagne attriſtée par l'hyver; le gazon naiſſant, les fleurs brillantes & paſſagères, les arbres portant des fruits, la verdure fannée, en pareil cas, ajouteroient aux tableaux dont je propoſe les ſujets, ce que les comparaiſons ajoutent au diſcours.

PEINTURE ELOQUENCE.

De la Feinte et du Silence.

La Peinture a quelquefois, comme la Rhétorique, ſa feinte & ſon ſilence, témoin le fameux Timante, qui dans ſon tableau du ſacrifice d'Iphigénie cacha le viſage d'Agamemnon, pour laiſſer ceux qui verroient cet ouvrage maîtres de ſe figurer à leur gré la douleur inexprimable dont ce père infortuné devoit être accablé. Le

Peinture Éloquence.

Pouſſin nous en a fourni un autre exemple, en peignant le déluge. La ſcène de ce Tableau, qui paroît immenſe, ne repréſente que le Ciel, l'Eau, & l'Arche où Noé eſt renfermé avec ſa famille ; le nombre des Acteurs qui occupent cette ſcène, réduit avec art à cinq ou ſix malheureux qui implorent inutilement la miſéricorde céleſte, donne à penſer qu'on voit en eux le reſte des Humains condamnés à être engloutis.

Quiconque voudroit peindre Perſée tranſformant en rochers Atlas ou Phinée, ne feroit-il pas bien de diſpoſer la figure de ſon Héros, de façon qu'il ne nous laiſſât voir que le derrière de la tête effroyable qui pétrifie ſes lâches ennemis ? Le Peintre par ce moyen ne nous donneroit-il pas à penſer ce que le pinceau ne peut exprimer ?

De la Description vive et figurée.

Je crois pouvoir dire, Meſſieurs, que ſi les grands Écrivains, par des deſcriptions magnifiques & ingénieuſes, fourniſſent aux

Peintres une belle matière pour faire d'excellents tableaux, les grands Peintres dans leurs ouvrages, peuvent offrir aux Ecrivains de quoi faire de piquantes Defcriptions. L'Ecrivain en employant cette figure doit defirer de pouvoir exciter vivement le Peintre à prendre le pinceau ; il faut de même que le Peintre en travaillant, fouhaite que fon tableau échauffe l'Ecrivain à tel point, qu'il lui tarde d'avoir la plume en main.

PEINTURE ELOQUENCE.

Si l'Orateur & le Poëte doivent éviter, en faifant des defcriptions les circonftances inutiles, & fe garder fur-tout d'entrer dans des détails puériles, quoique vrais ou vraifemblables, il n'eft pas moins effenciel au Peintre de fçavoir les bannir de fes compofitions.

Defpréaux reproche à un Auteur qu'en décrivant le paffage de la Mer rouge il s'amufe à parler d'un *enfant qui joyeux offre un caillou à fa mère*. Le même reproche fe pouroit faire avec juftice au Peintre qui,

Peinture Eloquence.

traitant ce magnifique ſujet, y introduiroit un badinage ſi puérile. Je ne puis approuver, par exemple, qu'un de nos anciens maîtres, en peignant la Salutation Angélique, ait mis ſur le devant de ſon tableau un chat endormi ſur un ſiège, cela n'eſt pas hors de vraiſemblance; mais eſt-il convenable qu'un pareil objet enrichiſſe une pareille ſcène?

Le Dominiquin lui-même a fait une faute plus conſidérable en ce genre dans ſon magnifique tableau du martyre de S. André; un des bourreaux qui étend ce ſaint ſur le chevalet, vient de faire un effort ſi violent, qu'en rompant la corde il eſt tombé par terre; un de ſes camarades mettant le doigt à ſa bouche & faiſant une baſſe grimace, ſe moque de lui; ne conviendra-t-on pas que cette circonſtance n'eſt digne ni du ſujet que repréſente le tableau, ni du Peintre qui l'a compoſé?

Quoique mon père ait cité dans une de ſes Diſſertations cette faute du Dominiquin,

j'ai cru ne pouvoir me diſpenſer de la rappeller ici ; les fautes d'un illuſtre Artiſte ſont pour les Etudiants de dangereux exemples ; & ſi, pour l'inſtruction des Elèves, nous ne pouvons trop relever les beautés des ouvrages que nous ont laiſſés les grands maîtres de l'Art, nous ne ſommes pas moins obligés de leur faire remarquer les défauts qu'on y rencontre quelquefois.

PEINTURE ELOQUENCE.

DE LA MÉMOIRE.

LA MÉMOIRE ne doit pas être moins exercée par le Peintre que par l'Orateur ; nous pouvons dire même qu'elle doit avoir moins de peine à conſerver les dépôts que l'Orateur lui donne à garder, que ceux que le Peintre lui confie.

En reliſant ſouvent le même diſcours, nous forçons la mémoire à s'en charger, pour nous le repréſenter au beſoin ; mais le plus grand effort que nous puiſſions exiger de la mémoire, c'eſt qu'elle reçoive & retienne ce nombreux amas de différents

PEINTURE ÉLOQUENCE.

objets qui se présentent & disparoissent presqu'au même moment. Telles sont les actions momentanées du corps humain ; les formes & les couleurs peu durables des nuages & des flots qu'agitent les vents ; les effets divers que peut produire en un instant le Soleil dissipant un orage ; que sçais-je enfin ? tous ces tableaux piquants que la nature offre sans cesse à des yeux capables de les voir ; tous ces tableaux qui, comme je l'ai déja dit, s'évanouïssent sur-le-champ pour faire place à d'autres.

Fin de la IIIe & dernière Partie.

PREMIERE APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage qui a pour titre: *L'Art de Peindre à l'Esprit*, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression: A Paris ce 20 Janvier 1758.

Signé, DU RESNEL.

EXTRAIT DU I[er] PRIVILÉGE.

Louis, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre, &c. Notre Amé Augustin-Martin Lottin, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre: *L'Art de Peindre à l'Esprit*: S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires: A ces Causes ... Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *six années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires & autres personnes, de quelques qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, &c. Donné à Versailles *le vingt-sixième jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent cinquante-sept*, & de notre Règne le quarante-deuxième. Par le Roi en son Conseil *Signé*, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XIV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 170, fol. 157, conformément aux anciens Réglements, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 28 Avril 1757.

Signé, P. G. LE MERCIER, *Syndic*.

SECONDE APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Ouvrage qui a pour titre : *L'Art de Peindre à l'Eſprit*, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion : A Paris ce 28 Avril 1763.

Signé, GIBERT.

EXTRAIT DU II. PRIVILÉGE.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, &c. Notre Amé AUGUSTIN-MARTIN LOTTIN, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *L'Art de Peindre à l'Eſprit :* S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires : A CES CAUSES.... Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes de faire réimprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *ſix années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs-Libraires & autres perſonnes, de quelques qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi de réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts, &c. DONNÉ à Paris *le dix-huitième jour du mois de Mai, l'an de grace mil ſept-cent ſoixante-trois*, & de notre Règne le quarante-huitième. Par le Roi en ſon Conſeil *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires-Imprimeurs de Paris, *N°* 1828, *fol.* 434, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris ce* 30 *Mai* 1763.

Signé, LE BRETON, *Syndic.*

TROISIEME APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Livre qui a pour titre : *L'Art de Peindre à l'Eſprit* : C'eſt un choix de Tableaux Oratoires en proſe & en vers, extraits des Auteurs François les plus célèbres depuis un ſiècle : chaque Tableau eſt à la ſuite de la Règle d'Éloquence, qui lui eſt analogue ; il confirme la Règle & fournit un Modèle : les ſujets ſont pris dans la Nature, la Morale & les actions, qui tiennent de ces deux genres. Ces excellents Tableaux ont été réunis pour former un hommage digne de l'auguſte Prince, dernier Duc de Bourgogne, Objet alors des délices de la France, à préſent de ſes regrets : un tel hommage mérite bien d'être perpétué. A Paris ce 15 du mois de Mai 1769.

Signé, GENET, *Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne.*

IIIe PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres, nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé AUGUSTIN-MARTIN LOTTIN, Imprimeur-Libraire, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public : *L'Art de Peindre*

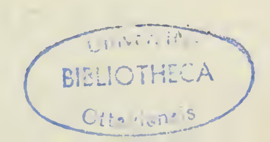
à l'Efprit: S'il Nous plaifoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceffaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Expofant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préfentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui femblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *fix années* confécutives, à compter du jour de la date des Préfentes. Faisons défenfes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perfonnes, de quelques qualité & condition qu'elles foient, d'en introduire d'impreffion étrangère dans aucun lieu de notre obéiffance: comme auffi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait fous quelque prétexte que ce puiffe être, fans la permiffion expreffe & par écrit dudit Expofant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confifcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expofant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préfentes feront enrégiftrées tout au long fur le regiftre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreffion dudit Ouvrage fera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil fept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préfent Privilége; qu'avant de l'expofer en vente, le Manufcrit qui aura fervi de copie à l'impreffion dudit Ouvrage, fera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès

mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes ; DU CONTENU deſquelles Vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayants cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris *le ſeptième jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept-cent ſoixante-neuf*, & de notre Règne le cinquante-quatrième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BÉGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 628, Fol. 694, *conformément au Reglement de* 1723. *A Paris ce* 14 *Juin* 1769.

Signé, BRIASSON, *Syndic.*



LIVRES qui se trouvent chez le même Libraire.

ANNÉE SPIRITUELLE, contenant, pour chaque jour, tous les exercices qui peuvent nourrir la Piété d'une Ame Chrétienne, (*Dédié à la Reine, par feû M. l'Abbé Tricalet, Directeur du Séminaire de S. Nicolas du Chardonnet,*) 1770, 3 *vol. pet. in*-12, *rel.*

Bibliothéque portative des Pères de l'Eglise; qui renferme 1° l'Histoire abrégée de leur Vie; 2° l'Analyse de leurs principaux Ouvrages; 3° le Précis de leur Doctrine; 4° les plus belles Sentences extraites de leurs Ecrits, en Latin & en François, (*par feû M. Pierre-Joseph Tricalet, Directeur du Séminaire de S. Nicolas du Chardonnet,*) 1758 à 1762, 9 *volumes in*-8° *à* 5 l. *le volume rel.* 45 l.

— La même, *grand papier*, 9 *vol. rel.* 63 l.

Dictionnaire Apostolique, à l'usage de MM. les les Curés des Villes & de la Campagne, & de tous ceux qui se destinent à la Chaire: *par le R. P. Hyacinthe de Montargon*, Augustin de N. D. des Victoires, à Paris, 1755 à 1758, 13 *vol. in*-8°, *à* 5 l. *le volume rel.* 65 l.

Histoire de Louis XII, Roi de France, surnommé *le Père du Peuple*, (*par M. l'Abbé Thailhé*) 1755, 3 *volumes in*-12, *rel.* 7 l. 10 s.

Mémoire historique & littéraire sur le Collége Royal de France; Contenant l'établissement de ce Collége, ses progrès, & la notice des Professeurs Royaux depuis la fondation de ce Collége en 1530, jusqu'à l'an 1758, (*par l'Abbé Goujet*) 1 *vol. in*-4°, *grand papier*, *rel.* 15 l.

— Le même 1 *vol. in*-4°, *pap. ordin. rel.* 12 l.

— Le même 3 *vol. in*-12, *rel.* 7 l. 10 s.

M D C C L X X.



